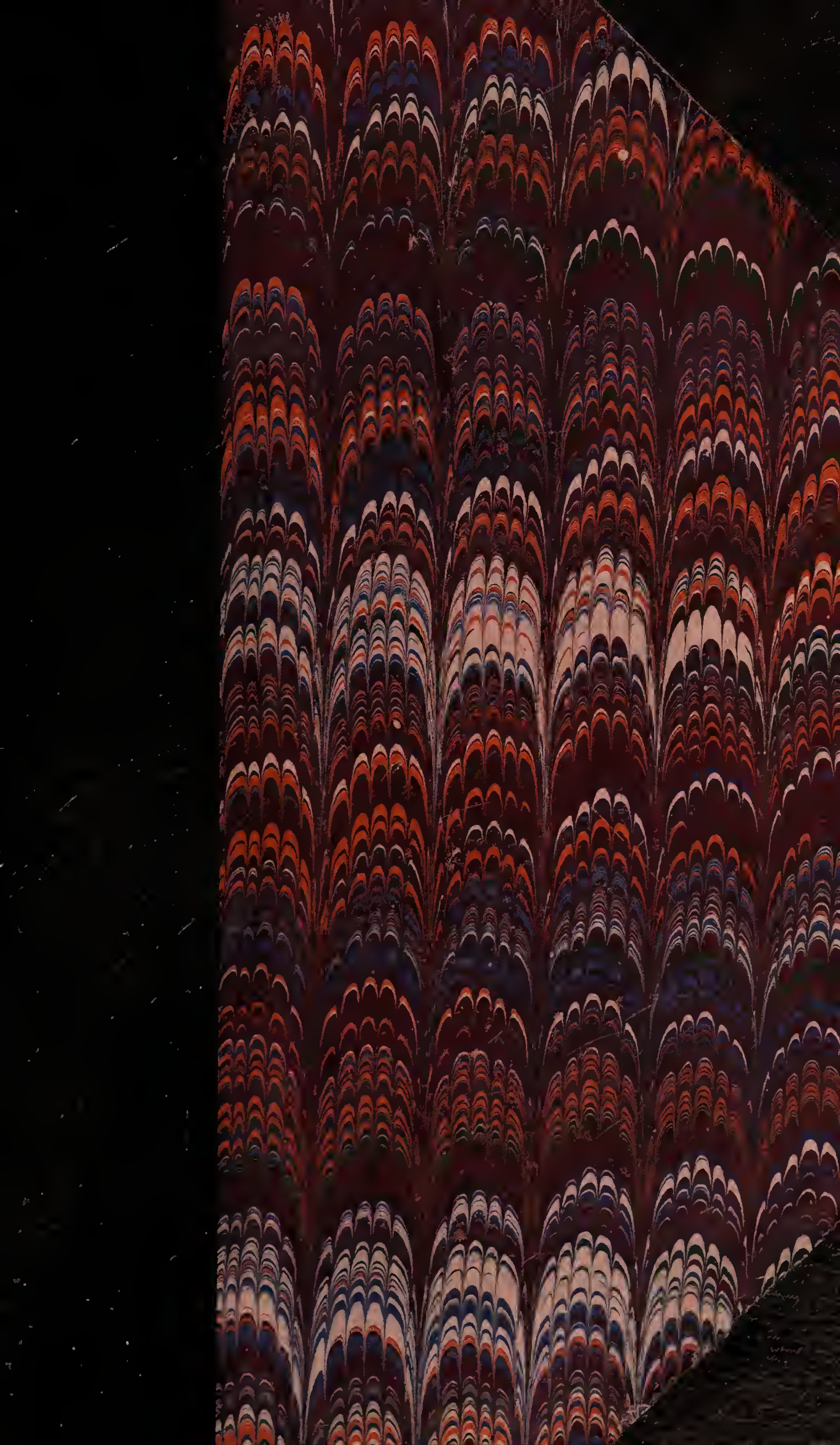
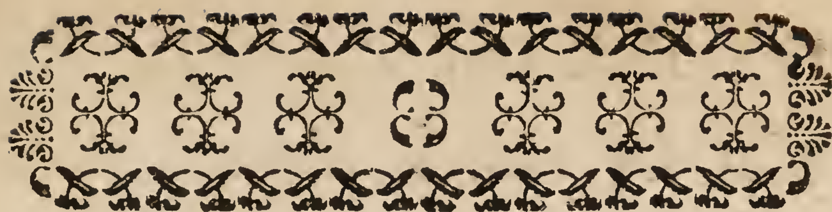


ESSAI
DE
PSYCHOLOGIE;

OU
CONSIDERATIONS
SUR LES
OPERATIONS DE L'AME,
SUR
L'HABITUDE
ET SUR
L'EDUCATION.
Auxquelles on a ajouté des
PRINCIPES PHILOSOPHIQUES
SUR LA
CAUSE PREMIERE
ET SUR
SON EFFET.

LONDRES,
MDCCLV.


WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE



À
MES AMIS.

RECEVEZ, *mes chers Amis, cette légère marque de ma reconnoissance & de mon dévouëment. Vous m'avez aidé à cultiver ma Raison ; je vous en devois les Fruits. Puissé-je resserrer de plus en*

 plus

plus les nœuds d'une amitié qui contribuë tant au bonheur de ma vie!



PRÉ-

PRÉFACE.

CET Essai, composé depuis plusieurs années, m'aïant paru du goût de ceux qui se plaisent à réfléchir sur la nature de notre Etre, je me suis déterminé à le rendre public. Les Matières que j'y ai fait entrer sont intéressantes par elles-mêmes; j'ai tâché qu'elles le fussent encore par la manière dont elles sont exposées. Mais combien de Livres n'a-t-on pas écrit sur ces Matières!

res! Il ſemble que tout ait été dit. On ne peut plus que donner aux Choſes un tour nouveau; & ce ſera, ſi l'on veut, tout ce que j'ai fait.

J'AI peu lu: j'ai plus médité. En fait de Métaphyſique & de Morale la Méditation eſt ſouvent plus utile que la lecture: elle met dans les Idées plus de liaiſon, plus d'harmonie, plus d'intérêt, plus de netteté. C'eſt au dedans de ſoi même qu'il faut lire; c'eſt là, que ſont les précieux Matériaux qu'il s'agit de mettre en œuvre. La Méditation eſt l'Architecte qui ſe ſaiſit de ces Matériaux, qui leur donne une forme & un arrangement.

J'AI poſé les Principes qui m'ont paru les plus vrais: je ne

me

me ſuis pas effrayé des conſéquences. Ceux qui ne jugent des Choſes que par les Idées communement reçuës, trouveront mon Livre dangereux, & contraire aux VE'RITE'S REVELE'ES. Ils me ſoupçonneront de rejetter intérieurement ces VE'RITE'S, & peut-être ne ſe borneront-ils pas au ſimple ſoupçon. Je ne puis empêcher ces jugemens, parce que je ne puis empêcher que le Préjugé n'aille ſon train: un Enfant ne paſſe pas tout d'un coup à l'état d'un Homme fait. Je déclare néanmoins à tous les Lecteurs de cet ordre, dont je reſpecte le zèle pour la RELIGION, que je fais profeſſion d'être Chrétien, & que j'aſpire comme eux, à cette immortalité glo-

glorieuſe que le SAUVEUR du Monde a mis en évidence. Je les prie de me pardonner ſi j'oſe ſoutenir que mes Idées peuvent facilement ſe concilier avec les Principes de la REVELATION, & qu'elles n'ont avec ces Principes qu'une oppoſition apparente.

JE le répète donc, & puis-je aſſez le répéter? Je ſuis infiniment éloigné de chercher à ébranler les Fondemens de la REVELATION. Je les crois au deſſus de toute atteinte. Depuis tant de ſiècles que l'Incrédulité bat contre ce Rocher, je ne vois pas qu'elle ait produit autre choſe que de l'Ecume. Mon but eſt, au contraire, de rendre la REVELATION plus chère à ces Ames fortes, qui peuvent la contem-

pler d'un Oeil philoſophique, & en embraſſer le Plan.

On rend un fort mauvais ſervice à la RELIGION quand on la tourne contre la Philoſophie. Elles ſont faites pour s'unir. C'eſt contre la Théologie, que la RELIGION doit combattre, & alors chaque combat que livrera la RELIGION ſera une victoire.

LE Chriſtianisme ne conſiſte pas dans les Idées que nous nous formons de la *Liberté*; mais dans le bon uſage que nous faiſons de cette Liberté. Il importe fort peu à la RELIGION qu'il y ait des *Contingens*, ou que tout ſoit *Néceſſaire*. Les *Rapports* qui dérivent *eſſentiellement* de la *Nature des Choſes*, n'en ſubſiſtent pas

moins: les *Loix* qui ſont l'*Effet* de ces Rapports, n'en ſont pas moins des Loix. La *Vertu* n'en eſt pas moins ſource de *Bien*; le *Vice*, ſource de *Mal*.

Ce ſont ces Rapports auxquels l'EVANGILE a voulu nous rappeller. La Raiſon les appercevoit: mais expoſée aux aſſauts de la Paſſion & aux atteintes de l'Intérêt & du Préjugé, il lui falloit pour la conduire ſurement au Bonheur, des *Motifs* plus puiſſans que ceux qui ſe tirent de la conſidération de ces Rapports. L'EVANGILE les fournit ces Motifs. Il annonce des *Recompenſes* & des *Peines*. Il parle au Sage par la voix de la Sageſſe; au Peuple, par celle du Sentiment & de l'Autorité. Les Ames grandes & gé-

né-

néreuſes peuvent ſe conformer à l'*Ordre* par amour pour l'Ordre. Les Ames d'une moins forte trempe peuvent être dirigées au même but par l'eſpoir de la Recompenſe, ou par la crainte de la Peine.

IL eſt vrai que dans le Syſtème philoſophique, ces Recompenſes & ces Peines ne ſont que des Effets naturels de l'obſervation, ou de l'inobſervation de l'Ordre. La Sanction de la Loi eſt *naturelle*, & ne ſuppoſe rien d'*arbitraire*. Mais quel tort cela feroit-il à la RELIGION? Quel préjudice cela apporte-t-il à la Pratique? Le Syſtème philoſophique n'admet-il pas au ſens le plus étroit, que *chacun recevra ſelon ſes Oeuvres?*

MAIS, dira-t-on, dans ce Sy-

ſtème la Vertu eſt ſans *mérite*: j'en conviens. Elle n'eſt qu'*heureuſe*, & elle ſert *néceſſairement*. Un bonheur qui ne procède pas eſſentiellement de notre Fait, en eſt-il moins un bonheur? Ce bonheur en eſt-il moins ſenti?

ALLONS plus loin: dans le Syſtème vulgaire, la Vertu a-t-elle quelque mérite qui ne dépende point des Cauſes extérieures, ou des Circonſtances dans leſquelles l'Homme ſe trouve placé? Les Partiſans de ce Syſtème ne diſent-ils pas tous les jours: *la Vertu eſt un don de* DIEU, *un effet de la Grace; nous ne pouvons rien par nous mêmes?* A quoi donc ſe réduit ici le Fait de l'Homme? Je ſupplie qu'on y faſſe attention: ces expreſſions de *Don*, de *Grace*,

ce, de *Pouvoir reçu*, n'acquièrent de l'exactitude que dans le Syſtème philoſophique.

J'AVOUE de bonne foi, qu'on a beaucoup de peine à ſe familiariſer avec ce Syſtème, & à le bien ſaiſir dans toutes ſes Parties. J'ai été autant que perſonne dans le cas de l'éprouver. Je ne me rappelle point ſans un ſécret plaiſir, les embarras & les difficultés que j'éprouvois lorſque je commençois à bégayer cette Langue. Je ſuis enfin venu à la parler, & j'en admire l'énergie.

SI quelqu'un m'objectoit que cette Langue ſe rapproche beaucoup de celle des *Stoïciens*; ſi l'on me reprochoit d'admettre comme eux un *Deſtin inévitable*, voici quelle ſeroit ma réponſe: Les De-

ſtinées des Hommes ont été réglées de toute éternité; mais c'eſt par l'ETRE qui d'Eternité en Eternité eſt le SAGE & le PUISSANT.

VOUS vous trompez, ſi vous penſez que le Chriſtianisme conſiſte dans quelque Idée de ſpéculation, ou dans quelque Notion particulière ſur la *Perſonne* de JE'SUS-CHRIST, ſur la *Grace*, la *Prédeſtination*, le *Libre Arbitre:* ne voyez-vous pas que ce ne ſont là que diſputes de Mots, Livrées de Partis, Caractères de Sectes. Vous êtes appellé à agir: agiſſez donc; agiſſez, vous dis-je: devenez Vertueux. Soyez Religieux, Juſte, Tempérant. Devenez Epoux, Père, Ami, Citoyen, Homme. Vous ſerez tout

tout cela ſi vous êtes Chrétien: vous ſerez Chrétien ſi vous pratiquez les Maximes évangeliques.

RETENEZ ceci: tout *Dogme* qui n'eſt pas lié à la *Pratique*, n'eſt point un Dogme. DIEU n'eſt point l'Objet direct de la RELIGION; c'eſt l'Homme. L'ETRE ESSENTIELLEMENT HEUREUX trouveroit-IL SA félicité hors de SOI? L'*Homme mortel apporteroit-il quelque profit au* DIEU FORT? La RELIGION a été donnée à l'Homme pour ſon Bonheur: mais ce Bonheur eſt étroitement uni à la Pratique de ſes *Devoirs* envers DIEU, envers lui-même, envers les autres Hommes. Ces Devoirs dérivent *eſſentiellement* de la *Nature* de l'Homme: ils ſont des

des *Loix*, parce qu'ils ſont l'*effet néceſſaire* des *Rapports* qu'il a avec différens Etres. La Raiſon connoit ces Loix, & les approuve. Leur Obſervation la perfectionne, l'élève, l'annoblit. Toutes les Facultés de l'Homme ont pour dernière fin la *Société*, elle eſt l'Etat le plus parfait de l'Homme. La RELIGION ſe rapporte donc en dernier reſſort à la Société, comme le moyen à ſa Fin. Des Hommes qui ſeroient fâchés qu'on ne leur crût pas une Ame raiſonnable, penſent que la Société eſt faite pour la RELIGION. Ils veulent, en conſéquence, que l'on ſacrifie à la RELIGION, des Biens que DIEU avoit deſtinés dans SA SAGESSE au Bonheur de la Société. La Montre eſt-elle

elle pour le Reſſort; le Vaiſſeau eſt-il pour les Voiles?

Je voudrois perſuader aux Hommes que le Chriſtianisme eſt la meilleure Philoſophie, parce qu'il eſt la Perfection de la Raiſon: mais la Raiſon ne ſe perfectionne que par des moyens qui lui ſont aſſortis. La Douceur & la Tolérance ſont eſſentielles à l'Oeconomie de Grace. Quand donc vous verrez des Gens qui ſe diſent Chrétiens, & Miniſtres du Dieu des Miſericordes, agir préciſement comme des Miniſtres du Deſpote le plus cruël, croyez qu'il n'y a point là de Chriſtianisme. Quelle abſurdité! Prétendre toucher le Cœur en détruiſant les Principes de la Vie. Quelle opprobre pour l'Humanité! Subſtituër

tuër à l'attention la crainte, au recueillement la terreur, au raiſonnement l'appareil des Supplices. Mais admettez une fois que le Salut du Genre Humain ne peut ſe trouver que dans une certaine Créance; la Charité s'enflammera auſſitôt; & pour ne pas laiſſer périr le Genre Humain, elle l'exterminera par le Fer & par le Feu. Que ſeroit devenuë la Nature Humaine ſi les différentes Sectes de Philoſophes avoient été animées du même eſprit, & armées du même pouvoir, qu'une Egliſe qui s'eſtime Chrétienne?

Les Cerveaux s'éclairent: la Raiſon s'épure: la Vérité quitte le ſéjour du Cabinet pour ſe répandre dans le Monde. En vain s'oppoſeroit-on à ces progrès; ils ſont

ſont une ſuite néceſſaire de l'état des Choſes.

POURQUOI donc tant d'écrits ſur la Queſtion ſi les Sciences ſont utiles? C'eſt diſputer s'il convenoit que l'Homme eût un Entendement, deux Yeux & deux Oreilles? La Science eſt une ſuite auſſi naturelle de nos Facultés, que la Chûte des Corps l'eſt de la Péſanteur. L'Eſprit Humain doué d'une activité ſi merveilleuſe, tend naturellement à produire. Demanderez-vous pourquoi DIEU a fait l'Homme tel qu'il eſt? Je demanderai moi, ſi DIEU pouvoit ne pas faire l'Homme tel qu'il eſt?

CHERCHONS le Fait: voyons ce qui en reſulte: voilà notre Philoſophie.

S'E'PUI-

S'E'PUISER en plaintes éternelles ſur l'Eſprit, ſur le Goût, ſur les Mœurs; c'eſt oublier que le Bœuf eſt un Animal qui rumine, & que l'Aigle n'eſt pas une Colombe. Pourquoi le Bœuf rumine-t-il? Pourquoi la force de l'Aigle? DIEU *a vu que cela étoit bon.*

SI cet Ouvrage mérite l'approbation des Philoſophes, j'en ſerai très flatté: je le ſerai beaucoup plus s'il contribuë aux progrès du Vrai.



TABLE DES CHAPITRES.

Contenus dans

L'Essai de Psychologie.

V.

** XXXI.

 Goûts,

TA-

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans les

PRINCIPES PHILOSOPHIQUES.

PREMIERE PARTIE.

DE LA CAUSE PREMIERE.

SECONDE PARTIE.

L'UNIVERS UN ET BIEN.

TROISIEME PARTIE.

QUESTION SUR LA PERMISSION DU MAL.

QUA-

QUATRIEME PARTIE.

DES LOIX.

CINQUIEME PARTIE.

DES LOIX DE L'HOMME.

VIII.

SIXIEME PARTIE.

DES LOIX DES ANIMAUX.

VIII.

SEPTIEME PARTIE.

DE LA LOI DES GRADATIONS *ET DE L'*ECHELLE *DES* ETRES.

V.

XIX.

HUITIEME PARTIE.

SUITE DES GRADATIONS.

III.

NEUVIEME PARTIE.

DE L'HARMONIE DE L'UNIVERS.



E S-

ESSAI DE PSYCHOLOGIE.

INTRODUCTION.

Nous ne connoiſſons l'Ame que par ſes Facultés; nous ne connoiſſons ces Facultés que par leurs Effets. Ces Effets ſe manifeſtent par l'intervention du Corps. Il eſt, ou il paroit être l'Inſtrument univerſel des Opérations de l'Ame. Ce n'eſt qu'avec le ſecours des *Sens* que l'Ame acquiert des Idées, & celles qui ſemblent les plus ſpirituelles n'en ont pas moins une origine très corporelle. Cela eſt ſenſible:

L'Ame ne forme des Idées ſpirituelles qu'à l'aide des *Mots* qui en ſont les *Signes* ; & ces Mots prouvent la *corporéïté* de ces Idées. Nous ne ſavons ce qu'eſt une Idée conſidérée dans l'Ame, parce que nous ignorons abſolument la Nature de l'Ame. Mais nous ſavons qu'à certains mouvemens que les Objets impriment au Cerveau, répondent conſtamment dans l'Ame certaines Idées. Ces mouvemens ſont ainſi des eſpèces de ſignes naturels des Idées qu'ils excitent ; & une Intelligence qui pourroit obſerver ces mouvemens dans le Cerveau y liroit comme dans un Livre. Ce n'eſt pas qu'il y ait aucun rapport naturel entre des mouvemens & des Idées, entre la ſubſtance ſpirituelle & la ſubſtance corporelle; mais telle eſt la Loi établie par le CREATEUR; telle eſt cette Union merveilleuſe impénétrable à l'Humanité.

Non ſeulement la première formation des Idées eſt duë à des mouvemens; leur réproduction paroit encore dépendre de la même Cauſe. A la Faculté de *connoitre*, l'Ame joint celle de *mouvoir*. Elle agit ſur les divers Organes de ſon Corps,

Corps, comme ces Organes agiſſent ſur elle. Elle meut les Fibres des ſens, elle y excite des ébranlemens ſemblables à ceux que les Objets y avoient excités; & en vertu de la Loi ſécrette de l'Union, les Images ou les ſignes des Idées attachées à ces ébranlemens ſe réproduiſent auſſi-tôt. Le ſentiment intérieur nous convainc de la *Force motrice* de l'Ame, & cette preuve eſt d'une évidence que l'on tenteroit vainement d'affoiblir.

Voilà les Principes généraux dont je ſuis parti, & que j'ai tâché d'analyſer dans ce petit Ouvrage. Si quelques-uns de mes Lecteurs trouvoient que j'ai rendu l'Ame trop dépendante du Corps, je les prierois de conſidérer que l'Homme eſt de ſa Nature un être *mixte*, un être compoſé néceſſairement de deux ſubſtances, l'une ſpirituelle, l'autre corporelle. Je leur ferois remarquer que ce Principe eſt tellement celui de la REVELATION, que la Doctrine de la Réſurrection des Corps en eſt la conſéquence immédiate. Et loin que ce Dogme ſi clairement révélé dût revolter le Déiſte Philoſophe, il devroit, au contraire, lui paroitre une

préſomption favorable à la Vérité de la RELIGION, puiſqu'il eſt ſi parfaitement conforme avec ce que nous connoiſſons de plus certain ſur la Nature de notre Etre.

L'Analyſe des Opérations de l'Ame m'a conduit à traiter de la *Liberté*, ſujet ſi épineux, & pourtant ſi ſimple dès qu'on l'enviſage d'un oeil Philoſophique. Après avoir fixé la Nature de cette Faculté de notre Ame, & conſidéré ce qui en reſulte par rapport à la Morale & à la Religion, j'ai paſſé à l'Examen de l'Origine & des Effets de *l'Habitude*, ce puiſſant reſſort de l'Education. J'ai enſuite conſidéré l'*Education* elle-même, ſes Principes les plus importans & ſon étonnant Pouvoir.

J'ai contemplé ces différens Objets d'un Point de vuë aſſez élevé, qui ne m'a laiſſé voir que leurs Parties les plus frappantes, & qui a dérobé à mes regards des Détails plus propres à fatiguer l'attention qu'à l'exercer agréablement. Dans l'expoſition de ce ſpectacle intéreſſant je n'ai pas obſervé un Ordre Didacti-

que;

que: j'ai ſuivi le Fil de mes penſées. Je ne me flatte pas que ce Fil m'ait toujours conduit au vrai: je l'ai cherché ſincèrement; mais dans une Matière auſſi ténébreuſe que l'eſt la *Méchanique des Idées*, on eſt ſouvent forcé de ſe contenter de ce qui n'eſt qu'Hypothétique.



CHAPITRE I.

De l'Etat de l'Ame après la Conception.

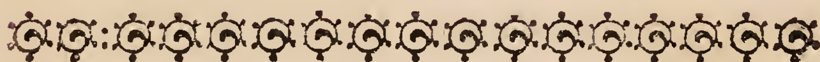
LE Principe fécondant en pénétrant le Germe, y fait naître une Circulation qui ne finira qu'avec la vie. Le Mouvement une fois imprimé à la petite Machine, s'y conſerve par les forces de ſon admirable Méchanique. C'eſt ainſi que le Mouvement imprimé dès le commencement, à la grande Machine du Monde, continuë ſuivant les Loix établies par le PREMIER MOTEUR. Les Solides mis en action, travaillent la Matière alimentaire. Ils en extraiſent

les différentes Liqueurs, dont la circulation & le jeu conſtituent les grands Principes de la vie. Les Eſprits filtrés par le Cerveau, coulent dans les Nerfs, & les animent. L'Ame commence à éprouver des Senſations, mais ce ne ſont encore que des Senſations extrêmement foibles & confuſes; des Senſations que l'Ame ne peut rapporter à aucun lieu, qui ne l'inſtruiſent de rien, qui ne ſont proprement ni agréables, ni déſagréables, qui n'excitent en elle aucune *Velléité*.

A meſure que le Germe ſe développe, l'Action réciproque des Solides & des Fluïdes acquiert plus de force ou d'Intenſité. Des Filets nerveux qui n'avoient point encore été rendus ſenſibles, commencent à le devenir. La réaction de l'Ame ſur les Fibres nerveuſes, ou ſur les Eſprits Animaux, toujours proportionnelle à la quantité de leur Mouvement, augmente conſéquemment d'Intenſité. Les Senſations ſont moins foibles, & moins rares. Les Relations du Foetus avec le Corps organiſé qui le nourrit, devenant de jour en jour plus étroites, plus efficaces & plus nombreuſes, mul-

multiplient les ſources du ſentiment, & le rendent plus actif. Bientot les Senſations acquièrent aſſez de vivacité, pour être accompagnées d'un certain dégré de plaiſir, ou de douleur. L'Ame commence à avoir quelque dégré de Velléité. Par ſa nature d'Etre ſentant, elle deſire néceſſairement la continuation du plaiſir, & la ceſſation de la douleur. Mais ce deſir eſt encore très foible, ou très imparfait, parce qu'il eſt proportionné à la foibleſſe du ſentiment qui en eſt l'objet, & à l'impuiſſance actuelle de l'Ame. Les Organes du Foetus plus développés, ſont par cela-même plus acceſſibles aux impreſſions des Objets environnans. Les Nerfs qui y ſont répandus, étant ébranlés plus fréquemment, & quelquefois aſſez fortement, font paſſer jusqu'à l'Ame des Senſations qui l'émeuvent. Une ſuite naturelle de cette émotion eſt le cours irrégulier des Eſprits dans différens Muscles. Les contradictions qu'ils y excitent, font ſentir à l'Ame qu'elle eſt douée de la Faculté de mouvoir : mais ce n'eſt encore qu'un ſentiment vague, confus, indéterminé. L'Ame ne connoit encore ni ſon Corps, ni l'Empire qu'elle

a ſur lui. Elle meut accidentellement, & ſans deſſein de mouvoir. Elle ne ſe détermine point; les Senſations la déterminent. Rien ne ſe lie encore dans le Cerveau. Nulle reminiſcence: Nul rappel: Nulle imagination: La reminiſcence ſe forme dans l'Ame, par le retour fréquent de la même Senſation, ou par ſa liaiſon avec d'autres. Le rappel & l'imagination ſont des modifications de la Force motrice, qui ne ſauroient avoir lieu qu'après un exercice réitéré de cette Force. Plus paſſive qu'active, plus automate que libre, l'Ame obéit plus qu'elle ne commande, elle eſt muë plus qu'elle ne meut.



CHAPITRE II.

De l'Etat de L'Ame à la Naiſſance.

CE n'eſt proprement qu'à la Naiſſance que la Force Motrice de l'Ame commence à ſe déployer. Diverſes Circonſtances concourent alors à mettre l'Ame

me dans une ſituation incommode & douloureuſe, qui s'annoncent ſouvent par des cris, & toujours par des Mouvemens plus ou moins ſenſibles de tout le Corps. Les Eſprits qu'une Puiſſance aveugle chaſſe indiſtinctement dans tous les Muscles, les ſecouent, & les contractent fortement. Les Membres auxquels ces Muſcles aboutiſſent, dégagés des Liens qui les tenoient auparavant enchainés, cèdent avec docilité aux impreſſions qu'ils reçoivent, & ſont agités en différens ſens. Cette agitation ſe communique par le moyen des Nerfs à la Partie du Cerveau qui répond à ces Membres, l'Ame acquiert le ſentiment de leur Exiſtence. Mais ce ſentiment eſt confus: L'Ame ne diſtingue point encore la Main du Pié, le côté droit du côté gauche. Ce n'eſt que par une ſuite d'Expériences, ou de Tatonnemens, qui commencent peut-être avant la naiſſance, que l'Ame s'habituë à rapporter à leur véritable lieu les ſenſations qu'elle éprouve, & à ne mouvoir préciſement que les Membres qu'il faut mouvoir. On peut imaginer que l'Ame commet d'abord bien des mépriſes: mais ces mépriſes ceſſent peu à peu.

 Bien-

Bientot les Esprits sont dirigés d'une manière plus convenable: la Main ne reçoit plus des ordres qui s'addressent au Pié; le Pié ne reçoit plus les ordres qui s'addressoient à la Main. L'Ame apprend à régner.



CHAPITRE III.

De l'Etat de l'Ame après la Naissance.

FOIBLE, chancelant, & borné dans ses commencemens, l'Empire de l'Ame se fortifie, s'affermit & s'étend par dégrés. Chaque jour lui soumet de nouveaux sujets. Chaque heure, chaque moment sont marqués par de nouveaux mouvemens, ou par de nouvelles Sensations. La Scène auparavant vuide se remplit, & se diversifie de plus en plus. Déjà les Sens ouverts aux impressions du dehors, transmettent à l'Ame des ébranlemens d'où nait une multitude de perceptions & de sensations différentes. Déjà le Plaisir & la Douleur voltigent sous

cent formes autour du Trône de l'Ame. Amie du Plaisir, l'Ame jette sur lui des regards empressés: elle lui tend les bras: elle le saisit avec transport: elle s'efforce de le retenir. Ennemie de la Douleur, l'Ame se trouble, & s'aigrit à sa présence: elle tâche de détourner la vuë de dessus le Monstre odieux qui l'obsède: elle s'emeut, elle s'agite avec violence: elle fait effort pour le repousser. Les Perceptions plus nettes, plus distinctes, les Sensations plus vives, plus agissantes, les Objets plus connus, plus déterminés, rendent les Volontés plus décidées & plus efficaces.



CHAPITRE IV.

Continuation du même sujet. De la Liaison des Idées & de leur Rappel.

LE retour fréquent des mêmes situations, les Rapports que différentes perceptions, ou différentes sensations ont

entr'elles, ſoit dans la manière dont elles ſont excitées, ſoit dans les circonſtances qui les accompagnent, ſoit dans les effets qu'elles produiſent ſur l'Ame, établiſſent entre les Idées une Liaiſon en vertu de laquelle elles ſe rappellent réciproquement. L'AUTEUR de notre Etre aïant voulu que toutes nos Idées dépendiſſent originairement des mouvemens, ou des vibrations, qui ſont excités dans certaines Parties de notre Cerveau, le Rappel de ces mêmes Idées dépend vraiſemblablement d'une pareille Cauſe. Il eſt une modification de la Force Motrice de l'Ame, qui en agiſſant ſur les Fibres, ou ſur les Eſprits, y occaſionne des mouvemens ſemblables à ceux que les Objets y ont fait naître.

L'*Imagination* qui d'un Pinceau fidelle & délicat, retrace à l'Ame l'Image des choſes, n'eſt de même qu'une modification de la Force Motrice, qui monte les Fibres ou les Eſprits ſur un certain ton, approprié aux Objets qui doivent être repréſentés, & ſemblable à celui que ces Objets y imprimeroient par leur préſence.

Le

Le siège de l'Ame est une petite Machine prodigieusement composée, & pourtant fort simple dans sa composition. C'est un abrégé très complet de tout le *Genre Nerveux*, une *Neurologie* en mignature. On peut se représenter cet admirable Instrument des Opérations de notre Ame, sous l'Image d'un Clavessin, d'une Orgue, d'une Horloge, ou sous celle de quelque autre Machine beaucoup plus composée encore. Ici sont les Ressorts destinés à mouvoir la Tête. Là sont ceux qui font mouvoir les Extrêmités. Plus haut sont les mouvemens des Sens. Au dessous sont ceux de la Respiration & de la Voix, &c. Et quel nombre, quelle harmonie, quelle variété dans les Pièces qui composent ces Ressorts & ces Mouvemens! L'Ame est le Musicien qui exécute sur cette Machine différens Airs, ou qui juge de ceux qui y sont éxécutés, & qui les répète. Chaque Fibre est une espèce de Touche, ou de Marteau destiné à rendre un certain ton. Soit que les Touches soient muës par les Objets, soit que le mouvement leur soit imprimé par la Force Motrice de l'Ame, le jeu est le même;

il ne peut différer qu'en durée & en intensité. Ordinairement l'impression des Objets est plus durable, & plus vive, que celle de la Force Motrice. Mais dans les songes, & dans certaines maladies, l'Imagination acquiert assez de force pour élever ses Peintures au niveau de la réalité.



CHAPITRE V.

De la Reminiscence.

LA *Reminiscence* par laquelle l'Ame distingue les Perceptions qui l'ont déjà affectée, des Perceptions nouvelles, paroit d'abord n'être point comme le Rappel & l'Imagination, une Faculté, pour ainsi dire, *mixte*, une Faculté qui tienne autant au Corps qu'à l'Ame, ou à l'exercice de laquelle le Corps concourt directement. Il semble que ce soit une Faculté purement *spirituelle*, ou qui n'appartienne qu'à l'Ame. On est porté à penser que l'Ame conservant le sentiment de

de toutes ſes *modifications*, ce ſentiment eſt plus ou moins vif, plus ou moins diſtinct, ſuivant que les ébranlemens ont été plus ou moins forts, ou plus ou moins répétés.

Mais ſi l'on approfondit davantage ce ſujet, on reconnoitra que la Reminiſcence n'eſt pas d'une autre nature que le Rappel & l'Imagination, & que toutes ces Opérations de notre Ame peuvent s'expliquer d'une façon également méchanique. Pour le concevoir, il n'y a qu'à ſuppoſer que l'impreſſion que font ſur l'Ame, des Fibres qui ſont muës pour la prémière fois, n'eſt pas préciſement la même que celle qu'y produiſent ces Fibres lorqu'elles ſont muës de la même manière, pour la ſeconde, la troiſième, ou la quatrième fois. Le ſentiment que produit cette diverſité d'impreſſion eſt la Reminiſcence.

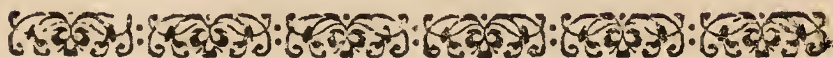
On imaginera, ſi l'on veut, que les Fibres qui n'ont point encore été muës, & qu'on pourroit nommer des *Fibres Vierges*, ſont par rapport à l'Ame, dans un état analogue à celui d'un Membre qui ſe-

ſeroit paralytique dès avant la naiſſance. L'Ame n'a point le ſentiment de l'effet de ces Fibres. Elle l'acquiert au moment qu'elles ſont miſes en action. Alors l'eſpèce de Paralyſie ceſſe, & l'Ame eſt affectée d'une Perception nouvelle. La ſoupleſſe, ou la mobilité de ces Fibres augmente par le retour des mêmes ébranlemens. Le ſentiment attaché à cette augmentation de ſoupleſſe ou de mobilité, conſtituë la *Reminiſcence*, qui acquiert d'autant plus de vivacité que les Fibres deviennent plus ſouples ou plus mobiles.

Des Fibres auparavant muës, mais dans leſquelles il s'opère de nouveaux mouvemens, ou une nouvelle ſuite de mouvemens, font naître dans l'Ame de nouvelles Perceptions. La répétition plus facile de ces mouvemens retrace à l'Ame les mêmes Perceptions, & y excite la Reminiſcence de ces Perceptions.

L'Ame eſt preſque toujours affectée à la fois de pluſieurs Idées. Lorſqu'une de ces Idées reparoit, elle reveille ordinairement quelques-unes de celles qui l'ac-

l'accompagnoient, & c'eſt là une autre ſource de la Reminiſcence.



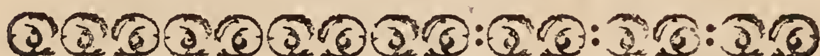
CHAPITRE VI.

Continuation du même ſujet.

SOUVENT à l'occaſion d'une Idée, l'Ame a le ſentiment confus d'une autre Idée qu'elle cherche à rappeller. Pour cet effet, elle uſe de la Force Motrice dont elle eſt douée: elle meut différentes Touches; ou elle meut différemment les mêmes Touches, & elle ne ceſſe de mouvoir qu'elle n'ait diſpoſé ſon Cerveau de manière à lui retracer cette Idée. Plus les rapports de deux Idées ſont prochains, plus le rappel eſt prompt & facile. Ces rapports conſiſtent principalement dans une telle diſpoſition des Fibres, ou des Eſprits, que la Force Motrice trouve plus de facilité à s'exercer ſuivant un certain ſens, que ſuivant tout autre.

Je m'explique. L'Etat actuel de l'Organe

gane de la Penſée eſt un état déterminé. Le paſſage de cet état à tous ceux qui peuvent lui ſuccéder n'eſt pas également facile. Il eſt des Tons, il eſt des Mouvemens qui s'excitent les uns les autres, parce qu'ils ſe ſont ſuccédés fréquemment. De cette ſucceſſion répétée nait dans la Machine une diſpoſition habituelle à exécuter plus facilement une certaine ſuite d'Airs, ou de Mouvemens, que toute autre ſuite. De là les différentes déterminations de la Force Motrice dans le Rappel des Idées.

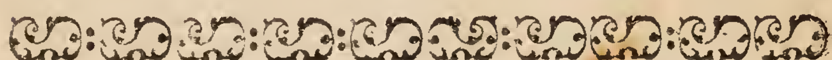


CHAPITRE VII.

De l'Attention.

TOUTES les Idées qui affectent l'Ame en même tems, ne l'affectent pas avec une égale vivacité. Cette diverſité d'impreſſion dérive principalement du plus ou du moins d'intenſité des mouvemens communiqués aux Fibres du Cer-

veau. Mais l'Ame peut par elle-même, rendre très vive une impreſſion très foible. En réagiſſant ſur les Fibres *repréſentatives* d'un certain Objet, elle peut rendre plus fort, ou plus durable, le mouvement imprimé à ces Fibres par l'Objet, & cette Faculté ſe nomme l'*Attention.*



CHAPITRE VIII.

De l'Etat de l'Ame privée de l'Uſage de la Parole.

PENDANT que l'Homme demeure privé de ce précieux avantage, la ſphère de ſes Idées eſt reſſerrée dans des bornes fort étroites. Toutes ſes Perceptions ſont purement ſenſibles, & n'ont d'autre liaiſon que les circonſtances qui les ont vu naître, ou que les divers rapports qui reſultent de la manière dont elles ont été excitées. Les Idées ne ſont revêtuës que de *ſignes naturels*; & ces ſignes ſont les Images que les Objets tracent

cent dans le Cerveau. L'Ame ne peut donc rappeller une certaine Idée, qu'autant qu'elle eſt actuellement occupée d'une Idée ou d'une Image qui a un rapport déterminé avec cette Idée. L'Ame parcourt donc la ſuite de ſes Idées, comme une ſuite de Tableaux. Elle rappelle ſes Perceptions dans leur ordre naturel, ou dans un ordre qui eſt à peu près le même que celui dans lequel elles ont été produites. l'Idée d'un Arbre reveille celle d'un Bois: L'Idée d'un Bois reveille celle d'une Maiſon qui s'y trouve placée: l'Idée de cette Maiſon reveille celle des Perſonnes qui y ont été vuës: l'Idée de ces Perſonnes reveille celle de leurs actions: l'Idée de ces actions reveille celle du plaiſir ou de la douleur qu'elles ont causé, &c. La ſucceſſion de ces Idées n'étant dans ſon origine que la ſucceſſion des Mouvemens imprimés aux Fibres, dès que la Machine eſt déterminée à exécuter un de ces Mouvemens, elle ſe trouve par cela même montée pour en exécuter toute la ſuite.

Ainſi la Perception ou le Sentiment, le Rappel, la Reminiſcence, l'Imagination

&

& l'Attention, paroiſſent être les ſeules Opérations de l'Ame privée de l'uſage de la Parole, ou des *ſignes arbitraires.* La Mémoire entant qu'elle eſt la Faculté qui rappelle ces ſignes, le Jugement & le Raiſonnement entant qu'ils ſont l'expreſſion articulée du rapport ou de l'oppoſition qu'on obſerve entre deux ou pluſieurs Idées, la combinaiſon arbitraire & réfléchie des Idées, les abſtractions *Univerſelles*, ou ces Opérations par leſquelles on ſépare d'un Sujet ce qu'il y a de commun avec pluſieurs autres Sujets, pour ne retenir que ce qu'il y a de propre; toutes ces choſes ne ſauroient avoir lieu dans cette enfance de l'Ame, parce qu'elles ſuppoſent néceſſairement l'uſage des Termes ou des *Signes d'inſtitution.* Les Jugemens que l'Ame porte alors ſur les Objets ne ſont point proprement des *Jugemens*: ils ne ſont que le ſimple *Sentiment* de l'Impreſſion de ces Objets. Toute Senſation accompagnée de plaiſir, incline l'Ame vers l'Objet qui eſt la ſource de ce plaiſir. Toute Senſation accompagnée de déplaiſir ou de douleur produit un effet contraire. Tout Objet dont l'impreſſion ne dément point l'équilibre de l'A-

me,

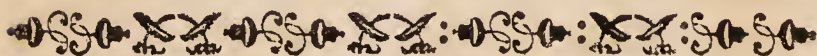
me, eſt ſimplement apperçu. L'Enfant qui n'articule point encore, ne compare pas entr'eux différens Objets : il ne juge pas par cette comparaiſon de leur convenance ou de leur diſconvenance; mais il reçoit les impreſſions de différents Objets, & il cède ſans réflexion à celles qui ont un certain rapport avec ſon état actuel, ſes beſoins ou ſon bien-être.

Il en eſt à peu près de même des Jugemens qu'il forme ſur les grandeurs & ſur les diſtances. L'Objet que ſa Main, ou ſon Oeil ſaiſiſſent en entier, ne l'affecte pas de la même manière que celui ſur lequel ſa Main ou ſon Oeil ſe promènent en tout ſens. Du ſentiment de l'étenduë dérive celui des diſtances. Les Objets interpoſés peuvent produire aux yeux de l'Enfant l'effet d'un Corps continu. Ces Perceptions de l'étenduë, & de la diſtance, ſe liant continuellement à de nouvelles Perceptions, & à de nouvelles Senſations, les Expériences ſe multiplient ſans ceſſe, & l'Imagination retraçant vivement tout cela, l'Ame ſe détermine en conſéquence.

Au moyen de *l'Attention* dont l'Ame est douée, elle peut séparer la partie de son tout, le mode de son sujet; elle peut faire des abstractions *partiales* & des abstractions *modales*, comme parlent les Méthaphysiciens; considérer la Main indépendamment du Bras, la Couleur indépendamment de la Figure: mais elle ne sauroit faire des abstractions *universelles*, parce que toutes ses Idées étant *particulières* ou *concrètes*, toutes n'étant que des Images, & des Images d'*Individus*, chaque Idée ne représente que l'Objet qui lui est propre, & ne sauroit servir par elle-même à représenter les Objets analogues, encore moins à servir indifféremment à représenter toutes sortes d'Objets. L'Idée d'un *Homme* est nécessairement l'Idée d'un certain Homme, de certains traits, d'un certain vétement, d'une certaine attitude, &c. tout est ici déterminé. Mais une Perception peut servir à rappeller la Perception d'une chose dont l'Ame a un besoin actuel; & alors cette Perception fait en quelque sorte l'office de *Signe*.

Enfin, la manière dont l'Ame privée de la Parole exprime ses sentimens, répond

pond tout-à-fait à la nature de ces Sentimens ou de ces Perceptions. Ce ſont des Sons, des Cris, des Mouvemens, des Geſtes, des Attitudes, &c, qui paroiſſent auſſi liées avec les Sentimens qu'ils repréſentent, que ces Sentimens le ſont avec les Objets qui les excitent.



CHAPITRE IX.

Réflexion ſur l'Ame des Bêtes.

CE que je viens de dire ſur l'Ame Humaine privée de la Parole, peut s'appliquer à l'Ame des Bêtes, Principe immatériel, doué de Pérceptions, de Sentiment, de Volonté, d'Activité, de Mémoire, d'Imagination; mais qui ne réfléchit point ſur ſes Opérations, qui ne généraliſe point ſes Idées, qui n'eſt point ſuſceptible de *Moralité*.

CHA-



CHAPITRE X.

Comment l'Ame apprend à lier ſes Idées à des Sons articulés, & à exprimer ces Sons.

En entendant ſouvent prononcer un certain mot, à la vuë d'un certain Objet, l'Enfant s'accoutume inſenſiblement à lier l'Idée du mot à celle de l'Objet. Cette liaiſon une fois formée, les deux Idées ſe rappellent reciproquement : le mot devient ſigne de l'Objet; l'Objet donne lieu de rappeller le mot.

Mais l'Enfant ne ſe borne pas à ouïr des Sons articulés: bientôt il cherche à imiter ces Sons. Soit que le Principe de cette imitation dérive de quelque communication ſécrette entre l'Organe de l'Ouïe & celui de la Voix, ſoit qu'il découle ſimplement du plaiſir que l'Ame trouve à exercer ſa force Motrice, & à

l'exercer d'une manière nouvelle; ſoit enfin qu'il naiſſe de l'Amour propre inhérant à la nature de l'Ame, & en vertu duquel elle ſe complait à exécuter ce qu'elle voit exécuter à d'autres; quelle que ſoit, dis-je, l'origine de ce Principe, l'Enfant commence à bégayer: il rend des Sons: il répète ces Sons; il les diverſifie plus ou moins. Mais ce ne ſont point encore des Sons articulés: l'Enfant ſent que ces Sons diffèrent de celui qu'il entend prononcer. Il s'efforce d'atteindre à une plus grande juſteſſe. Il ſe rend attentif à tout ce qui s'offre à lui. Il fixe les yeux ſur celui qui parle: il obſerve les mouvemens de ſes Lèvres: il tache d'imiter ces mouvemens. Il fait divers eſſays: il réïtère ces eſſays. Déjà il a fait entendre un Son qui ſe rapproche beaucoup de celui qu'il veut imiter. Il fait de nouvelles tentatives qui le rapprochent de plus en plus du but. Enfin il ſaiſit le mot. Le plaiſir qu'il en reſſent l'engage à le répéter pluſieurs fois. Il s'affermit ainſi dans la prononciation de ce mot. Ce premier pas dans le Langage eſt bientôt ſuivi d'un ſecond. La formation d'un mot facilite celle

celle de tous les mots analogues. Une modification conduit ici aux modifications les plus prochaines. Les Echellons ſe multiplient de jour en jour: la Chaîne s'étend continuellement: le Dictionnaire groſſit; & l'Enfant parvient en peu d'années à nommer tout ce qu'il voit.



CHAPITRE XI.

Comment l'Ame apprend à lier ſes Idées à des Caractères, & à former ces Caractères.

Ces Sons que l'Oreille de l'Enfant ſaiſit, & que ſa Voix exprime, l'Art ſait les peindre à ſes yeux par le ſecours de quelques Caractères. La même Faculté qui rend l'Enfant capable de lier l'Idée d'un Son à celle d'un Objet avec lequel cette Idée n'a aucun rapport néceſſaire, le met en état de lier de même l'Idée d'un Caractère ou d'une Figure à cel-

celle d'un Son avec lequel cette Idée n'a pas un rapport plus néçessaire, ou plus naturel.

L'Enfant apprend à écrire comme il apprend à parler. La Force Motrice de l'Ame s'exerce ſur les Fibres muſculaires de la Main & des Doigts, comme elle s'exerce ſur celles de la Voix. C'eſt par l'exercice réïtéré de cette Force ſur ces Organes, que l'Ame ſe rend inſenſiblement maitreſſe de tous les mouvemens, & de toutes les infléxions dont ils ſont ſuſceptibles. Il ſe forme entre l'Oeïl & la Main une correſpondance analogue à celle qui paroit regner entre l'Organe de l'Ouïe & celui de la Voix.



CHAPITRE XII.

*De l'Etat de l'Ame douée de la Parole. Comment l'Ame parvient à univerſaliſer ſes Idées. De la formation des Idées univerſelles d'*Homme, *d'*Animal, *de* Corps Organizé, *de* Corps, *d'*Etre.

ENRICHI du Don précieux de la Parole, inſtruit dans l'Art ingénieux de peindre la penſée, l'Homme eſt à portée de jouïr de tous les avantages de la Raiſon. Le Cercle étroit de ſes Idées va s'étendre de plus en plus, & il embraſſera enfin juſques aux Idées les plus abſtraites. A l'état moins parfait d'Etre purement ſentant, ſuccedera l'état plus parfait d'Etre penſant. La nature des choſes, leurs qualités, leurs rapports, leur action, leurs changemens, leurs ſucceſſions, leurs uſages, leur durée, exprimés par des termes, offriront au

Raiſonnement un fond d'Idées, ſur lequel il s'exercera ſans jamais l'épuiſer. L'Ame n'opérant plus ſimplement ſur les choſes mêmes, ou ſur leurs images, mais encore ſur les termes qui les repréſentent, rendra chaque jour ſes Idées plus *générales*, ou plus *univerſelles*. Ainſi en employant le terme d'*Homme* pour déſigner un certain objet déterminé, tous les objets ſemblables ſeront repréſentés par le même terme. Si l'Ame porte enſuite ſon attention ſur tout ce qui eſt renfermé dans l'Idée particulière de l'Homme qu'elle a ſous les yeux, ſi elle exprime par des mots tout ce qu'elle y découvre, elle parviendra à décompoſer cette Idée en d'autres Idées qui ſeront comme les Elémens de celle-là, & qui éleveront l'Ame par degrés aux notions les plus univerſelles.

Détachant donc de l'Idée particulière d'un certain Homme ce qu'elle a de *propre* ou d'accidentel, & ne retenant que ce qu'elle a de *commun* ou d'eſſentiel, l'Ame ſe formera l'Idée de l'*Homme en général*. Si elle ne fixe ſon attention que ſur la nutrition, le mouvement, le ſen-

ſentiment, elle acquerra l'Idée plus générale d'*Animal.* Si elle ne retient de l'Idée d'Animal que l'Organization, elle acquerra l'Idée plus génerale encore de *Corps Organizé.* Laiſſant l'Organization pour ne conſidérer que l'Etenduë & la Solidité, l'Ame ſe formera l'Idée du *Corps en général.* Faiſant encore abſtraction de l'Etenduë ſolide, & ne s'arrêtant qu'à l'exiſtence, l'Ame acquerra l'Idée la plus générale, celle de l'*Etre*, &c.



CHAPITRE XIII.

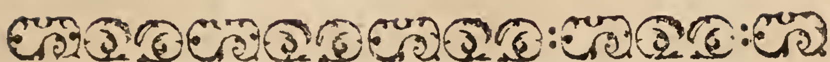
Continuation du même ſujet.

De la formation des Idées de Penſée, *de* Volonté, *de* Liberté, *de* Vrai, *de* Faux, *de* Juſte, *&c*, *de* Bien, *&c*, *de* Règle, *de* Loi.

SI au lieu de conſidérer l'Homme principalement par ce qu'il a de corporel, l'Ame l'enviſage ſur-tout dans ce qu'il a de ſpirituel, ſi elle déſigne de même par

des termes tout ce que ce nouvel examen lui en fera connoitre, elle acquerra des Idées d'un genre fort différent, mais qu'elle universalisera comme les premières. D'une pensée, d'une volonté, d'une action particulière, elle s'élevera par l'abstraction à la *Pensée*, à la *Volonté*, à la *Liberté* en général. De la conformité ou de l'opposition de la Pensée avec l'état des choses, l'Ame se formera l'Idée du *Vrai* & du *Faux*, de la *Vérité* & de l'*Erreur*. Faisant abstraction de l'Agent, & ne considérant l'action que dans ses rapports avec le bonheur de l'Homme, ou avec celui des Etres qui lui ressemblent, elle acquerra les Idées de l'*Utile*, de *Bien* & de *Mal*, de la *Vertu* & du *Vice*, du *Juste* & de l'*Injuste*, de l'*Honeste* & du *Déshoneste*, de la *Perfection* & de l'*Imperfection*, de l'*Ordre* & du *Désordre*, du *Beau Moral*. Par la connoissance du Bien ou du Moral, qui découle naturellement du bon ou du mauvais usage que l'Homme fait de ses Facultés, l'Ame parviendra à la notion de la *Règle* des Actions Humaines. Considérant ensuite cette Règle comme la Volonté d'un Souverain, l'Ame acquerra l'Idée de la Loi, &c.

CHA-



CHAPITRE XIV.

Continuation du même ſujet.

*De la formation des Idées d'*Unité, *de* Nombre, *d'*Etenduë, *&c*; *de* Mouvement, *de* Tems.

Si détournant les yeux de deſſus l'Homme, l'Ame les porte ſur les autres Objets dont elle eſt environnée, & qu'elle continuë d'exercer la Faculté qu'elle a d'abſtraire, ſes connoiſſances ſe multiplieront en ſe diverſifiant; la Memoire, l'Imagination, & le Raiſonnement acquerront un nouveau degré de force & de perfection. La multiplicité, l'étenduë, les mouvemens & la variété de ces Objets occuperont l'Ame tour à tour. L'Ame ne conſidérant dans chaque Objet que l'exiſtence, & faiſant abſtraction de toute compoſition & de tout attribut, elle acquerra l'Idée d'*Unité*. La collection des Unités conduira l'Ame à la notion du *Nombre*, ou de la *Quantité numérique*.

 Cet-

Cette Notion s'étendra, & se diversifiera à l'infini, si, ajoutant des Unités à d'autres Unités, ou combinant des Unités avec d'autres Unités, l'Ame ne représente pas seulement par des termes, mais encore par des Figures, ce qui resultera de chaque addition, ou de chaque combinaison. Si l'Ame considère chaque Objet comme un composé de parties placées immédiatement les unes à côté des autres, ou les unes hors des autres, elle acquerra la notion de l'*Etenduë*. Si l'Ame regarde une certaine étenduë, celle de son doigt, ou de son pié, par exemple, comme une Unité, & qu'appliquant cette étenduë sur une autre étenduë, elle recherche combien de fois celle-ci est contenuë dans celle-là, ou combien de fois celle-là est contenuë dans celle-ci, elle parviendra à mesurer l'Etenduë; & comparant sécrettement l'étenduë des Objets à celle de son Corps, elle nommera *grands* ceux dont l'étenduë lui paroitra surpasser beaucoup celle de cette portion de Matière à laquelle elle est unie: elle nommera, au contraire, *petits* les Objets dont l'étenduë lui paroitra contenuë un grand nombre de fois dans celle de cette
même

même portion de Matière. Si l'Ame considérant une étenduë comme immobile, voit un Corps s'appliquer successivement à différens points de cette étenduë, elle se formera la notion du *Mouvement*. Si l'Ame observe un Corps qui se meut d'un mouvement uniforme dans une étenduë déterminée, & qu'elle conçoive cette étenduë partagée en parties égales, ou proportionnelles, auxquelles elle donne les noms d'*Années*, de *Mois*, de *Jours*, d'*Heures*, &c. elle acquerra l'Idée du *Tems*. Comparant ensuite les divers mouvemens qui s'offrent à elle, à ce mouvement uniforme, comme à une mesure fixe, ou commune, elle jugera qu'un mouvement a plus de vitesse qu'un autre, quand il parcourt dans le même tems une plus grande étenduë, &c.



CHAPITRE XV.

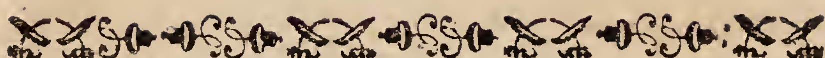
Continuation du même ſujet.

De la formation des Idées de Claſſes, *de* Genres, *d'*Eſpèces.

Si l'Ame contemple les variétés des Etres Corporels, ſi elle recherche ce qui les diſtingue les uns des autres, & qu'elle exprime par des mots les diverſes particularités qui s'offriront à ſes regards, elle ſe formera bientôt des Idées de *Diſtributions*. L'Ame ne deſcendant pas d'abord dans le détail, & ne faiſant attention qu'aux traits les plus ſaillants, rangera dans le même ordre tous les Etres dans leſquels elle remarquera ces mêmes traits, & cet ordre ſera une *Claſſe*. En conſiderant les Objets d'un point de vuë moins éloigné, & pouſſant plus loin l'examen, l'Ame découvrira des particularités qui lui apprendront que les Etres qu'elle a rangé dans le même ordre, parce qu'elle les

les a cru ſemblables, diffèrent à bien des égards; & ſaiſiſſant les caractères particuliers qui les différencient le plus, elle en compaſſera de nouveaux ordres ſubordonnés au premier, & ces ordres ſeront des *Genres*. En étendant encore davantage ſes Recherches, en obſervant juſqu'aux moindres traits, l'Ame appercevra de nouvelles variétés: elle ſoudiviſera donc encore les derniers ordres en d'autres ordres moins généraux, & ces ordres ſeront des *Eſpèces*. &c.

A l'aide de ſemblables Diſtributions, & des noms que l'Ame impoſera à chaque Eſpèce, elle parviendra à ranger dans ſa memoire, ſans confuſion, les Productions infiniment variées des trois Regnes. Les Etoiles, qui paroiſſent ſemées dans l'Etenduë, comme le Sable ſur le bord de la Mer, étant de même diviſées par *Conſtellations*, & chaque Conſtellation étant repréſentée par un ſigne, ou exprimée par un mot, l'Ame parviendra à une connoiſſance exacte du Ciel, & à nombrer ce qui lui avoit d'abord paru innombrable.



CHAPITRE XVI.

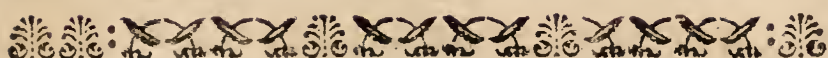
Continuation du même ſujet.

De la formation des Idées de Cauſe *&* *d'*Effet.

Si l'Ame s'arrête à conſidérer la face de la Nature, elle ne ſera pas longtems à s'appercevoir que cette face n'eſt pas conſtamment la même, mais qu'elle change continuellement. Elle obſervera que chaque changement eſt toujours la ſuite immédiate de quelque choſe qui a précedé. Cette obſervation conduira l'Ame à la notion de la *Cauſe* & de l'*Effet*.

Conſidérant enſuite l'Univers comme un Effet, & concevant que cet Effet pourroit ne pas être, ou être autrement, l'Ame s'élevera à la notion de la CAUSE PREMIERE, ou de la RAISON SUFFISANTE de ce qui eſt.

CHA-



CHAPITRE XVII.

Autres avantages de la Parole. Qu'elle fixe les Idées, qu'elle fortifie & augmente leurs Liaisons. Qu'elle rend l'Ame maitresse de leur arrangement. De l'Etat Moral de quelques Peuples de l'Amérique.

L'USAGE des Termes ne se borne pas à multiplier les Idées, à les universaliser. Il les fixe, pour ainsi dire, sous les yeux de l'Ame, il la rend maitresse de les considérer aussi longtems qu'elle le veut, & sous autant de faces qu'elle le veut. Il facilite merveilleusement leur rappel, en multipliant à l'infini les Liens qui les unissent. Le simple Son, la simple Vuë d'un mot suffit pour rappeller à l'Ame une foule d'Idées, qui ne tiennent souvent à ce mot que par une certaine ressemblance d'expression, ou par

par des rapports encore plus legers. Enfin, par l'ufage des Termes l'Ame donne à fes Idées l'arrangement que les circonftances exigent. Elle difpofe ainfi de fes Idées comme bon lui femble, elle exerce fur elles l'Empire le plus defpotique.

Le langage eft tellement ce qui perfectionne toutes les Facultés de l'Ame, que la perfection de ces Facultés répond toujours à celle du Langage. Les Langues des Nations les plus Barbares, font auffi les Langues les plus pauvres. Telles font celles de diverfes Contrées de l'Amérique Méridionale *. Ces Langues manquent abfolument de Termes pour exprimer les Idées abftraites & univerfelles. Les Idées de *Tems*, d'*Efpace*, d'*Etre*, de *Subftance*, de *Matière*, de *Corps*, n'ont aucun figne qui les repréfente. Il n'y a point non plus, dans ces Langues de Termes propres pour les Idées de *Vertu*, de *Juftice*, de *Liberté*, de *Reconnoiffance*, d'*Ingratitude*. L'Arithméti-

* Mr. de la CONDAMINE; *Relation des Amazones*.

métique de quelques-unes de ces Contrées ne va pas au delà du nombre de *trois*. L'Etat moral de ces Nations est à peu près celui d'une Enfance perpétuelle.

Si le Langage donne naissance aux Sciences & les perfectionne, les Sciences à leur tour perfectionnent le Langage; soit en l'enrichissant de nouveaux Termes & de nouveaux tours, soit en y répandant l'ordre, la netteté, l'exactitude & la précision.



CHAPITRE XVIII.

De la Perfection, du Génie & de l'Origine des Langues en général.

L'ABONDANCE des mots & la multitude des Inversions constituent la principale richesse d'une Langue. Moins de richesse, & même une sorte de pauvreté peuvent être très bien compensés par la clarté & le naturel.

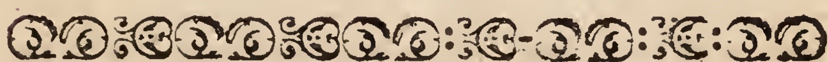
Le

Le Génie des Langues paroit tenir principalement au Phyſique. La flexibilité & la délicateſſe des Organes, leur diſpoſition à recevoir certaines impreſſions & à les retenir, ſemblent imprimer à une Langue le tour ou l'air qui la caractériſe. Le Moral aide au Phyſique en cultivant ces diſpoſitions. Une imagination vive, & ſi je puis m'exprimer ainſi, extrêmement mobile, ſaiſit tout, épuiſe tout. Le Pinceau agit ſans ceſſe ; le Coloris domine; mais le Deſſein eſt ſouvent peu correct, & les Peintures ſont chargées. L'Orient abonde en ſemblables Tableaux.

Si nous recherchons la première origine du Langage, & que nous conſultions la Genèſe, nous la trouverons, ce ſemble, dans l'ordre que Dieu donna à Adam de nommer tous les Animaux. Si nous ne conſultons là-deſſus que la Raiſon, & que nous ſuppoſions une Famille ſous la ſimple direction de la Nature, nous croirons trouver cette Origine dans les Sons, ou dans les Cris que les premiers beſoins feront pouſſer aux Enfans, & qui étant remarqués par les Parens, deviendront

dront par la ſuite ſignes d'inſtitution de ces mêmes beſoins.

L'Ombre que tout Corps jette à la Lumière a pû donner naiſſance à la Peinture; celle-ci à l'Ecriture. A meſure que la Raiſon s'eſt perfectionnée, elle a ſimplifié les ſignes, & les a rendus capables de repréſenter un plus grand nombre de choſes. Les *Symboles* & les *Hyéroglyphes* des Peuples les plus anciens juſtifient cette conjecture.

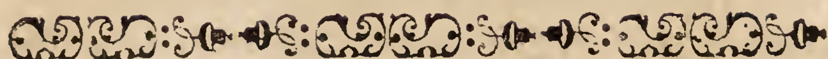


CHAPITRE XIX.

Réflexion ſur le Langage des Bétes.

LES Bêtes n'ont point proprement de Langage, ſi l'on entend par là la Faculté de parler, celle de lier ſes Idées à des ſignes d'*Inſtitution.* Les Sons & les Mouvemens par leſquels les Bêtes manifeſtent leurs ſentimens, leurs beſoins, leurs plaiſirs, leurs douleurs, ſont des Expreſſions

ſions *naturelles* de ces ſentimens, de ces beſoins, de ces plaiſirs, de ces douleurs; & ces Expreſſions ſont invariables dans chaque Eſpèce. La connoiſſance de ces Expreſſions fait la plus belle Partie de l'Hiſtoire Naturelle des Animaux; elle eſt auſſi celle qui exerce le plus la Logique & la Sagacité de l'Obſervateur. Les Phraſes que le Perroquet étudie, & qu'il répète ſi bien, ne prouvent pas plus qu'il parle, que la prononciation des mots d'une Langue ne prouve que celui qui les prononce entend cette Langue. Parler n'eſt point ſimplement rendre des Sons *articulés*, c'eſt encore lier ces Sons aux Idées qu'ils repréſentent. Les Bêtes ne ſauroient former ces Liaiſons. Telles ſont les bornes éternelles que le CREATEUR a preſcrit dans ſa SAGESSE aux progrès de leur Intelligence. Si ces bornes ne ſubſiſtoient point, l'Homme, ce Roi des Animaux, chanceleroit ſur ſon Trône.



CHAPITRE XX.

De la variété presqu'infinie de mouvemens que la Parole imprime au Cerveau. Que la Nature & la Variété des Opérations de ce Viscère nous font concevoir les plus grandes Idées de son Organization.

LORSQUE l'on réfléchit sur la part que les Sens ont à la production des Idées, & que l'on considère qu'elle est toujours occasionnée par quelque mouvement qui se passe dans le Cerveau, soit que ce mouvement dérive de l'impression actuelle des Objets sur les Sens, soit qu'il ait sa source dans l'impression de la Force Motrice de l'Ame, on se persuade avec raison que le Langage en multipliant les Idées, ne fait que multiplier les mouvemens de l'Organe de la Pensée. Nous ne saurions penser à quelque sujet que ce soit, que nous ne

nous repréſentions les ſignes naturels, ou artificiels des Idées renfermées dans ce ſujet, ou que nous ne prononcions intérieurement, mais très foiblement, les mots qui expriment ces Idées. Or il eſt aſſez évident que ce ſont là des effets de la Force Motrice de l'Ame qui s'exerce à la fois, ou ſucceſſivement, ſur différens Points du Senſorium.

Ainſi lorſque l'Ame ſe repréſente un Objet, & qu'elle ſe rappelle en même tems le mot qui exprime cet Objet, elle excite deux mouvemens dans l'Organe de la Penſée. Elle agit d'abord ſur la partie de cet Organe qui répond aux extrêmités du Nerf Optique; elle y excite des ébranlemens analogues à ceux que l'Objet y exciteroit s'il étoit préſent. Elle agit encore ſur la partie du même Organe qui correſpond à celui de la Voix; elle y produit un mouvement foible analogue à celui qui produiroit la prononciation du mot: ſi l'Objet dont l'Ame ſe retrace l'Image, eſt un fruit délicieux, elle pourra ſe rappeller en même tems la ſenſation que ce fruit a excité en elle quand elle en a goûté. Ce ſera donc un troiſième mou-

mouvement qui s'excitera dans l'Organe de la Penſée: l'Ame agira ſur la partie de cet Organe qui communique à celui du Goût; elle y occaſionnera un mouvement ſemblable à celui que le Fruit y auroit occaſionné par ſon impreſſion.

Les Philoſophes qui ont avancé que nous ne ſaurions nous rappeller nos Senſations, ont erré. Si tel étoit l'état des choſes, les Senſations qui nous auroient affectés un grand nombre de fois, nous paroitroient auſſi nouvelles que ſi elles ne nous euſſent jamais affectés. Il eſt vrai que l'Ame ne ſauroit donner aux Senſations qu'elle rappelle, le degré de vivacité qu'elles reçoivent de leur Objet. Et c'eſt là un des principaux caractères qui diſtinguent les Senſations des Perceptions. Il arrive cependant quelquefois que des Senſations que l'Ame ne fait que rappeller, l'affectent auſſi vivement que ſi elles étoient excitées par l'Objet même. C'eſt ce qu'on éprouve ſur-tout dans les Songes, où l'Ame n'étant point diſtraite par les impreſſions du dehors, ſe livre toute entière à celles du dedans. Quelqu'un qui s'exerceroit fréquemment dans le rappel

des

des Senſations, & qui s'aideroit des moyens convenables, parviendroit peut-être à ſe procurer dans la Veille, des Senſations auſſi vives qu'en Songes. Mais l'Homme raiſonnable eſt deſtiné à quelque choſe de mieux qu'à ſe rappeller des Senſations. Occupé à enrichir ſa Memoire, & à cultiver ſon Entendement, il n'oublie point que les Senſations ſont moins un moyen de perfection qu'un moyen de conſervation.

L'ébranlement que l'Impreſſion des Objets cauſe dans les Organes des Sens, ne ceſſe pas toujours avec cette impresſion. On s'en convainc lorſqu'après avoir fixé un Objet fort éclairé, on ferme incontinent les yeux; on croit voir encore cet Objet; on reconnoit ſa forme & ſa couleur. Il ſe paſſe quelque choſe d'analogue dans l'Organe de l'Ouïe; on s'imagine entendre le Son d'un Inſtrument, ou celui d'une Cloche, quoique le Corps ſonore n'affecte plus l'Oreille. L'état actuel de l'Organe, & le degré d'attention que l'Ame apporte à ce qu'elle éprouve, contribuent ſans doute à rendre l'ébranlement plus ou moins fort, plus

ou

ou moins durable. La continuation de cet ébranlement après que la cauſe qui l'a produit a ceſſé d'agir, indique une certaine élaſticité dans les Fibres, ou dans les Eſprits.

Les Idées que les Sens tranſmettent à l'Ame, & qu'elle rappelle par le ſecours de la Memoire & de l'Imagination, ne ſont pas les ſeules dont elle eſt affectée. La Réflexion lui en procure un grand nombre d'autres, en lui découvrant les rapports plus ou moins prochains qui découlent de ces premières Idées. Ce ſont encore de nouveaux mouvemens, ou une nouvelle combinaiſon de mouvemens imprimés au Cerveau.

Si on fait attention à la multitude presqu'infinie d'Idées, & d'Idées prodigieuſement variées qui peuvent exiſter dans la Tête d'un Homme, à la clarté, à la vivacité, à la compoſition de ces Idées, à la manière dont elles naiſſent les unes des autres & dont elles ſe conſervent, à la promptitude avec laquelle elles paroiſſent & diſparoiſſent ſuivant le bon plaiſir de l'Ame; ſi on ſe rappelle ce qu'a été un

ARISTOTE, un LEIBNITZ, un NEWTON, & ce qu'eſt aujourd'hui un FONTENELLE, un MONTESQUIEU, on jugera du plaiſir que goûtent les ANGES à la vuë de la petite Machine qui exécute des choſes ſi ſurprenantes. Aſſurément s'il nous étoit permis de voir juſqu'au fond dans la Méchanique du Cerveau, & ſur-tout dans celle de cette Partie qui eſt l'Inſtrument immédiat du Sentiment & de la Penſée, nous verrions ce que la Création terreſtre a de plus raviſſant. Nous ne ſuffiſons point à admirer l'appareil & le jeu des Organes deſtinés à incorporer un morceau de Pain à notre propre ſubſtance; qu'eſt-ce pourtant que ce Spectacle comparé à celui des Organes deſtinés à produire des Idées, & à incorporer à l'Ame le Monde entier? Tout ce qu'il y a de grandeur & de beauté dans le Globe du Soleil, le céde ſans doute, je ne dis pas au Cerveau de l'Homme, je dis au Cerveau d'une Mouche.



CHAPITRE XXI.

Considération générale sur la prodigieuse variété des Perceptions & des Sensations, & sur la Méchanique destinée à l'opérer.

Si toutes nos Idées, même les plus spirituelles, dépendent originairement des mouvemens qui se font dans le Cerveau, il y a lieu de demander si chaque Idée a sa Fibre particulière destinée à la produire, ou si la même Fibre muë différemment produit différentes Idées?

Je m'arrête d'abord aux Idées purement sensibles. Il est incontestable qu'il n'y a point de Sentiment là ou il n'y a point de Nerfs. Il ne l'est pas moins que chaque Sens a une Organization qui lui est propre, d'où resultent ses effets. Les Perceptions & les Sensations sont ces effets. Quoiqu'elles aient toutes de commun d'être excitées par l'entremise

des Nerfs, il règne cependant entr'elles une variété inépuisable. Considérées relativement aux Sens dont elles tirent leur origine, on peut les ranger sous cinq Genres principaux, qui renferment une multitude indéfinie d'Espèces. Quand on demande si chaque Idée a un Instrument approprié à sa production, cela doit s'entendre des Espèces contenuës sous ces Genres. On demande donc, si la Saveur du Salé, par exemple, est produite par des Fibres différentes de celles qui occasionnent la Sensation de l'Amer?

En général, les Nerfs sont tous de la même nature. Ils tirent tous leur origine du Cerveau. Ils sont tous des Corps blanchâtres, homogènes, solides. Mais examinés plus en détail, on y découvre des variétés de plusieurs Genres. Les uns s'éloignent beaucoup de leur origine, & sont par conséquent fort longs; les autres s'en éloignent fort peu, & sont par conséquent fort courts. Les uns sont fort gros; les autres fort déliés. Les uns sont fort tendus; les autres le sont moins. Les uns sont revêtus de deux

deux Membranes qui ſont un prolongement de celles du Cerveau; la Membrane extérieure plus épaiſſe, plus ferme, eſt moins ſenſible ; la Membrane intérieure plus mince, plus délicate, a plus de ſenſibilité : les autres ne ſont revêtus que d'une ſeule Membrane, & cette Membrane eſt la plus fine. Les uns ſont raſſemblés par petits paquets, & forment des eſpèces de Houpes, de Piramides, de Mammelons; les autres compoſent des Lames plus ou moins repliées, plus ou moins étenduës, plus ou moins fines, &c.

Toutes ces variétés ſont relatives à la fin principale pour laquelle les Nerfs ſont deſtinés. Cette fin conſiſte à tranſmettre à l'Ame l'impreſſion des Objets. Cette impreſſion ſe transmet par le mouvement, ſoit de l'Objet lui même, ſoit des Corpuſcules qui en émanent. Et comme la petiteſſe & le mouvement de ces Corpuſcules augmentent continuellement depuis ceux qui ſont deſtinés à la Senſation du Tact, juſques à ceux qui occaſionnent la Senſation de la Lumière, il y a de même dans les Sens une gradation correſpondante, depuis celui du Toucher

jusqu'à celui de la vuë. Mais y a-t-il assez de variétés dans les Fibres Nerveuses de chaque Sens, pour répondre à celles qu'on observe dans les Perceptions & dans les Sensations; ou n'est-il pas nécessaire pour rendre raison des Faits, de recourir à de telles variétés? Voilà précisement l'état de la Question. Commençons par le Sens du Toucher.



CHAPITRE XXII.

De la Méchanique des Idées du Toucher.

TROIS Membranes posées les unes sur les autres recouvrent le Corps Humain, l'*Epiderme*, le *Réticule*, la *Peau proprement ditte*. Elles sont formées de l'entrelassement, ou des ramifications d'un nombre prodigieux de Fibres de différens Genres. Le Tissu qu'elles composent est plus mince dans l'Epiderme, plus lâche dans le Réticule, plus épais dans la Peau. L'Epiderme pla-

placée à la ſurface du Corps recouvre immédiatement le Réticule, qui a ſous lui la Peau. Après avoir traverſé celle-ci, les Nerfs du Toucher s'inſinuent dans les Mailles du Réticule: ils s'y dépouillent du Tégument épais qu'ils avoient apporté du Cerveau, & ne retenant que le plus fin, ils prennent la forme de *Mammelons* plus ou moins ſaillants. Sous cette Forme ils s'élèvent juſques à l'Epiderme qui leur demeure adhérente, & ſur laquelle ils tracent ces petits Sillons concentriques qu'on apperçoit au bout des Doigts.

Ce court expoſé ſuffit pour donner une légère idée de la Méchanique du Toucher. On voit que les Mammelons ébranlés par l'impreſſion médiate ou immédiate des Objets, tranſmettent cet ébranlement à la Partie du Cerveau qui leur répond.

A l'égard de la diverſité des Impreſſions que nous recevons par le Sens du Toucher, il ne paroit pas qu'il ſoit néceſſaire de ſuppoſer dans les Mammelons une diverſité rélative, d'imaginer qu'ils con-

tiennent des Fibrilles à l'uniſſon de chaque eſpèce d'impreſſion. Nous concevons aſſez de variétés dans les différens états que les Fibres du Toucher peuvent ſubir, dans les différens mouvemens qui peuvent leur être communiqués, pour ſatisfaire à tout ce que nous éprouvons. De la Contraction & de l'Engourdiſſement des Mammelons peut reſulter la Senſation du *Froid* ; de la Dilatation & du Tremouſſement de ces mêmes Mammelons peut reſulter la Senſation du *Chaud*. De la plus grande Contraction à la plus grande Dilatation, du Tremouſſement le plus foible au Tremouſſement le plus fort les nuances ſont infinies. Du dégré de la nuance dépend le plaiſir ou la douleur. Si de l'état d'une Dilatation médiocre, & d'un Tremouſſement vif, mais doux, les Fibres paſſent à l'état d'une ſi grande Dilatation, & d'une agitation ſi violente qu'elles en ſoient ſéparées ou même diviſées, l'Ame paſſera du Sentiment d'une Chaleur douce, à celui de la Brulûre.

Entre le *Chatouillement* & la *Cuiſſon*, il y a les mêmes gradations qu'entre la Cha-

Châleur & la Brulûre. L'Eſpèce de la Senſation dépend du mouvement imprimé. Il faut juger de ce mouvement par celui de l'Objet, ou des Corpuſcules qui en émanent. La petiteſſe & l'activité des Corpuſcules du Feu doivent imprimer aux Fibrilles des Mammelons, des vibrations incomparablement plus promptes que celles qu'y produit le paſſage d'une plume fort déliée, ou la marche d'un fort petit Inſecte.

Une preſſion douce, égale, uniforme, des Mammelons peut donner à l'Ame le Sentiment du *Poli*. Une preſſion rude, inégale, variée, peut lui donner le Sentiment de l'*Aſpérité*.

Une Contraction ſubite des Mammelons, une eſpèce de Spaſme dans leurs Fibres Nerveuſes peut occaſionner le *Friſſonnement*. La Cauſe de ce Spaſme n'eſt pas la même chez tous les Individus. Tel friſſonne à l'attouchement de certains Corps, qui font éprouver à un autre des Senſations fort agréables. Le Temperament & l'Habitude produiſent ces variétés.

Le même Corps nous paroit à la fois, Chaud & Poli. Le Tremoussement que le Feu occasionne dans les Mammelons, n'est point incompatible avec une certaine pression de ces Mammelons.

L'Adhérence de l'Epiderme aux Mammelons, modérant l'impression que les Corps font sur eux, le Toucher est plus vif, là où elle est plus mince, plus délicate; plus grossier, là où elle est plus épaisse, plus endurcie.



CHAPITRE XXIII.

De la Méchanique des Idées du Goût.

L'ORGANE du *Goût* a tant de rapport avec celui du Toucher, que décrire l'un c'est presque décrire l'autre. Comme la Peau, la *Langue* a ses *Mammelons*, mais plus saillants, plus épanouïs, plus sensibles.

Les *Saveurs* sont l'Objet du Goût.

Les

Les *Sels fixes*, les *Souphres*, les *Huiles*, diſſous & atténués par quelque liquide, principalement par la Salive, ſont la cauſe matérielle des Saveurs.

Les Sels par leurs pointes aiguës ſont très propres à émouvoir, à irriter les Fibres délicates des *Papilles.* Les *Souphres* & les *Huiles*, par leurs parties onctueuſes & balſamiques, ſont propres à y produire des effets contraires.

Mais comme les Sels n'ont pas tous la même figure eſſentielle, les mêmes qualités, ils n'agiſſent pas tous ſur les Fibres de la même manière. Les uns les picottent: les uns les rongent: les autres les brûlent: d'autres les crêpent: d'autres les contractent: d'autres les diſtendent: d'autres les ſecouent: d'autres y font des impreſſions qui ſemblent tenir le milieu entre deux impreſſions plus déterminées.

A ces différens effets des Saveurs ſur l'Organe, répondent différentes Senſations. A un certain dégré d'intenſité dans le mouvement des Fibres répond un certain dégré de vivacité dans la Senſation.

Ainsi le Goût, non plus que le Toucher, ne nous offre rien qui exige que chaque Sensation ait sa Fibre particulière.

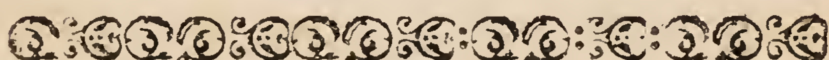


CHAPITRE XXIV.

De la Méchanique des Idées de l'Odorat.

Nous pouvons de même rendre raison de la diversité des *Odeurs*, sans recourir à une semblable supposition. Plus délicat que le Goût, l'Odorat sent l'action des Atomes infiniment petits qui s'élèvent des Corps *odoriférants*. Ce que les Sels fixes, les Souphres, & les Huiles grossiers sont au Goût, les Sels volatils, les Souphres & les Huiles spiritualisés le sont à l'Odorat. Les *Lames* nerveuses qui tapissent les *Feuillets* osseux placés à la partie supérieure du *Nés*, retiennent dans leurs replis les Corpuscules odoriférants, & font passer leur impression jusques au Siége de l'Ame. L'action de ces Corpuscules sur le Tissu des Lames,

mes, ſe modifie ſuivant la nature des Corps dont ils émanent. Le mouvement plus ou moins grand dont ils ſont doués, rend leur impreſſion plus ou moins vive. La même Lame, la même Fibre ſucceſſivement ſecouée, tiraillée, picottée, comprimée, relâchée, deſſéchée, humectée, engourdie, &c, ne peut que tranſmettre à l'Ame des Senſations auſſi différentes entr'elles, que le ſont entr'eux les mouvemens qui les occaſionnent.



CHAPITRE XXV.

De la Méchanique des Idées de l'Ouïe.

Il y a lieu de douter qu'il en ſoit abſolument de l'*Ouïe* comme des trois Sens dont je viens de parler. On ſait qu'une Corde d'une longueur, ou d'une tenſion déterminée, ne rend jamais que le même Ton fondamental quel que ſoit la manière dont on la touche. Ce Ton dépend eſſentiellement du nombre de vibrations que la Corde fait dans un tems donné.

Le nombre des vibrations dépend lui même de la longueur ou de la tenſion de la Corde. Allonge-t-on la Corde en la relâchant, elle fait moins de vibrations dans le même tems. Et le Ton qu'elle rend eſt plus *grave*.. Accourcis-t-on la Corde en la tendant, elle fait plus de vibrations dans le même tems, & le Ton eſt *aigu.* On ſait encore que ſi dans le même Inſtrument, il y a pluſieurs Cordes à l'*uniſſon*, ou qui faſſent leurs vibrations dans le même tems, ſi l'on pince une de ces Cordes, toutes celles qui ſeront à ſon Ton frémiront à la fois.

L'Air qui tranſmet aux Cordes à l'uniſſon & en repos le mouvement qu'il reçoit de la Corde pincée, rencontrant celle-là à la fin de leur première vibration, dans l'inſtant qu'il leur communique la ſeconde, continuë l'ébranlement. Dans des Cordes au contraire qui font leurs vibrations en tems inégaux, lorſque l'Air vient imprimer la ſeconde vibration, les unes n'ont que commencé la première, d'autres ne l'ont faite qu'à moitié, d'où il reſulte entre l'Air & les Cordes une Colliſion en ſens opposés, qui

qui éteint de part & d'autre le mouvement.

Mais pour que l'Air reçoive & transmette les différens Tons que rend le Corps sonore, il faut qu'il soit lui-même à l'unisson de tous ces Tons. C'est ce qui a porté à soupçonner que l'Air contenoit des Particules correspondantes aux divers Tons de la Musique, des Particules à l'unisson de l'*Ut*, d'autres à l'unisson du *Ré*, d'autres à l'unisson du *Mi*, &c. Peut-être même que cette supposition ne suffit pas: les Particules d'un même genre peuvent n'être pas toutes contiguës, & se trouver séparées par des Particules de genres diffèrens, incapables de recevoir & de transmettre les Tons propres à celles-là. Il semble donc qu'il faille admettre, que chaque Corpuscule d'Air est formé d'Elémens à l'unisson de tous les Tons, qu'il est une petite Machine composée de sept branches élastiques, de sept ressorts principaux. L'Art que cette conjecture suppose dans les Elémens de l'Air, est sans doute autant au dessous de la réalité, que les conceptions de l'Artisan le plus grossier sont au-

au-dessous de celles de l'Artiste le plus habile.

Les mêmes vibrations que les Cordes d'un Instrument impriment à l'Air qui les touche, celui-ci à l'Air plus éloigné, elles les communiquent au Corps de l'Instrument, & de cette communication dépendent la force & l'agrément des Tons. Il y a donc aussi dans l'Instrument des Fibres à l'unisson de ces Tons. Leur existence ne paroitra pas douteuse, si l'on fait attention à la manière dont les instrumens de Musique sont construits. Ils sont formés de l'assemblage de plusieurs Pièces fort élastiques, coupées & courbées si inégalement, que leur longueur & leur largeur diffèrent presque à chaque point. Par là, l'Instrument se trouve pourvu de Fibres dont la longueur varie comme les Tons qu'elles sont destinées à réfléchir & à fortifier.

Ces Principes admis, on ne voit pas comment l'*Oreille* transmettroit à l'Ame l'harmonie d'un Concert, si toutes ses Fibres étoient parfaitement uniformes & identiques, si toutes étoient montées sur le

le même Ton. L'Obſervation paroit concourir ici avec le Raiſonnement pour nous perſuader le contraire. On trouve dans la partie intérieure de l'Oreille, deux Cavités oſſeuſes & tortueuſes, le *Labirinthe* & le *Limaçon*, qui ſemblent être tout à fait analogues aux Corps des Inſtrumens de Muſique. Les Rameaux que le *Nerf Auditif* jette dans ces Cavités, & qui en revêtent intérieurement les Parvis, peuvent être comparés aux Fibres qui tapiſſent l'Intérieur d'un Violon: ce ſont autant de petites Cordes dont la longueur eſt déterminée par celle de la Pièce qu'elles recouvrent. Les *Canaux demi circulaires* du Labirinthe étant tous conſtruits ſous différentes proportions, le Limaçon diminuant continuellement de Diamètre depuis ſa Baze juſques à ſon Sommet, ſont extrêmement propres à fournir l'Organe de Fibres appropriées à tous les Tons, & à toutes les nuances des Tons.

Les Rayons ſonores raſſemblés par l'eſpèce d'Entonnoir que forme la Partie extérieure de l'Oreille, & modérés juſqu'à un certain point par l'action du *Tambour*,

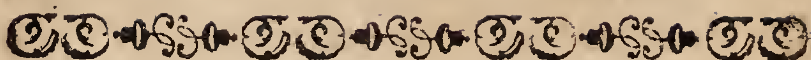
bour, ſont portés dans le Labirinthe & le Limaçon. Ils communiquent aux Fibres de ces Cavités les différentes impreſſions qu'ils ont reçuës de l'Objet. Le Nerf Auditif auquel ces Fibres aboutiſſent comme à leur Tronc, en eſt ébranlé: l'Ame apperçoit des Sons, & goûte le plaiſir de l'Harmonie.

Ces Sons variés, harmonieux, qui charment l'Oreille, & qu'elle rend à l'Ame avec tant de préciſion, la Voix les exécute avec une juſteſſe & un agrément qui l'élève fort au deſſus des Inſtrumens de Muſique les plus parfaits. Le *Larinx*, Cartilage composé, placé à l'entrée de la *Trachée Artère*, deſtiné à l'ouvrir & à la fermer, eſt garni intérieurement d'un grand nombre de Fibres élaſtiques qu'on a prouvé être parfaitement analogues aux Cordes des Inſtrumens de Muſique. L'Air chaſſé par les Poûmons eſt l'Archet qui met ces Cordes en Jeu. Le dégré de viteſſe dont il les frappe détermine le Ton. La Glotte, cette Partie du Larinx qui livre paſſage à l'Air, eſt conſtruite avec un tel art, que ſon ouverture augmente ou diminuë préciſement dans la pro-

proportion du Ton qu'il s'agit de former. On démontre que le Diamètre de cette ouverture peut se diviser ainsi en 1200 parties, qui sont 1200 Tons, ou nuances de Tons. L'Air que les Poûmons poussent vers la Glotte, y acquiert plus ou moins de mouvement, suivant qu'il en trouve les Lèvres plus ou moins rapprochées. Dans le premier cas, les Tons sont plus ou moins aigus; dans le second ils sont plus ou moins graves.

La Voix participe donc à la fois de la nature des Instrumens à *Cordes*, & de celle des Instrumens à *Vent*. Si on souffle avec force dans la Trachée de quelque Animal mort, on rendra des Sons qui différeront peu de ceux que l'Animal rendoit. On observera les Fibres de la Glotte frémir comme les Cordes d'une Viole.

CHA-



CHAPITRE XXVI.

De la Méchanique des Idées de la Vuë.

LA *Lumière* eſt à l'œil ce que le Son eſt à l'Oreille. Les *Couleurs* répondent aux Tons. La Muſique a ſept Tons principaux ; l'Optique a ſept Couleurs principales. Chaque Ton a ſes oſſillations qui le diſtinguent de tout autre: chaque Couleur a ſes vibrations, & ſon dégré de refrangibilité. Entre un Ton & un autre Ton, entre une Couleur & une autre Couleur, les nuances ſont indéfinies. Les Tons ſupérieurs ſont les plus aigus; les Couleurs ſupérieures ſont les plus vives. Les dégrés d'élévation & d'abaiſſement d'un même Ton ſont rélatifs aux différentes Teintes d'une même Couleur. Le Son ſe propage à la ronde par un *milieu* très rare & très élaſtique ; de grands Philoſophes ont penſé qu'il en eſt de même de la Lumière, & il n'eſt

n'eſt peut-être pas impoſſible de répondre aux difficultés qu'on fait contre cette Hypothèſe.

Si nous parlons de l'analogie que nous venons d'obſerver entre la Lumière & le Son, nous penſerons que comme l'Oreille a des Fibres à l'uniſſon des différens Tons, l'Oeil a de même des Fibres à l'uniſſon des différentes Couleurs; mais au lieu que les Fibres de différens Genres ſont diſtribuées dans l'Oreille ſur différentes lignes, nous ſuppoſerons qu'elles ſont raſſemblées par Faiſſeaux dans toute l'étenduë de la *Rétine* & du *Nerf Optique*. Chaque Faiſſeau ſera compoſé de ſept Fibres principales, qui ſeront elles-mêmes de plus petits Faiſſeaux formés de la réunion d'un grand nombre de Fibrilles rélatives aux diverſes Nuances. Enfin il en ſera des Corpuſcules de la Lumière comme de ceux de l'Air.

Un Fait ſeulement paroit contraire à cette ſuppoſition. Si on ferme les yeux après avoir regardé fixement le Soleil, on ſera affecté d'une ſuite de Couleurs qui ſe ſuccederont dans l'ordre des Couleurs *Pris-*

Prismatiques, ou de celles de l'Arc en Ciel. Pourquoi cette succession, pourquoi les sept Couleurs principales ne paroissent-elles pas à la fois, s'il n'est aucun point sur la Rétine qui n'ait des Fibres représentatrices de toutes ces Couleurs? Le Soleil ne peint au fond de l'œil que du Blanc, comment ce Blanc se décompose-t-il graduellement en *Rouge*, *Orangé*, *Jaune*, *Verd*, &c ? Ce Fait ne prouve-t-il pas que les Fibres qui servent immédiatement à la Vision, sont toutes de même espèce, & que la diversité des Couleurs procède uniquement du dégré de mouvement?

En effet, les Couleurs les plus hautes sont celles qui fatiguent le plus l'Organe. Elles ne le fatiguent plus que parce qu'elles le secouent plus vivement. Le *Blanc*, le *Rouge*, l'*Orangé*, le *Jaune*, doivent donc paroitre les premières dans l'œil qui a fixé le Soleil. Ils doivent se succeder dans un ordre rélatif à la promptitude des vibrations que chaque Couleur exige. Le *Verd*, le *Bleu*, l'*Indigo*, le *Violet* n'exigeant pas un mouvement si prompt, doivent suivre immédiatement

ment les Couleurs supérieures, & obſerver entr'eux la même Loi de Succeſſion.

Cette explication paroit d'autant plus naturelle, que la ſimple agitation, ou une compreſſion un peu forte du Globe de l'œil, ſuffit pour donner naiſſance à des Couleurs auſſi vives que celles qui ſont produites par l'action du Soleil ſur l'Organe.

Je ne ſais pourtant ſi l'ingénieuſe Hypothèſe, qui admet une diverſité ſpécifique dans les Fibres de la Viſion, doit céder au Fait que j'ay indiqué. Il me ſemble que j'entrevois une manière de ſolution; mais je me défie de ſa bonté. Selon cette Hypothèſe, les Couleurs ſont entr'elles comme les Tons ſont entr'eux: elles ſe différencient donc comme les Tons par le nombre de vibrations que chacune d'elles fait en tems égal. Les Couleurs les plus vives répondant aux Tons les plus élevés, elles ſont celles qui font le plus de vibrations dans le même tems, & dont le mouvement ceſſe par conſéquent le plutôt: je parle du mouvement qui eſt imprimé aux Fibres & qu'el-

qu'elles conſervent plus ou moins de tems à proportion de leur Eſpèce. Un Rayon ſolaire eſt comme nous l'avons vu, composé de ſept Rayons principaux, qui portent chacun une couleur qui lui eſt propre, & qui eſt invariable. Ces Rayons ſéparés par le Priſme, & réunis enſuite par une Lentille, ſe pénétrent intimement, & ne préſentent plus qu'un ſeul Rayon de Couleur blanche. Lors donc qu'un ſemblable Rayon tombe ſur la Rétine, il excite dans toutes les Fibres de chaque Faiſſeau un ébranlement violent: l'Organe en eſt même bleſſé. Au milieu d'une telle agitation, l'Ame ne diſtingue rien: les mouvemens particuliers ſe confondent & ne compoſent qu'un mouvement général, dont l'impreſſion eſt une. Tout ſe réſoud ainſi dans une ſeule Senſation, & cette Senſation eſt du Blanc. L'ébranlement perdant peu à peu de ſa violence, par l'abſence de la Cauſe qui l'a produit, le Cahos commence à ſe débrouiller; les mouvemens particuliers deviennent ſenſibles, tout ſe démèle par dégré. Les mouvemens auxquels tiennent les impreſſions les plus vives, les plus ſaillantes, ſont démélés les

pre-

premiers. L'Ame apperçoit d'abord le Rouge, l'Orangé, le Jaune. Mais ces mouvemens s'éteignent bientôt, & laissent appercevoir à l'Ame les mouvemens plus foibles, ou plus lents, d'où résultent les Sensations des Couleurs basses. L'Ame voit saillir successivement, le *Bleu*, l'*Indigo*, le *Violet*.

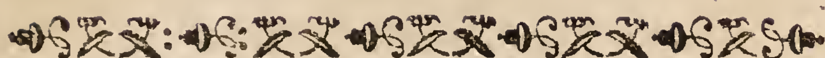
Le *Noir* dans l'une & l'autre Hypothèse, n'est qué la privation de tout mouvement.

Suivant l'Optique Neutonienne un Corps n'est Blanc que parce qu'il réfléchit la Lumière telle qu'il la reçoit, sans la modifier, sans y occasionner aucunes de ces Réfractions d'où naissent les Couleurs. Pourquoi pendant que l'œil demeure fixé sur un Papier Blanc, ou sur tout autre Corps de même Couleur, ne sent-on point l'effet particulier des différens mouvemens que les petits Rayons colorés impriment aux Fibres qui leur correspondent? En voici ce me semble la raison. Les Rayons de toute espèce, mais confondus, que le Papier envoie sans cesse dans l'œil, entretiennent les mou-

vemens des Fibres, & conſéquemment la confuſion qui forme le Blanc. Si les Fibres laiſſées à elles mêmes, conſervoient le mouvement que le Papier leur a communiqué, l'inégalité de ce mouvement dans chaque eſpèce de Fibre, ſa durée plus ou moins longue, donneroient lieu à la diſtinction, à la ſucceſſion des Couleurs. Mais l'impreſſion que fait le Papier, n'eſt pas aſſez forte pour que les Fibres continuent à ſe mouvoir après qu'il a ceſſé d'agir.

L'agitation, ou la compreſſion du Globe de l'œil, une Fièvre un peu violente ſuffiſent pour faire voir des Couleurs dans l'obſcurité. La preſſion ou les tiraillemens que cela cauſe dans les Fibres du Nerf Optique, les met dans un état qui les rapproche de celui où elles ſe trouvent lorſque la Lumière les agite.

CHA-



CHAPITRE XXVII.

Conjectures sur la Méchanique de la Réproduction des Idées.

Les Idées qui affectent l'Ame à l'occasion des mouvemens que les Objets extérieurs impriment aux Organes des Sens, l'Ame a la faculté de les réproduire sans l'intervention de ces Objets, & cette Faculté porte le nom général d'*Imagination.*

Il nous a paru que la réproduction des Idées étoit l'effet de la Force motrice dont l'Ame est douée, de cette Force en vertu de laquelle agissant à son gré sur tous les points du Cerveau qui correspondent avec les Sens, elle le monte sur le Ton qui convient à chaque espèce de Perception & de Sensation.

Evitant donc de décider sur les deux Hypothèses qui nous occupent, préférant

de les réunir pour mieux ſatisfaire à tous les Phénomènes, nous dirons que l'Ame réproduit les Idées ſenſibles, tantôt en donnant aux Fibres le mouvement qu'exige l'Idée qu'elle veut rappeller, tantôt en remuant l'eſpèce de Fibre appropriée à cette Idée.

Ce ſera de la première de ces deux manières que l'Ame rappellera les différentes impreſſions que le même Corps a produites ſur ſa Peau, ſur ſa Langue, ſur ſon Nés. Ce ſera de la ſeconde manière qu'elle rappellera les impreſſions de ce même Corps ſur ſes Oreilles, & ſur ſes Yeux.

Je ſouhaiterois de répandre quelque clarté ſur cette eſpèce de Théorie. Je ſens que je touche à des Abîmes: mais je n'ai pas la témérité d'entreprendre de les ſonder. Je ne veux que les regarder en me tenant à quelque appui.

La Lumière & les Couleurs ſont la ſource féconde des Perceptions que nous recevons par le Sens de la Vuë. En banniſſant de la Nature, l'obſcurité, la con-

confuſion, & l'uniformité, elles impriment à chaque Objet des traits qui lui ſont propres & qui le caractériſent.

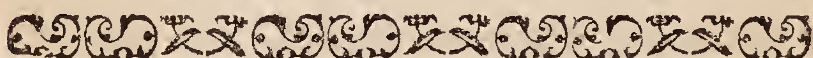
Les Formes, les Grandeurs, les Diſtances, les Situations, les Mouvemens ſont des Genres de Perceptions Viſuelles qui ont ſous eux une multitude innombrable d'Eſpèces.

Toutes ces Perceptions l'Ame les réproduit. Le dégré de Force & de Vivacité avec lequel cette réproduction s'opère, eſt toujours proportionnel à l'intenſité des mouvemens communiqués par l'Objet, à la fréquence des réproductions, au tempérament des Fibres.

Mais chaque Genre, chaque Eſpèce de Perception Viſuelle a-t-elle dans le Cerveau ſa place marquée, a-t-elle des Fibres qui lui ſoient conſacrées, & qui ne ſoient conſacrées qu'à elle?

Ce ſeroit étendre l'Hypothèſe au de-là du beſoin que de le ſuppoſer. On peut admettre raiſonnablement que la Rétine eſt formée de Fibres à l'uniſſon de diffé-

rentes Couleurs: mais comme le mélange de la Lumière & de l'Ombre ſuffit pour repréſenter tout ce qui eſt Corps, il ſuffit de même que quelques endroits de la Rétine ſoient plus éclairés que d'autres, ou éclairés d'une Lumière différemment modifiée, pour faire appercevoir à l'Ame différens Objets, ou différentes parties du même Objet. Il en eſt à cet égard des Fibres de la Viſion comme des Caractères d'Imprimerie, dont la ſeule combinaiſon exprime une infinité de choſes & de ſens; ou pour employer une comparaiſon qui ſe rapproche plus de notre ſujet, il en eſt de ces Fibres comme des Couleurs que le Peintre a ſur ſa Palette, & dont il forme à volonté une Plante, un Animal, un Païſage, ou toute autre repréſentation.



CHAPITRE XXVIII.

Continuation du même ſujet.

PLUS j'y réfléchis, & plus je me perſuade que pour atteindre à quelque choſe

chofe de paffablement clair, fur la manière dont les Idées font réproduites, il faut fe rendre attentif à ce qui fe paffe dans l'Organe, à la préfence de l'Objet. Je ne parle encore que de la Vifion.

Des Lames minces détachées de toute la furface des Objets, ou comme s'exprimoit l'Antiquité, les *Efpèces* des Objets ne viennent point s'appliquer fur le fond de l'œil, & ne donnent point naiffance aux Perceptions vifuelles. Le tems a détruit ces Chimères afforties à l'Enfance de la Phyfique, & leur a fubftitué des Vérités que l'Expérience avouë. Un fluïde plus fubtil, plus élaftique, plus rapide que tout ce que nous connoiffons dans la Nature, fe réfléchit fans ceffe de deffus les Surfaces des Corps, & va peindre leur Image fur la Rétine. La Lumière eft ce Fluïde. Les Rayons lumineux qui partent de chaque Point de l'Objet, & qui tendent à s'écarter les uns des autres à mefure qu'ils s'éloignent de ce Point, font admis dans l'œil par la Prunelle. Ils en traverfent les différentes Humeurs, qui les plient à proportion qu'elles font plus denfes. Ce pli tend à les rappro-

cher les uns des autres, à les réunir en un ſeul Point. C'eſt ſur la Rétine comme ſur une Toile placée derrière les Humeurs, que ſe fait cette réunion. Le Point lumineux qu'elle produit eſt l'Image parfaite de celui dont les Rayons émanent. Ces Rayons compoſent ainſi comme une double Piramide qui va de l'Objet à l'œil. Les deux Piramides ſont oppoſées l'une à l'autre par leur Baſe, & cette Baſe eſt dans la Prunelle. La Piramide extérieure a ſon ſommet dans l'Objet. La Piramide intérieure a le ſien ſur la Rétine. D'autres Piramides, d'autres Traits de Lumière réfléchis de même par d'autres Points de l'Objet, viennent à la fois tomber ſur la Rétine, & y tracer l'Image de ces Points. De toutes ces Images particulières ſe forme l'Image totale de l'Objet. La partie de la Rétine ſur laquelle cette peinture ſe repoſe, eſt dans une agitation continuelle. Chaque Point lumineux a ſon mouvement propre, qui tranſmis juſqu'au Siége de l'Ame par les dernières ramifications du Nerf Optique, y fait naître une Perception. L'Amas des Perceptions partiales compoſe la Perception totale de l'Ob-

l'Objet. Celle-ci eſt la ſomme de celles-là.

La Lumière qui ſe réfléchit de deſſus un Objet, peut être conſidérée comme un Corps ſolide, comme un Faiſſeau de petits Dards qui appuie par une de ſes extrémités ſur l'Objet, & par l'autre ſur la Rétine. L'Ame touche pour ainſi dire l'Objet de l'œil, comme elle le toucheroit avec le Doigt ou un Bâton, mais cette eſpèce de Toucher eſt infiniment plus délicate que le Toucher proprement dit.

Quand un Objet réfléchit la Lumière de façon qu'elle ſouffre une dégradation continuelle depuis le milieu de l'Objet juſqu'à ſes bords, l'Ame a la Perception d'un Globe. Lorſque la Lumière ſe réfléchit par-tout également, l'Ame a la Perception d'une Surface plane. Mais comme la peinture d'un Globe produit ſur l'œil le même effet qu'un Globe réel, l'Ame ne peut diſtinguer ici l'apparence de la réalité que par le Toucher, ou par la connoiſſance qu'elle a des Objets environnants. Il eſt d'autres illuſions du

même genre que l'Ame reconnoit par de ſemblables moyens.

Les Rayons qui partent des deux extrémités d'un Objet, & qui dirigent leur marche vers la Prunelle, tendent à ſe rapprocher l'un de l'autre à meſure qu'ils avancent. Ils s'uniſſent à leur entrée dans l'œil, & continuant leur route en ligne droite vers la Rétine ils ſe croiſent, & forment deux Angles oppoſés par la Pointe. L'un de ces Angles embraſſe dans ſon ouverture l'Objet; l'autre, ſon Image. L'ouverture de ces Angles détermine donc la grandeur apparente de l'Objet, ou l'étenduë que cet Objet occupe ſur la Rétine. Sont-ils fort ouverts? L'Objet paroit fort grand. Sont-ils fort aigus? L'Objet paroit fort petit. Sont-ils ſi aigus que les deux Rayons coïncident, l'Objet ne paroit à l'Ame que comme un Point.

La Perception de la Diſtance naît de celle de la Grandeur; ou plutôt cette Perception n'eſt que celle de la Grandeur elle même. C'eſt par l'étenduë des Corps interpoſés que ſe forme l'Idée de

la

la diſtance qui eſt entre deux Objets, ou entre un Objet & l'œil. L'Ame juge encore de la diſtance par la Lumière réfléchie. Plus elle eſt foible, plus l'Objet paroit éloigné. Augmente-t-elle de force? Il ſemble ſe rapprocher. L'éloignement apparent d'une Montagne diminuë lorſque la Neige la couvre.

La ſituation d'un Objet eſt un rapport aux Objets environnants.

Si ces Objets ſont immobiles, ou conſidérés comme tels, & que la poſition de l'Objet dont il s'agit, varie à chaque inſtant à leur égard, cet Objet ſera jugé en mouvement. La peinture qui s'en formera ſur la Rétine, s'appliquera ſucceſſivement ſur différens Points de cette Membrane, tandis que celles des autres Objets continueront d'affecter les mêmes Points. Un Objet quoiqu'en repos paroitra en mouvement ſi ſon Image change de place ſur le fond de l'œil; ſoit que cela arrive par le tranſport inſenſible du Spectateur, ſoit que l'Ame rapporte à cet Objet un mouvement qui appartient à des Objets placés derrière, ou au deſſous.

Le Rivage fuit aux yeux du Navigateur. Le Pont remonte la Rivière pour le Voyageur qui fixe de l'œil le rapide Courant.



CHAPITRE XXIX.

Continuation du même ſujet.

COMMENT l'Ame réproduit-elle les diverſes Idées dont nous venons d'entrevoir la production? Comment ſe retrace-t-elle l'Image d'un Globe, ſa forme, ſa couleur, ſa grandeur, ſa diſtance, ſa ſituation, ſon mouvement?

La première production des Idées eſt duë au Jeu des Organes: leur ſeconde production, leur réproduction dépendroit-elle d'une Cauſe totalement différente? Je ne le préſume pas; & le ſentiment contraire me paroit plus probable.

L'Ame ſe retrace la forme d'un Globe en mouvant les Fibres d'un même Paquet, de

de manière que le mouvement décroisse par dégré depuis le milieu du Paquet jusqu'à ses bords.

L'Ame colore cette Image par les vibrations qu'elle excite dans les Fibres appropriées à l'Espèce de Couleur que le Globe a réfléchie.

L'Ame se représente la grandeur du Globe en mettant en mouvement une étenduë de Fibres égale à celle que l'Image tracée par ce Globe occupoit sur la Rétine.

En réveillant l'Image des Corps interposés, & environnants, l'Ame réproduit les Idées de distance & de situation.

Elle réproduit la Perception du mouvement, en imprimant à toutes les Fibres placées sur la ligne que l'Image produite par le Globe a parcouruë, les mouvemens particuliers d'où resultent sa forme, sa couleur & sa grandeur.

Au reste, comme les Qualités sensibles qui caractérisent un Objet, s'offrent à nous

en même tems, & que ce n'eſt que par abſtraction, & pour en faciliter l'examen que nous les ſéparons les unes des autres, l'Ame réproduit auſſi l'Idée de cet Objet en entier, avec toutes ſes déterminations, & dans le même inſtant indiviſible. Tous les mouvemens dont nous venons de parler s'excitent donc à la fois.

Il en eſt de la réproduction des Idées que nous recevons par le Sens du Toucher, du Goût, de l'Odorat & de l'Ouië, comme de la réproduction des Idées que nous recevons par le Sens de la Vuë. C'eſt en imprimant à chaque Organe des mouvemens ſemblables à ceux que les Objets y avoient imprimés, que l'Ame ſe rappelle les Perceptions & les Senſations attachées à l'action de ces Objets.

C'eſt, par exemple, en excitant une légère contraction dans les Nerfs qui aboutiſſent aux Mammelons de la Peau, que l'Ame ſe rappelle la fraîcheur qu'elle a goûté dans le Bain. C'eſt en produiſant une impreſſion analogue ſur les Papilles de la Langue, que l'Ame fait renaître en elle la délicieuſe ſaveur d'un fruit.

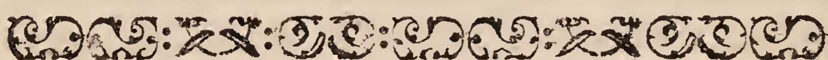
fruit. C'eſt en touchant avec choix & meſure les Fibres nerveuſes de l'Oreille, que l'Ame croit entendre encore les accens qui l'ont charmée.

Enfin, c'eſt par la même méchanique, que l'Ame ſe rappelle les mouvemens de pitié, de compaſſion, de crainte, de terreur &c, qu'elle a éprouvé à la préſence de certains Objets.

Quand un Objet agit en même tems ſur pluſieurs Sens, l'Ame eſt affectée à la fois de Senſations de différens Genres. Si elle veut ſe rappeller une de ces Senſations, elle réproduira en même tems les Senſations concomitantes. Il en eſt de même de la Perception d'un Objet par le ſeul Sens de la Vuë. Cette Perception eſt toujours accompagnée d'une multitude d'autres Perceptions que l'Ame réveille en même tems qu'elle réproduit la Perception principale.

Je tâche à me rappeller le goût d'un Fruit: auſſitôt ſon Odeur, ſa Forme, ſa Couleur, ſa Grandeur ſe repréſentent à moi. Je penſe à un Animal dont la For-

Forme m'a paru singulière: au même instant je me rappelle le Lieu où je l'ai vu, & les circonstances particulières où je me rencontrois alors. Ces réproductions n'ont point de fin, parce que toutes nos Idées sont enchaînées les unes aux autres.

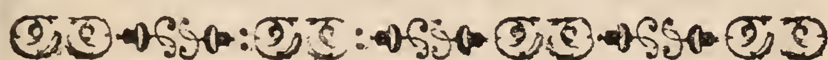


CHAPITRE XXX.

Réflexion sur les Conjectures précedentes.

TELLE est la manière dont j'imagine que s'opère la réproduction des Idées. On m'objectera peut-être, l'impossibilité où nous sommes de comprendre que l'Ame exécute tant de mouvemens divers nécessaires à cette réproduction; qu'elle sache ne mouvoir précisement que les Fibres destinées à réproduire une certaine Couleur; modifier le mouvement de ces Fibres dans des proportions exactement rélatives aux dégradations de Lumière qu'exige la représentation d'une certaine Forme, &c. Mais concevons nous mieux

mieux comment l'Ame meut ſon Corps; comment elle contracte tel ou tel Muſcle, comment elle proportionne la contraction à la reſiſtance, &c. Voyez MONDONVILLE exécuter un de ces Airs qui émeuvent toutes les Paſſions: quelle célérité dans les mouvemens de ſes Doigts! Quel accord! Quelle juſteſſe! Quelle cadence! Quelle variété! On diroit qu'une Divinité préſide à ces mouvemens: l'Ame les produit cependant; & comment les produit-elle?



CHAPITRE XXXI.

Autre Conjecture ſur la Réproduction des Idées.

Au lieu de ſuppoſer, comme j'ai fait, que l'Ame réproduit les mouvemens d'où naiſſent les Idées, ne ſoupçonneroit-on point plus volontiers, qu'excités une fois par les Objets, ils ſe conſervent dans le Cerveau, & que l'Acte du rappel, ou de la réproduction des Idées, n'eſt que l'at-

ten-

tention que l'Ame prête à ces mouvemens ?

L'Oeconomie Animale nous offre plusieurs exemples de mouvemens qui paroissent se conserver par les seules Forces de la Méchanique: tel est le mouvement de la Circulation; tels sont ceux de la Nutrition & de la Respiration qui en dépendent. Les mouvemens qui constituent en quelque sorte la Vie spirituelle, ne seroient-ils point aussi durables que ceux qui constituent la Vie corporelle? Les Fibres du Cerveau ne seroient-elles point des Ressorts si parfaits, des Machines d'une construction si admirable, qu'elles ne laissent perdre aucuns des mouvemens qui leur ont été imprimés?

Il est vrai qu'on a de la peine à concevoir la conservation du mouvement dans une Partie aussi molle que paroit l'être le Cerveau. On ne conçoit pas non plus facilement, que le Cerveau puisse fournir à une aussi prodigieuse suite de mouvemens que l'est celle qu'exige le nombre des Idées. Mais nous ne connoissons pas assez la nature du Cerveau & sa stru-

ċture

ѕture pour apprécier la force de ces Objections.



CHAPITRE XXXII.

Autre Hypothèse sur la Méchanique des Idées.

DES Philosophes accoutumés à juger des choses par ce qu'elles sont en elles mêmes, & non par leur rapport avec les Idées reçuës, ne se revolteroient pas s'ils entendoient avancer que l'Ame n'est que simple spectatrice des mouvemens de son Corps; que celui-ci opère seul toute la suite des Actions qui compose une Vie; qu'il se meut par lui même; que c'est lui seul qui réproduit les Idées, qui les compare, qui les arrange; qui forme les Raisonnemens, imagine & exécute des Plans de tout genre, &c. Cette Hypothèse hardie, peut-être, jusques à l'excès, mérite neanmoins quelqu'explication.

L'on

L'on ne fauroit nier que la PUISSANCE INFINIE ne pût créer un Automate qui imiteroit parfaitement toutes les Actions extérieures & intérieures de l'Homme.

J'entends ici par Actions *extérieures*, tous les mouvemens qui fe paffent fous nos yeux. Je nomme Actions *intérieures*, tous les mouvemens qui dans l'état naturel ne peuvent être apperçus, parce qu'ils fe font dans l'intérieur du Corps. De ce nombre font les mouvemens de la Digeftion, de la Circulation, des Sécrétions, &c. Je mets fur-tout, dans ce rang, les mouvemens qui donnent naiffance aux Idées, de quelque nature qu'elles foient.

Dans l'Automate dont nous parlons, tout feroit exactement déterminé. Tout s'exécuteroit par les feules Règles de la plus belle Méchanique. Un état fuccéderoit à un autre état, une opération conduiroit à une autre opération, fuivant des Loix invariables. Le mouvement deviendroit tour à tour Caufe & Effet; Effet & Caufe. La réaction répondroit

à

à l'action, la réproduction à la production.

Conſtruits ſur des rapports déterminés avec l'activité des Etres qui compoſent notre monde, l'Automate en recevroit les impreſſions, & fidelle à s'y conformer il exécuteroit une ſuite correſpondante de mouvemens.

Indifférent pour quelque détermination que ce fût, il céderoit également à toutes, ſi les premières impreſſions ne montoient pour ainſi dire la machine, & ne décidoient de ſes opérations & de ſa marche.

La ſuite de mouvemens qu'exécuteroit cet Automate, le diſtingueroit de tout autre formé ſur le même modèle, mais qui n'aïant pas été placé dans de ſemblables circonſtances, n'auroit pas éprouvé les mêmes impreſſions, ou ne les auroit pas éprouvé dans le même ordre.

Les Sens de l'Automate ébranlés à la préſence des Objets, communiqueroient leur ébranlement au Cerveau, principal mobile de la Machine. Celui-ci mettroit

troit en action les Muſcles des Mains & des Piés, en vertu de leur liaiſon ſécrette avec les Sens. Ces Muſcles alternativement contractés & dilatés, approcheroient ou éloigneroient l'Automate des Objets dans le rapport qu'ils auroient avec la conſervation ou la deſtruction de la Machine.

Les mouvemens de Perception & de Senſation que les Objets auroient imprimés au Cerveau, s'y conſerveroient par l'énergie de ſa Méchanique. Ils deviendroient plus vifs ſuivant l'état actuel de l'Automate, conſidéré en lui même, & rélativement aux Objets.

Les Mots n'étant que des mouvemens imprimés à l'Organe de l'Ouïe, ou à celui de la Voix, la diverſité de ces mouvemens, leur combinaiſon, l'ordre dans lequel ils ſe ſuccéderoient, repréſenteroient les Jugemens, les Raiſonnemens, & toutes les Opérations de l'Eſprit.

Une correſpondance étroite entre les Organes des Sens, ſoit par l'abouchement de leurs Ramifications nerveuſes, ſoit

par

par des Reſſorts interpoſés, ſoit par quelqu'autre moyen que nous n'imaginons pas, établiroit une telle liaiſon dans leur Jeu, qu'à l'occaſion des mouvemens imprimés à un de ces Organes, d'autres mouvemens ſe réveilleroient ou deviendroient plus vifs dans quelqu'un des autres Sens.

Donnez à l'Automate une Ame qui en contemple les mouvemens, qui ſe les applique, qui croie en être l'Auteur, qui ait diverſes volontés à l'occaſion de divers mouvemens; vous ferez un Homme dans l'Hypothèſe dont il s'agit.

Mais cet Homme ſeroit-il libre? Le Sentiment de notre Liberté, ce Sentiment ſi clair, ſi diſtinct, ſi vif, qui nous perſuade que nous ſommes auteurs de nos Actions, peut-il ſe concilier avec cette Hypothèſe? Si elle lève la difficulté qu'il y a à concevoir l'action de l'Ame ſur le Corps; d'un autre côté, elle laiſſe ſubſiſter dans ſon entier celle qu'on trouve à concevoir l'action du Corps ſur l'Ame.



CHAPITRE XXXIII.

De l'Opinion philoſophique, qu'il n'y a point de Corps.

CE ſont ces difficultés qui ont conduit un Théologien Anglois, auſſi pieux qu'hardi, à avancer qu'il n'y a point de Corps, & que l'Opinion de leur exiſtence eſt la ſource la plus féconde, & la plus dangereuſe de l'Erreur & de l'Impiété. Si ſon Livre ne perſuade pas, il prouve du moins, combien nos connoiſſances les plus certaines peuvent être obſcurcies, & à quel point l'Eſprit humain eſt ſuſceptible de doute & d'illuſion. Voici le précis des raiſons de ce ſubtil Métaphyſicien.

Il eſt évident que les choſes que nous appercevons, ne ſont que nos propres Idées. Il n'eſt pas moins évident que ces Idées ne peuvent exiſter que dans un Eſprit. Il eſt encore très clair que ces

Idées, ou ces choſes que nous apperce-vons exiſtent, ſoit elles mêmes, ſoit leurs Archetipes, indépendamment de notre Ame, puiſque nous ſentons que nous n'en ſommes point les Auteurs. Nous ne pouvons déterminer à notre volonté, quelles Idées particulières nous aurons en ouvrant les Yeux ou les Oreilles. Ces Idées exiſtent donc dans un autre Eſprit qui nous les préſente par un Acte de ſa volonté. Nous diſons que les choſes que nous apperce-vons immédiatement, quelque nom qu'on leur donne, ſont des Idées ou des Sen-ſations. Or, comment une Idée ou une Senſation peuvent-elles exiſter ail-leurs que dans un Eſprit, ou être pro-duites par quelqu'autre Cauſe que par un Eſprit? La choſe eſt inconcevable, & affirmer ce qui eſt inconcevable, eſt-ce philoſopher?

D'un autre côté, on conçoit aiſément, que ces Idées, ou Senſations exiſtent dans un Eſprit, & ſont produites par un Es-prit: puiſque ç'eſt là ce que nous ex-périmentons tous les jours en nous mê-mes. Nous avons une infinité d'I-

dées, & nous en pouvons faire naître une variété prodigieuſe dans notre imagination, par un ſeul Acte de notre volonté. Il faut avouër cependant, que ces Créatures de l'Imagination ne ſont ni ſi diſtinctes, ni ſi fortes, ni ſi vives, ni ſi permanentes, que les Idées que nous recevons par le moyen des Sens, & que nous nommons des choſes réelles.

De tout cela notre Auteur conclud, 1°. que l'exiſtence de la matière eſt abſurde & contradictoire; 2°. qu'il y a un Eſprit qui nous affecte à chaque inſtant des impreſſions ſenſibles que nous appercevons; 3°. que de la variété, de l'ordre, & de la manière de ces Impreſſions, ſe déduiſent la SAGESSE, la PUISSANCE, & la BONTE' de leur DIVIN AUTEUR.

Suivant ce ſyſtème ſingulier, l'Univers eſt donc purement idéal. Les Corps ne ſont que de ſimples Modifications de notre Ame. Ils n'ont pas plus de réalité que n'en ont les Couleurs, & tout ce que nous voyons en ſonge.

Leur

Leur exiſtence eſt d'être apperçus. Les Sens ne ſont que certaines Idées, auxquelles tient un nombre prodigieux de Perceptions & de Senſations différentes, que nous repréſentons par des Termes. J'ouvre les yeux; c'eſt-à-dire, je ſuis affecté de l'Idée que j'ouvre les yeux, & auſſitôt un grand nombre de Perceptions s'offre à moi. Je mange; c'eſt-à-dire, je ſuis affecté de l'Idée que je prens de la nourriture, & en même tems j'ai pluſieurs Senſations que j'exprime par le Terme de *Saveurs*, en lui joignant d'autres Termes qui déſignent les Qualités, ou l'Eſpèce de ces Saveurs. Ces Perceptions, & ces Senſations ne dépendent du tout point de ma volonté. Il n'eſt point en mon pouvoir de n'être plus affecté de certaines Perceptions, ou de certaines Senſations, quand je ſuis affecté de l'Idée que j'ouvre les yeux, ou que je prens de la nourriture. DIEU excite en moi ces Perceptions & ces Senſations, ſuivant les Loix que SA SAGESSE s'eſt preſcrites. Mais je puis par un Acte de ma volonté & avec le ſecours de mon Imagination, réveiller en moi ces Idées. Elles m'affectent alors d'une manière

plus foible, & je ne puis les retenir longtems. A ce caractère, & au Sentiment intérieur qui me persuade que je les ai excitées, je distingue ces productions de mon Esprit, des Perceptions & des Sensations qui me viennent du dehors, ou que j'éprouve par le ministère des Sens. La Nature des choses n'est donc que l'Ordre qu'il a plu à DIEU de mettre dans nos Idées. Cet Ordre consiste dans la liaison, la succession, l'harmonie & la variété des Idées. L'Expérience nous instruit de cet Ordre. Elle nous apprend que certaines Idées sont toujours accompagnées, ou suivies de certaines Idées; que certaines Sensations engendrent, ou peuvent engendrer certaines Sensations. C'est là dessus que sont fondés tous nos raisonnemens, & toutes nos maximes de conduite. Je vois du Feu; je sais que cette Idée peut faire naître en moi la Sensation que je nomme chaleur; & que cette Sensation peut y exciter celle que je nomme Brulure: je me conduis en conséquence. Je suis affecté de l'Idée d'une Production de la Nature que je n'ai jamais vuë: cette Idée excite

te en moi celle de quelque chofe de curieux, d'intéreffant, de fingulier: je me rends donc attentif à cette Idée: je la confidère avec tout le foin, & toute la patience dont je fuis capable: par cet Acte de ma volonté, je vois naître dans mon Efprit différentes Perceptions, qui en produifent elles mêmes plufieurs autres. J'acquiers ainfi une Idée plus complette de cette Production; & cet exercice de mon Efprit étant accompagné du plaifir fécret, qui eft inféparable de la recherche & de l'acquifition du vrai, je défire d'être affecté fouvent de femblables Perceptions, & ce défir me rend Obfervateur, &c. Le Développement des Plantes & des Animaux, les Mouvemens des Corps celeftes, &c, ne font encore que la gradation, ou la fucceffion que DIEU a jugé à propos de mettre dans cette partie de nos Idées. Il n'a pas voulu qu'à la Perception d'une Plante naiffante, fuccédât brufquement la Perception de cette même Plante en Fleur: il a voulu que nous euffions une fuite de Perceptions qui nous la repréfentaffent fous différens dégrés de grandeur, & de con-

ſiſtence. DIEU n'a pas voulu qu'à la Perception du Soleil placé dans l'Equateur, ſuccedât immédiatement la Perception de cet Aſtre placé dans le Tropique du Cancer: il a voulu que nous euſſions une ſuite de Perceptions du Soleil, qui nous le montraſſent placé ſucceſſivement dans tous les points de l'Eclyptique compris entre ces deux Cercles, &c, &c. Ainſi l'Etude de la Nature n'eſt, à parler métaphyſiquement, que l'attention que nous apportons à conſidérer la liaiſon, l'harmonie, & la variété des Idées que DIEU excite en nous. Les Traités de Phyſique & d'Hiſtoire naturelle ſont autant de Grammaires, ou de Dictionnaires, de ces Idées. Le ſyſtème dont nous parlons, eſt la Clef de ces Livres. Tout ſe réduit ici au plus ſimple. DIEU & les Eſprits: des Perceptions & des Senſations. Et qu'on n'objecte point que DIEU nous trompe, en nous perſuadant l'exiſtence des choſes qui ne ſont point. DIEU nous trompe-t-il, dans nos ſonges, dans les Jugemens que nous portons ſur les couleurs, les grandeurs, les diſtances, &c. Telle eſt

eſt la nature des Choſes, telle eſt notre condition actuelle, que nous voyons hors de nous, ce qui eſt en nous; de l'Etenduë & de la Solidité, où il n'y à que des Perceptions & des Senſations. L'Univers en eſt-il pour cela moins beau, moins harmonique, moins varié, moins propre à faire le bonheur des Créatures? Un Architecte qui traceroit le Plan d'un Bâtiment ſuperbe, & qui indiqueroit, en même tems, les moyens de l'exécuter, en paroitroit-il moins habile dans ſon Art, parce qu'il ne réaliſeroit point ce Plan? Le SUPREME ARCHITECTE a tracé autant d'Univers qu'il a créé d'Eſprits. Quel Univers que celui que SA MAIN DIVINE traça dans l'Eſprit du Chérubin! Quelle INTELLIGENCE que celle qui embraſſe, à la fois, tous ces Univers! Au reſte, ſi la REVELATION affirme l'exiſtence des Corps, c'eſt de la même manière qu'elle affirme l'immobilité de la Terre, & le mouvement du Soleil. Le but de la REVELATION eſt de nous rendre vertueux, & non de ſubtils Métaphyſiciens.

Le Syſtème que je viens d'expoſer, n'a aſſurément rien d'abſurde; mais il faut une Tête métaphyſique pour le bien ſaiſir. Il eſt certain que nous n'avons aucune démonſtration de l'exiſtence des Corps. L'Auteur célèbre des *Cauſes occaſionnelles* l'avoit déjà prouvé, & les raiſons qu'allègue le Théologien Anglois ne font que mettre cette propoſition dans un plus grand jour. Mais afin d'être convaincus de cette exiſtence, avons-nous beſoin qu'on nous la démontre rigoureuſement? Les Sens ne nous parlent-ils pas un langage aſſez clair, aſſez éloquent, aſſez énergique, pour mettre cette vérité hors de doute, & pour diſſiper les nuages qu'une Métaphyſique trop ſubtile cherche à y répandre? Certainement les Hommes ſe perſuaderont toujours l'exiſtence des Corps; & ſi c'eſt une erreur que de le croire, jamais erreur ne fut plus difficile à reconnoitre, jamais le faux ne reſſembla plus au vrai.

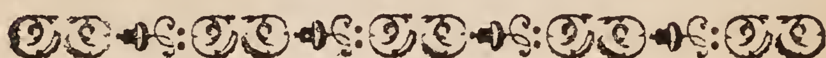
Mais attaquons plus philoſophiquement le Syſtème de notre Auteur: n'y a-t-il point de Sophiſme dans ce raiſonnement? Il eſt évident que les

Cho-

Choſes que j'appercois ne ſont que mes propres Idées, & que ces Idées ne peuvent exiſter ailleurs que dans un Eſprit: donc, elles ne peuvent être produites que par un Eſprit; donc, la Matière n'exiſte point, & ne peut exiſter. L'Auteur ne confond-il pas ici, ce que l'Ecole diſtinguoit ſagement par les termes un peu barbares de *Formel* & de *Virtuel*? Il eſt très évident que les Idées que nous avons du Corps ne peuvent exiſter ailleurs que dans un Eſprit; mais s'enſuit-il de là néceſſairement que ces Idées ne puiſſent être produites que par un Eſprit? Nous ne ſavons point il eſt vrai, comment le mouvement d'une Fibre excite une Idée dans notre Ame. Mais nous démontre-t-on rigoureuſement l'impoſſibilité de la Choſe? Nous prouve-t-on que DIEU n'a pu créer que des Eſprits? Aſſurément c'eſt aller trop loin que d'oſer réduire la Création aux ſeules Subſtances ſpirituelles.

Il y a plus; notre Auteur admet l'exiſtence des autres Hommes, & le commerce que nous avons avec eux. Cependant aux termes de ſon Syſtème, je

ne ſuis aſſuré que de ma propre exiſtence & de celle de DIEU; je penſe, donc je ſuis. Je ſuis, donc il eſt une CAUSE ETERNELLE de mon exiſtence. Voilà toute la ſuite des Conſéquences néceſſaires qu'il m'eſt permis de tirer. Je ne puis conclurre de mon exiſtence à celle des autres Hommes, parce que tout ce que j'éprouve, & que je pourrois attribuër comme à la Cauſe qui le produit, peut dépendre uniquement de l'Action de DIEU ſur moi. La ſuppoſition de l'exiſtence des autres Eſprits eſt donc purement gratuïte. Et comment converſerions-nous avec des Eſprits qui ſont nos ſemblables?



CHAPITRE XXXIV.

Réflexion ſur la diverſité des Opinions des Philoſophes touchant la nature de notre Etre.

REMARQUONS ici, en paſſant, la variété & la ſingularité des Opinions

nions des Philoſophes ſur la nature de notre Etre. Je ne parle point de l'Antiquité, qui croyoit l'Ame humaine un Composé d'Atomes, un Feu, un Air ſubtil, une Emanation ou un Souffle de la DIVINITÉ. On ne s'imagine plus qu'en ſubtiliſant la Matière, on la ſpiritualiſe. On ne ſait plus ce que c'eſt qu'une Emanation ou un Souffle de la DIVINITÉ. Je ne veux donc parler que des Philoſophes modernes. Les uns, fondés ſur ce que nous ne connoiſſons pas la nature intime des Subſtances, ont cru que la Matière pouvoit penſer, & ont tout matérialiſé. D'autres, confondant la Penſée avec l'occaſion de la Penſée, ont nié que la Matière exiſtât, & ont tout ſpiritualiſé. D'autres, évitant ſagement ces deux extrêmes, ont admis l'exiſtence de la Matière, & celle des Eſprits. Ils ont uni des Subſtances matérielles à des Subſtances ſpirituelles: ils en ont formé des Etres *Mixtes*, au rang deſquels ils nous ont placés. A la vérité ils ne ſe ſont pas accordés ſur la Manière de cette Union: mais ſi les Hypothèſes qu'ils ont imaginés ſur ce ſujet ténébreux, ne

ſont au fond que des Rèves philoſophiques, il faut convenir qu'ils ont révé d'une manière digne de leurs ſiècles.



CHAPITRE XXXV.

De la Simplicité ou de l'Immatérialité de l'Ame.

NOUS penſons. Nous voulons. Nous agiſſons.

Nous avons des Idées, ou des Repréſentations des Choſes. Nous comparons ces Idées entr'elles : nous jugeons de leur convenance, ou de leur oppoſition. Nous poſons des Principes : nous en tirons des Conſéquences. Ces Conſéquences nous conduiſent à d'autres Conſéquences. Sur celles-ci, nous établiſſons de nouveaux Principes. Nous combinons nos Idées de mille manières différentes : nous en compoſons des Tableaux de tout genre. S'éloignent-elles ; nous les retenons. Ont-
elles

elles diſparu ; nous les rappellons. Nous enchaînons le Paſſé avec le Préſent. Nous portons nos regards dans l'Avenir. Nous parcourons la Terre ; nous nous élançons dans les Cieux ; nous volons de Planettes en Planettes avec la rapidité de l'Eclair.

Le Plaiſir, la Convenance, ou la Néceſſité nous font déſirer la poſſeſſion de certains Objets. Des ſentimens contraires nous éloignent d'autres Objets. Sollicités à embraſſer les uns, perſuadés de fuir, ou de négliger les autres, nous nous déterminons en conſéquence : nous commandons à nos Membres : ils exécutent. Enfin, nous ſommes *Conſcients* de toutes ces Choſes : nous ſentons que c'eſt en nous, dans notre *Moi*, qu'elles ſe paſſent.

Si ces Facultés admirables que nous découvrons au-dedans de nous, faiſoient partie de l'Eſſence corporelle ; ſi elles dérivoient immédiatement de cette Eſſence, nous les obſerverions dans tous les Corps, comme nous y obſervons l'Etenduë, la Solidité, la Diviſibilité, &c.

Puis donc que ces Facultés n'exiſtent que dans certains Corps, elles ne ſont point des Attributs du Corps, mais de ſimples Modes.

Or le Mode a un rapport fondamental avec l'Eſſence; il découle néceſſairement de quelque Attribut eſſentiel. Nous ne voyons dans le Corps aucune Modification qui ne tienne à quelqu'un des Attributs que nous lui connoiſſons. Nous pouvons déterminer en quelque ſorte, l'Origine, ou la Génération de chaque Mode.

Si donc la Penſée, la Volonté, la Liberté ſont des Modifications du Corps, ce ſont des Modifications abſolument indépendantes des Attributs par leſquels il nous eſt connu. Il y a plus; ce ſont des Modifications que nous ne pouvons concilier avec ces Attributs. Ceci mérite toute notre attention.

Lorſque nous jettons les yeux ſur un Païſage, nous voyons à la fois, & ſans confuſion, un grand nombre d'Objets. Nous voyons ces Objets, non ſeulement com-

comme compoſant un Tout, un même Tableau, mais encore comme ſéparés, & diſtincts les uns des autres. Nous découvrons dans la même perſpective, différens Points; dans ces Points, différens Objets; dans ces Objets, différentes Parties.

Si ce qui eſt en nous qui apperçoit, a de l'Etenduë, il faut néceſſairement concevoir dans cette Etenduë, autant de Points affectés qu'il y a d'Objets apperçus dans le Païſage. Repréſentez-vous l'Image qui s'en peint ſur la Rétine: chaque Point de cette Image eſt une Perception. Mais ces Perceptions exiſtent toutes à part: elles ne ſont que différentes Parties d'une même Etenduë. Comment donc arrive-t-il, que nous voyons à la fois, en même tems, d'un ſeul coup d'œil, tous les Objets que ces Perceptions repréſentent? Elles ſe réuniſſent en un Point. Mais ſi elles ſe réuniſſent en un Point, elles s'y confondent; & ſi elles s'y confondent, comment voyons-nous les Objets ſéparés les uns des autres?

Ce n'eſt pas tout: comment s'opère la
Con-

Conſcience de ces Perceptions; où réſide le *Moi* qui apperçoit, qui ſent? Dans un autre Point de l'Etenduë penſante. Mais comment ce Point peut-il être lié avec ceux qui forment les Perceptions, & en être pourtant diſtinct? Je ne dis pas aſſez: comment ce Point peut-il répondre en même tems, & à chaque Perception particulière, & au Total de ces Perceptions, ſans pourtant ſe confondre avec elles, ni de l'une, ni de l'autre manière?

Une autre difficulté ſe préſente: l'Etenduë penſante qui n'eſt affectée que d'une ſeule Idée, l'eſt en entier, ou en partie. Si elle l'eſt en entier, comment de nouvelles Idées viennent-elles ſe loger avec la première? Celle-ci, ſe reſſerre-t-elle? Ou l'Etenduë penſante augmente-t-elle? Mais qui pourra digérer l'une ou l'autre de ces ſuppoſitions; qui pourra concevoir une Idée qui ſe réduit à la moitié, au quart de ſon Etenduë; qui pourra admettre une Subſtance penſante qui ſe contracte, & ſe dilate? Si, au contraire, la Perception n'affecte le ſujet penſant que dans une partie de ſon Eten-

Etenduë, ce ſujet eſt à la fois penſant & non penſant.

Les difficultés, je pourrois dire les contradictions, ſe multiplient ici à chaque pas. Les Objets extérieurs ne peuvent agir ſur le Corps penſant que par l'Impulſion; à moins qu'on ne veuille renouveller les Qualités occultes des Anciens, & préférer les Notions les plus chimériques, aux Notions les plus certaines. Les Perceptions ne ſont donc que les mouvemens qui s'excitent dans la Subſtance penſante. Nous devons donc raiſonner ſur les Perceptions, comme nous raiſonnons ſur tous les Corps en mouvement. Il faudra dire qu'une Penſée a tant de dégrés de Viteſſe, tant de dégrés de Maſſe, telle, ou telle Direction.

L'extrême diſſonnance de ces expreſſions n'eſt cependant pas ce qui fait ici la principale difficulté. Lorſque nous avons à la fois, pluſieurs Perceptions, il s'excite dans la Partie de notre Cerveau qui eſt le ſiége de la Penſée, divers mouvemens, qui ſont ces Perceptions. Pour avoir

avoir le ſentiment de ces Perceptions, & comme diſtinctes les unes des autres, & comme formant un Tout, il eſt néceſſaire que ces mouvemens aillent ſe communiquer à un Point commun de la Subſtance penſante. Ce Point ſe trouvera ainſi dans le cas d'un Corps qui eſt preſſé par pluſieurs Forces agiſſantes en ſens différens: il ſe prêtera à l'impreſſion de toutes ces Forces, à proportion du dégré d'intenſité. Son mouvement deviendra un mouvement *composé*; il ſera le produit de toutes ces Forces, & ne ſera aucune de ces Forces en particulier. Comment donc un tel mouvement pourra-t-il repréſenter les Perceptions comme diſtinctes les unes des autres?

La difficulté paroitra encore plus forte, ſi l'on fait attention au nombre prodigieux de Perceptions différentes, que nous avons en même tems par le ſeul Sens de la Vuë. Et que ſeroit-ce, ſi l'on admettoit que nous pouvons voir, toucher, ouïr, ſentir, goûter dans le même inſtant indiviſible!

Reſſerrons ces divers raiſonnemens. Si

Si la Faculté de penſer réſide dans une certaine Partie de notre Cerveau, il y a en nous autant de Moi qu'il y a de Points dans cette Partie, qui peuvent devenir le ſiége d'une Perception. La Perception eſt inſéparable du ſentiment de la Perception: une Perception qui n'eſt point appercuë, n'eſt point une Perception. Le ſentiment d'une Perception n'eſt que l'Etre penſant exiſtant d'une certaine manière. Il y a donc en nous autant d'Etres penſants qu'il y a de Points qui apperçoivent.

Mais nous n'appercevons pas ſeulement; nous voulons, & le Vouloir eſt un mouvement qui s'excite dans un autre Point de l'Etenduë penſante. Le Moi qui veut, n'eſt donc pas le Moi qui apperçoit.

En vain, pour ſatisfaire à ce que nous ſentons intérieurement, entreprendrons-nous de réunir les Perceptions & les Volitions en un Point: ce Point eſt un compoſé de Parties; & ces Parties ſont eſſentiellement diſtinctes les unes des autres.

La

La Force d'*Inertie* n'eſt pas moins oppoſée à la Liberté, que l'Etenduë & le Mouvement le ſont à l'Entendement & à la Volonté.

Le Corps eſt de ſa nature indifférent au mouvement & au repos. Il fait également effort pour conſerver l'un ou l'autre de ces deux états. Il tend également à retenir quelque dégré de mouvement que ce ſoit ou quelque direction que ce ſoit. S'il change d'état, ce changement eſt l'effet d'une force extérieure qui agit ſur lui.

Le Principe de nos Déterminations paroit être d'une toute autre nature. Nous ſentons, en nous, une Force toujours agiſſante, qui s'exerce par elle même, & dont les effets ſe diverſifient preſque à l'infini.

Nous ſentons que nous pouvons commencer une Action, la continuër, la ſuſpendre & la reprendre par intervalles, & déterminer à notre gré, la durée de ces Intervalles. Nous ſentons que nous pouvons rappeller une certaine Idée, la con-

confidérer avec plus ou moins d'attention, ou pendant un tems plus ou moins long, la comparer à une autre Idée, prononcer, ou fuspendre notre Jugement fur leur convenance, ou leur oppofition. Nous fentons que nous pouvons paffer fubitement d'une Perception à une autre Perception, d'une Etude à une autre Etude, d'un Exercice à un autre Exercice, fans qu'il y ait entre ces Chofes aucun rapport qui les lient. En un mot, nous fentons que nous ne fommes point néceffités à embraffer une certaine détermination, plutôt que toute autre, à marcher plus ou moins vite, ou à nous arrêter, à fuivre une route & non pas une autre.



CHAPITRE XXXVI.

Continuation du même fujet. Réponfe à quelques Objections.

MAIS, dira-t-on, il eft dans la Matière des Forces dont nous ne con-

connoiſſons ni la nature , ni l'origine. Nous ignorons abſolument comment la Force d'*Inertie*, le Mouvement, la Péſanteur conviennent au Corps. Nous ne ſavons point, & nous ne le ſaurons, ſans doute, que dans une autre Vie , comment le Mouvement ſe communique & ſe conſerve , & s'il eſt un Etre phyſique, ou un Etre métaphyſique. N'en ſeroit-il donc point de même de la Force de penſer, & de celle d'agir ; ces Forces ne ſeroient - elles point dans la Matière , ſans que nous ſuſſions comment elles y ſont?

Il eſt vrai que nous ſommes dans la plus profonde ignorance ſur la nature du Mouvement, & ſur celle des autres Forces qui exiſtent dans la Matière. Il eſt vrai que nous ne ſavons point comment la Force d'*Inertie* s'unit à l'Etenduë & à la Solidité, pour former l'Eſſence du Corps; tout comme nous ignorons la manière dont l'Etenduë & la Solidité s'uniſſent enſemble.

Il eſt vrai encore, que le Mouvement pourroit n'être point un Etre phyſique. Mais

Mais quoiqu'il faille convenir de tout cela, il ne s'enſuit point du tout, qu'il en ſoit de la Force de penſer & de celle d'agir, comme il en eſt des Forces dont nous venons de parler. Ces Forces ont des rapports certains & conſtants avec les Qualités de la Matière. La Force d'*Inertie* eſt toujours proportionnelle à la quantité des Parties: elle ne peut diminuër, ni augmenter dans le même ſujet: elle agit en tout ſens & en tout lieu. La Péſanteur ſuit auſſi la Raiſon des Maſſes; elle ſuit encore celle des Diſtances; mais elle n'agit point horizontalement. Le mouvement ſe meſure, & ſe compare: nous prédiſons à coup ſûr ce qui doit arriver dans le choc de deux Corps, ſoit de même nature, ſoit de nature différente: nous déterminons de même la direction que prendra un Corps pouſſé par différentes Forces, &c. La Penſée & la Liberté ne nous offrent rien de ſemblable. Non ſeulement nous ne voyons pas la moindre relation entre ces Facultés, & les Propriétés du Corps, mais tout ce que nous pouvons affirmer de celles-ci, nous pouvons le nier de celles-là.

On

On insiste, & on objecte en second lieu, que nous ne connoissons que l'Essence *Nominale* du Corps; d'où l'on infère qu'il peut y avoir dans l'Essence *Réelle*, un Principe, à nous inconnu, de la Pensée, & de la Liberté.

Réponse; les Attributs qui constituent l'Essence nominale du Corps, ont leur fondement dans l'Essence réelle. Ils sont les *Rapports nécessaires* sous lesquels le Corps se montre à nous. D'autres Intelligences le voient sous d'autres Rapports; & tous ces Rapports sont réels. Mais quel que soit leur fondement, quels que soient le nombre & la nature des Attributs du Corps qui nous sont inconnus, il demeure toujours incontestable, que ces Attributs ne peuvent être le moins du monde opposés à ceux que nous connoissons. La Pensée & la Liberté ne découlent donc pas des Attributs du Corps qui nous sont inconnus.

On fait un dernier effort, & on objecte en troisième lieu, que c'est borner la PUISSANCE DIVINE, que d'oser soutenir qu'ELLE ne peut pas donner

donner au Corps la faculté de penser.

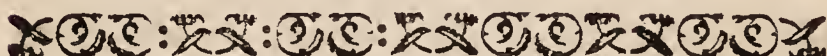
Réponse. On ne borne point la PUISSANCE DIVINE en avançant qu'ELLE ne peut changer la nature des Choses. Si l'Essence du Corps est telle, qu'elle soit incompatible avec la Pensée, DIEU ne sauroit lui accorder cette Faculté sans détruire son Essence.

C'est ainsi que nous sommes conduits à chercher hors du Corps, le Principe de nos Facultés. Ce Principe actif, simple, un, immatériel, est l'*Ame humaine* unie à un Corps organisé.

L'Essence réelle de l'Ame nous est aussi inconnuë que celle du Corps. Nous ne connoissons l'Ame que par ses Facultés, comme nous ne connoissons le Corps que par ses Attributs. Ce que l'Etenduë, la Solidité, & la Force d'*Inertie* sont au Corps, l'Entendement, la Volonté, & la Liberté le sont à l'Ame. Autrefois, on cherchoit ce que les Choses sont en elles mêmes, & on disoit orgueilleusement de savantes sottises. Au-

jourd'hui on cherche ce que les Choſes ſont par rapport à nous, & on dit modeſtement de grandes vérités.

Nous ſommes donc formés de deux Subſtances, qui, ſans avoir entr'elles rien de commun, agiſſent pourtant, ou paroiſſent agir réciproquement l'une ſur l'autre ; & ce Composé eſt un des plus ſurprenants, & des plus impénétrables de la Création.

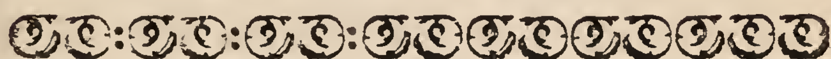


CHAPITRE XXXVII.

De la Queſtion, ſi l'Ame eſt purement paſſive lorſqu'elle apperçoit, ou qu'elle ſent.

CETTE Queſtion me paroit ſe réduire à celles-ci : Conçoit-on de l'action où il n'y a point du tout de réaction ? Quelle idée peut-on ſe faire de l'impreſſion d'un Etre actif ſur un Etre abſolument paſſif? Mais l'Ame ne réagit pas ſur le Corps, comme un Corps réagit ſur un autre

autre Corps. A l'occaſion des mouvemens du Cerveau, l'Activité de l'Ame ſe déploie d'une certaine manière; & l'effet qui en reſulte néceſſairement, eſt la formation de l'Idée ou de la Senſation. Comment s'opère cette formation? Arrêtons-nous ici, une épaiſſe nuit nous enveloppe: nous touchons à l'abîme de l'Union.



CHAPITRE XXXVIII.

Examen de la Queſtion, ſi l'Ame a pluſieurs Idées préſentes à la fois, ou dans le même inſtant indiviſible.

J'AI ſuppoſé que l'Ame a pluſieurs Idées préſentes à la fois; qu'elle excite dans le même inſtant indiviſible pluſieurs mouvemens différens. Cette ſuppoſition ne repugne-t-elle point à la ſimplicité de l'Ame, & à la manière dont elle acquiert des Idées, & dont elle les met au jour? En effet, une Idée eſt une Mo-

dification de l'Ame, & cette Modification n'eſt que l'Ame elle même exiſtant dans un certain état. Conçoit-on que l'Ame puiſſe ſubir à la fois pluſieurs Modifications différentes ; éprouver dans le même inſtant pluſieurs ſentimens contraires ? Les moyens par leſquels l'Ame acquiert des Idées, & ceux par leſquels elle les manifeſte, prouvent, non la ſimultanéité des Idées, mais leur ſucceſſion. Ces Moyens ſont des Mots, des Images, des Mouvemens qui ne ſauroient être prononcés, ou excités à la fois, mais qui ne peuvent ſe ſucceder dans l'Ame avec une rapidité équivalente à la ſimultanéité. D'ailleurs l'Ame a le ſentiment de toutes ſes Modifications ; elle reconnoit que l'une n'eſt pas l'autre. Les Jugemens qu'elle porte ſur ſes Idées, ou ſur les diverſes Senſations qu'elle éprouve, ſe réduiroient-ils donc au ſimple ſentiment du paſſage d'une Modification à une autre Modification ? Ainſi quand l'Ame paſſe de la Modification repréſentée par le terme de *Meurtre*, à la Modification repréſentée par le terme de *Crime*, elle ſent qu'elle n'a preſque pas changé d'état, d'où elle infère le rapport des deux Modi-

difications, ce qui forme un Jugement *affirmatif.* Le contraire a lieu dans les jugemens *négatifs.* Et comme il n'eſt point de Modification qui ne tienne à d'autres Modifications par des rapports naturels, la Modification actuelle réveille à l'inſtant toutes celles avec leſquelles elle eſt enchaînée: la Modification de *Meurtre* réveille la Modification de *Crime*; la Modification de *Crime* excite celle de *juſte Défenſe*, &c.

Je ne fais ici qu'indiquer les Principes généraux d'une Hypothèſe ingénieuſe. Analyſons cette Hypothèſe, & tâchons de démontrer que l'Ame a néceſſairement pluſieurs Idées préſentes à la fois.

La déciſion de cette Queſtion, l'Ame n'a-t-elle qu'une ſeule Idée préſente à la fois, ou en peut-elle avoir pluſieurs? me ſemble dépendre du ſens qu'on attache à ces deux mots *Une* & *Préſente.*

Nos Idées étant ou ſimples ou composées, à parler exactement, il n'y a que les premières qui ſoient unes. Toute

Idée composée est l'assemblage de plusieurs autres. Ainsi quand on a une Idée composée, on a plusieurs Idées à la fois. Quand je vois, ou quand je pense à une Boule d'or, j'ai en même tems l'Idée de sa rondeur & celle de sa couleur.

Ces Idées ne sont pas successives dans l'Ame. Je ne pense pas d'abord à la rondeur, puis à la couleur : car je ne saurois penser à une Boule, que mon imagination ne lui prête quelque couleur. L'Idée de la rondeur, sans couleur, est une Idée abstraite, qu'on n'acquiert que par quelque effort d'Esprit, & que, peut-être, le Commun des Hommes ne se forme jamais dans cette abstraction que les Philosophes supposent.

Une Idée composée renferme plusieurs Jugemens. Quand je pense à la Terre, je me figure un grand Globe composé de Terres & de Mers, couvert d'Habitans, &c. & j'ai par là même une Image de toutes ces Propositions, la Terre est ronde, la Terre est habitée, la Terre est composée de Mers, d'Isles, & de Con-

Continens, &c. C'eſt ce que les Scholaſtiques appelloient *Thema complexum Propoſitionis.* En ce ſens, tout ce qui occupe à chaque inſtant un Eſprit n'eſt qu'une Idée, mais fort compoſée, ou, ſi l'on veut, une grande multitude d'Idées.

On ne ſauroit expliquer les Jugemens par le ſentiment du paſſage d'une Modification à une autre. 1°. Parce que le Jugement affirmatif n'eſt pas toujours la Perception de l'Identité de deux Idées; le nombre des Propoſitions Identiques étant fort petit; mais la Perception de ce que toutes les Idées Partiales de l'Attribut ſont compriſes dans l'Idée du Sujet. 2°. Parce que le Jugement négatif n'a pas non plus la Perception que deux Idées n'ont rien de commun, mais la connoiſſance qu'il y a dans l'Attribut quelque Idée qui n'eſt pas compriſe dans celle du Sujet. 3°. Parce que pour s'appercevoir qu'on paſſe d'une Idée à l'autre, il faut, quand on a la ſuivante, conſerver quelque ſentiment de la précedente. Sans cela, on ne ſauroit dire ſi on a changé d'Idée, ou ſi on a conſervé la première.

Pour m'appercevoir qu'on ne me tient *plus* la Main, il faut me rappeller & me représenter qu'on me la tenoit un moment auparavant. Autrement, je pourrois bien m'appercevoir qu'on ne me tient *pas* la Main, mais non qu'on ne me la tient *plus*.

Ainsi pour savoir, si en pensant à *Meurtre*, je suis modifié de *la même manière* qu'en pensant à *Crime*, il faut que j'aie eu deux Modifications ensemble. Car comment savoir qu'elles sont les *mêmes* ou *différentes*, si lorsque j'ai l'une je n'ai pas l'autre. Non plus que je ne pourrois dire qu'un Portrait ressemble à son Original, si on suppose qu'en voyant le Portrait il ne me reste plus d'Idée de l'Original, & qu'en jettant les Yeux sur l'Original, je perds totalement l'Idée du Portrait.

Si l'on réfléchit sur la *Mémoire*, on se persuadera facilement que toute Idée qui est une fois entrée dans le Cerveau, s'y conserve toujours, quoiqu'avec plus ou moins de distinction: ensorte que le Cerveau, ou si l'on veut, l'Esprit d'un Homme

me d'un certain âge, & d'une certaine éducation, eſt l'aſſemblage, ou le réſervoir d'un nombre prodigieux d'Idées, qu'on pourroit nommer une Idée prodigieuſement complexe.

En effet, ſi l'Idée du Roi de France étoit abſolument hors de mon Eſprit, lorſque je crois n'y point penſer, elle me ſeroit auſſi étrangère que celle du Roi de Siam. Ainſi quand je viendrois à voir ces deux Princes, je ſerois affecté de l'Idée de l'un, comme de l'Idée de l'autre. Au lieu qu'il eſt ſûr que je reconnoitrois fort bien l'Idée du Roi de France pour une Idée que j'ai euë, & celle du Roi de Siam pour une Idée que je n'ai jamais euë.

Lors donc que je dis que je ne penſe pas au Roi de France, ou que ſon Idée ne m'eſt pas préſente à l'Eſprit, cela veut dire ſeulement que j'y penſe ſi foiblement que je n'en ai pas ce ſentiment diſtinct qu'on appelle *conſcience*; que cette Idée eſt, dans ce moment-là, offuſquée, pour ainſi dire, par d'autres Idées plus vives, plus fortes, de ſorte que je ne

l'apperçois pas aſſez pour me dire à moi même, dans ce moment, je penſe au Roi de France.

Cette Faculté de rendre une Idée, que nous avons, aſſez vive pour qu'elle ſe diſtingue des autres que nous avons auſſi, ſe nomme l'*attention*. Et l'uſage fondé ſur ce qu'on ne penſe guères que de ce qui nous frappe vivement, veut qu'on diſe qu'une Idée n'eſt *préſente* à l'Eſprit, que quand on lui donne attention.

L'Attention eſt plus ou moins forte; elle a ſes dégrés, qui ſont infinis. Si donc on demandoit, à combien d'Idées nous pouvons faire attention à la fois? cette Queſtion ne ſauroit avoir de réponſe. 1°. Parce qu'elle n'exprime pas le dégré d'attention dont on veut parler. 2°. Parce qu'il y a des Eſprits capables d'une plus grande attention les uns que les autres.

Prenons l'exemple du Sens de la Vuë. Je jette les Yeux ſur un Païſage, & ſi je les tiens fixés ſur un Point, ou un Objet,

jet, il eſt vu plus diſtinctement que les autres: ceux qui en ſont à une petite diſtance, le voïent encore avec aſſez de diſtinction, mais elle diminuë pour les Objets qui s'éloignent du centre du Tableau, & n'eſt plus que confuſion pour ceux dont la diſtance eſt de 45 dégrés: les Opticiens fondés ſur l'expérience, diſent que l'étenduë d'un coup d'œil eſt borné à l'Angle droit. J'ai donc à la fois l'Idée de quantité d'Objets, mais avec une dégradation de clarté ou de netteté, plus aiſée à concevoir qu'à exprimer.

Il en eſt de même de la vuë de l'Eſprit. Une Démonſtration contient une ſuite de Propoſitions qu'on doit avoir préſentes à l'Eſprit toutes à la fois, mais non pas avec une égale diſtinction. L'Ame parcourt cette ſuite, comme l'œil parcourt le Païſage, fixant ſa plus grande attention ſucceſſivement aux différentes parties de la Démonſtration, & ainſi elle s'aſſure par dégrés de la certitude de chaque conſéquence. Mais dans le moment qu'elle s'occupe le plus d'une d'entr'elles, elle doit avoir un ſentiment moins diſtinct à la vérité, de toutes les préceden-

dentes. Cela ſe remarque ſur-tout lorſqu'on trouve par ſoi même la Démonſtration; ſans cela on n'y viendroit que par hazard, ou après un nombre infini de tentatives inutiles. Quiconque ſe rendra attentif à ce qui ſe paſſe au dedans de lui, lorſqu'il cherche une Démonſtration, verra qu'il ne perd jamais entièrement de vuë la conſéquence finale à laquelle il veut arriver, & qu'il l'a toujours euë préſente à l'Eſprit dès les premiers pas qu'il a fait.

J'ai ſouvent cherché à connoitre combien d'Idées je puis avoir à la fois avec aſſez de diſtinction pour pouvoir l'appeller *conſcience* ou *apperception*. Je trouve à cet égard aſſez de variété, mais en général ce nombre ne paſſe pas cinq ou ſix. Je tâche, par exemple, à me repréſenter une figure de cinq ou ſix côtés, ou ſimplement cinq ou ſix points, je vois que j'en imagine diſtinctement cinq: j'ai peine à aller à ſix. Il eſt pourtant vrai qu'une poſition régulière de ces lignes ou de ces points ſoulage beaucoup l'imagination & l'aide à aller plus loin.

L'Ame a ſi eſſentiellement pluſieurs Idées préſentes à la fois, que c'eſt du ſentiment des Rapports de ſon état préſent avec ſes états antécédens que découle la *perſonnalité*.

Au reſte, loin que la multitude d'Idées que l'Ame peut avoir à la fois, forme une difficulté contre ſa *ſimplicité*; elle la prouve, au contraire, avec bien de la force, comme je l'ai fait voir dans les Chapitres XXXV & XXXVI. LEIBNITZ dit que la Perception eſt la repréſentation de la multitude dans l'unité, définition plus vraie que claire.

Je ne voudrois pas dire que l'Ame eſt modifiée de pluſieurs manières différentes à la fois, mais que ſa modification eſt complexe & renferme pluſieurs déterminations à la fois, à peu près comme le feu eſt en même tems chaud & lumineux, comme un mouvement eſt enſemble uniforme, vite, horizontal, d'Orient en Occident, comme un Son eſt tout à la fois, grave, fort, doux, & plein.



CHAPITRE XXXIX.

Des Mouvemens qui paroiſſent purement machinaux & qui dépendent néanmoins du bon plaiſir de l'Ame.

LES Mouvemens qui paroiſſent purement machinaux, le ſont-ils en effet? Si nous conſultons là deſſus l'Expérience, elle nous offrira une foule de Faits qui ſembleront décider affirmativement cette Queſtion. Combien d'Actions, que nous faiſons pour ainſi dire machinalement, ſans la moindre apparence d'attention, de réflexion! Notre condition préſente eſt même telle que le nombre de ces Actions machinales ſurpaſſe celui des Actions réfléchies. Nous marchons, nous mangeons, nous écrivons, nous jouons, ſans penſer aux mouvemens des Jambes, des Machoires, des Mains, des Doigts. Ce mouvement ſi naturel, mais ſi admirable, par le-

lequel nous écartons le Bras droit quand le Corps panche du côté gauche, ne le faisons-nous pas sans nous en appercevoir? N'en est-il pas de même du mouvement par lequel nous fermons l'œil à l'approche imprevuë d'un Objet? Combien de mouvemens très compassés, très ordonnés, très variés, tout ensemble un Musicien, un Danseur, un Voltigeur n'exécutent-ils pas sans réflexion? Que n'aurions-nous point à dire de tant de distractions qui surprennent? Combien de MENALQUES qu'on diroit n'être que des Automates spirituels! Que ne nous fourniroient point les Somnambules plus Automates encore? Que ne puiserions-nous point dans les songes? Nous lions en dormant de longues conversations. Nous addressons des Questions; on nous répond; & nous ne nous appercevons point que c'est nous qui dictons les réponses. Que dis-je! Nous parlons; nous raisonnons, nous méditons dans la veille sans réfléchir le moins du monde à tout cela. Bien plus encore: il est des mouvemens que nous sommes tellement appellés à faire machinalement, que si nous nous avisons de vouloir y apporter quel-

quelqu'attention, nous les exécutons mal, & même nous ne les exécutons point du tout. Si on cherche ſur le Violon un Air qu'on a ſçu, mais qu'on a oublié en grande partie, on le trouvera plus promtement en laiſſant aller ſans réflexion les Doigts ſur l'Inſtrument qu'en y donnant beaucoup d'attention.

Cependant il eſt certain que toutes les actions que nous venons d'indiquer ſont volontaires dans leur origine. Toutes reconnoiſſent l'Ame pour Principe. C'eſt elle qui ſelon qu'elle eſt déterminée par le Plaiſir, le Beſoin, la Convenance, ou par quelqu'autre motif diſtinct ou confus, imprime au Corps différens mouvemens, appropriés à chaque circonſtance. Nous ne marchons, nous ne mangeons, nous ne jouons qu'en vertu de la volonté que nous avons de faire ces choſes. Les Organes qui les exécutent ne continuent à ſe mouvoir qu'autant de tems que cette volonté demeure la même. Vient-elle à changer ? les mouvemens des Organes changent pareillement. Le Sommeil ne détruit point les Facultés de l'Ame; il ne fait qu'en modifier plus ou moins

moins l'exercice. L'Ame ne veut pas moins en ſonge que dans la veille; elle ne déſire pas moins de perſévérer dans un certain état, ou d'en ſortir.

Mais lorſque l'Ame imprime au Corps une ſuite déterminée de mouvemens, n'intervient-il pour la produire qu'une ſeule volonté, pour ainſi dire, générale; ou chaque mouvement eſt-il l'effet d'une volonté particulière, d'un Acte ſpécial de l'Ame? Lorſqu'un Muſicien jouë un Air, ſa liberté ne s'exerce-t-elle que dans le choix de cet Air; ou préſide-t-elle à la formation de chaque note? Voilà préciſement le noeud de la Queſtion. Tâchons de le délier.

Un Philoſophe abîmé dans une profonde méditation enfile un ſentier long & tortueux. Ce ſentier le conduit à un Bois; le Bois, à une Prairie. Il les parcourt. Un obſtacle ſe préſente; il ſe détourne. Il hâte, retarde, interrompt ſa marche ſuivant que les circonſtances l'exigent. Il regagne le ſentier; rentre chez lui, & n'a rien vu. Encore moins ſon Ame s'eſt-elle apperçuë des divers mouvemens qu'elle

qu'elle a imprimés à ſon Corps. Cependant, qui pourroit nier qu'elle n'en ait été la cauſe immédiate? Comment admettre ſans la plus grande abſurdité, que le Corps une fois déterminé à ſe mouvoir, ait décrit ſeul toute cette longue Courbe? Quel Méchaniſme a pu changer tout à coup ſa direction à la rencontre d'un obſtacle, & le ramener dans le bon chemin? Prenons y garde; ce n'eſt point ici un de ces phénomènes de l'Habitude, qu'on pourroit entreprendre d'expliquer par la ſucceſſion réitérée des mêmes mouvemens. Il s'agit d'une ſuite toute nouvelle de mouvemens communiquée à la Machine. Dans une ſemblable ſuite, les mouvemens ſubſéquens ne ſont point déterminés par les mouvemens antécédens. Le premier pas n'eſt point cauſe néceſſaire du ſecond, le ſecond du troiſième, &c. Il faut que le Principe ſoit mouvant, détermine & dirige chaque mouvement en conſéquence de certaines impreſſions. L'Ame agit donc ſans ſavoir qu'elle agit? Ne précipitons point notre jugement.

Notre Philoſophe s'eſt promené & n'a rien

rien vu, avons-nous dit. Cela eſt-il exactement vrai? Quoi! Les Haies, les Arbres, la Verdure, les Pierres, les Ruiſſeaux, les Montagnes, le Ciel qui s'offroient à lui de toutes parts, il ne les a point apperçus? Tous ces Objets ont été par rapport à lui comme non exiſtans? Ils ne l'ont pas été au moins par rapport à ſon Corps: l'œil n'a ceſſé d'en recevoir les impreſſions, & de les transmettre au Cerveau. L'Ame n'auroit-elle ſenti aucune de ces impreſſions? Nous ſommes déjà certains qu'elle a apperçu les Objets qui l'ont obligée de ſe détourner. Comment la vuë de ces Objets a-t-elle produit cet effet? C'a été enſuite du jugement que l'Ame a porté ſur la Disconvenance de cet endroit de ſa promenade avec ſon bien-être. Elle avoit donc porté un jugement contraire ſur les endroits qui avoient précedé? Elle a donc comparé ces endroits avec celui dont il s'agit? Elle avoit donc apperçu les Objets qui bordoient ſa route & qui en faiſoient partie?

Que conclurons-nous de là? Que l'Ame eſt affectée à la fois de Perceptions

vi-

vives & de Perceptions foibles; & qu'elle proportionne ſon attention au dégré de force, ou d'intérêt de chacune. Les Idées que la méditation fourniſſoit à notre Philoſophe pendant ſa promenade, l'occupoient preſque tout entier; ſon attention y étoit concentrée. Les Perceptions des Objets environnans n'aïant aucun rapport avec le ſujet de ſa méditation, & n'apportant aucun changement à l'état actuel de l'Ame, ne faiſoient, pour ainſi dire, que gliſſer à ſa ſurface. L'Ame ne les diſtinguoit point les unes des autres; elles étoient toutes par rapport à elle, au même niveau d'intenſité, ou plutôt de foibleſſe. Il n'en a pas été de même des Perceptions des Objets qui faiſoient obſtacles: ces Perceptions touchant au bien-être de l'Individu, ont fait ſur l'Ame une impreſſion un peu plus ſenſible; elles ont ſailli au deſſus des Perceptions des autres objets; l'attention que l'Ame donnoit à ſes réflexions en a été un peu partagée: l'effet néceſſaire de ce partage a été de changer la direction du mouvement de la Machine.

C'eſt ainſi qu'en liſant, nous ne ſommes

mes frappés que du ſens des Mots, & preſque point des Lettres qui les compoſent. Nous avons pourtant la Perception de celles-ci; puiſque de cette Perception dépendent néceſſairement & la Perception des Mots, & celles des Idées qui leur ſont attachées. Mais la Perception des Lettres eſt de la claſſe des Perceptions foibles; & la Perception des Idées attachées aux Mots eſt de la claſſe des Perceptions vives. La Perception des Lettres devient une Perception vive lorſqu'il ſe rencontre dans un Mot une Lettre mal conformée, ou hors de ſa place. Ce défaut, ou ce dérangement donne à cette Lettre une ſorte de relief qui la fait ſaillir au deſſus des autres Lettres du même Mot.

Il n'eſt preſque point de momens dans notre exiſtence, où nous n'aïons un grand nombres de Perceptions foibles. Le ſeul état du Corps, ſa poſition, ſon attitude, la ſanté, la maladie, &c. en fourniſſent une multitude. Et quand on dit qu'on ne penſe à rien, c'eſt préciſement alors qu'on n'eſt affecté que de ces Idées foibles, qui ne donnent aucun exer-

cice

cice à l'attention & qui laiſſent l'Ame dans une ſorte d'inaction ou de repos.

Un état de l'Ame oppoſé à celui dont nous parlons, eſt l'état où elle ſe trouve lorsqu'elle ſe fixe ſur une même Idée, & qu'elle y concentre pour ainſi dire toutes ſes forces. Cette contention produit une eſpèce d'Inertie qui ne ceſſe que par la diminution des forces, ou par le changement d'Objet.



CHAPITRE XL.

Continuation du même ſujet.

Application de quelques Principes à divers cas.

APPLIQUONS ces Principes aux Faits que nous avons indiqués. Nous reconnoitrons qu'ils ſont des preuves très équivoques de cette propoſition, que l'Ame meut ſans ſavoir qu'elle meut. En effet, le Sentiment, ou la Perception

que

que l'Ame a des mouvemens qu'elle communique à ſon Corps eſt, par ſa nature, au rang des Perceptions les plus foibles. L'état actuel de l'Homme le comportoit ainſi. Ces Idées, je veux dire les impreſſions qu'il reçoit du dehors par le miniſtère des Sens, les réflexions qu'il fait ſur ces Idées, leurs comparaiſons, leur arrangement étoient & devoient être le principal objet de ſon attention. Cette attention eſt une force très limitée, parce qu'elle réſide dans un ſujet qui eſt fort borné. Le partage l'affoiblit; l'exercice le fatigue. Si elle ſe dirige vers un Objet particulier, c'eſt toujours en diminution de l'impreſſion que les autres Objets font ſur l'Ame. Mais tout a été ſagement ordonné: l'attention ſe proportionne à l'importance des Objets, & aux rapports plus ou moins grands qu'ils ſoutiennent avec la conſervation ou le bien-être de l'Individu. Tant que les mouvemens du Corps ne ſe rapportent pas directement à cette double fin, l'Ame n'y fait aucune attention, parce qu'ils n'en exigent aucune. Elle n'a que le ſimple ſentiment de ces mouvemens, & ce ſentiment l'aſſure que ſon état demeure

le

le même, qu'il ne change point en mal. Cela lui suffit. Tel est le cas d'un Homme qui se promène dans un chemin uni, en suivant le fil d'une méditation. Rien ne détourne son attention. Sa marche est facile, négligée, uniforme. S'il arrive qu'elle soit tantôt plus vite, tantôt plus lente, quelquefois interrompuë, ce n'est point l'effet de l'impression des Objets extérieurs sur son Ame, elle ne s'en occupe point, & ne sauroit s'en occuper: c'est l'effet de la succession plus ou moins rapide des Idées qui s'offrent dans l'intérieur. L'influence de ces Idées sur les mouvemens de la Machine avec lesquels elles n'ont aucun rapport, prouve que l'Ame agit à chaque instant pour produire ces mouvemens; puisqu'il n'y a que l'Ame qui puisse être affectée de ces Idées.

Passons à un autre cas. Un danger imprévu vient tout à coup ménacer le Corps. L'activité de l'Ame se porte à l'instant de ce côté-là. Un mouvement intervient: le Corps est préservé. Tel est le cas de l'Equilibre. Or je dis que dans ce cas-là même l'Ame a le sen-

timent

timent de ſon Action; & je crois pouvoir le démontrer. Il eſt évident que l'Ame a le ſentiment du danger: elle ne peut avoir le ſentiment du danger ſans ſouhaiter de l'éviter: elle ne ſauroit ſouhaiter de l'éviter ſans agir en conſéquence: elle ne ſauroit agir en conſéquence ſans le ſentir, puiſque l'Action eſt un moyen pour parvenir à une Fin que l'Ame connoit & qu'elle déſire: le Moyen eſt néceſſairement lié à la Fin. Mais dans ces ſortes de cas l'Ame voit, juge & agit avec tant de promtitude, que tout cela ſe confond, & qu'il n'y a de diſtinct que le jeu de la Machine. Il faut y regarder de bien près, & décompoſer cette Senſation pour s'aſſurer du Vrai. Mais l'Ame devoit-elle juger de ces Senſations comme elle juge d'un Théorème, ou d'un Fait de Phyſique?

Nous avons cité l'exemple d'un Muſicien comme un des plus propres à éclaircir la Queſtion qui nous occupe: nous voyons, à préſent, ce qu'il faut penſer de cet exemple. Les Notes ſont dans la Muſique ce que les Mots ſont dans le Diſcours. Le Ton que repréſente une

Note, eſt l'Idée attachée à un Mot. L'Ame a la perception de l'un, comme elle a la perception de l'autre. Elle ſait quelle Corde, & quel point de cette Corde répond préciſement à tel ou tel Ton. Elle connoit la Valeur propre à chaque Note, & le Coup d'Archet qui peut l'exprimer. C'eſt ſur cette connoiſſance qu'elle dirige les mouvemens des Doigts, & ceux du Poignet. L'Ame eſt donc auſſi conſciente de tous ces mouvemens qu'elle l'eſt des Perceptions qui les déterminent. L'habitude en rendant ces mouvemens plus faciles, moins dépendans de l'attention, affoiblit, il eſt vrai, le ſentiment que l'Ame a que c'eſt elle même qui les produit, mais elle ne le détruit pas. La Perception des Notes, & le ſentiment des mouvemens qui les expriment, ſont deux Idées liées eſſentiellement l'une à l'autre, & qui ſe confondent. Une Idée eſt une modification de l'Ame, & qu'eſt-ce autre choſe que cette modification, ſinon l'Ame elle même modifiée, en exiſtant d'une certaine manière? Eſt-il un ſentiment qui doive être plus préſent à l'Ame que celui de ſa propre Exiſtence? Mais

l'Exi-

l'Exiſtence eſt néceſſairement déterminée dans tous ſes points : on n'exiſte point indéterminément : le ſentiment de ces Déterminations s'identifie donc avec celui de l'Exiſtence, ou plutôt ce n'eſt qu'un même ſentiment.

La Diſtraction n'eſt pas toujours l'effet d'une profonde méditation; elle eſt plus ſouvent le fruit de la légéreté & de l'étourderie. Un Diſtrait de cette eſpèce n'a point l'uſage de l'attention. Emporté par un torrent rapide d'Idées frivoles, il eſt incapable de ſe fixer ſur quoi que ce ſoit. Le ſentiment tient lieu chez lui de notions, l'apparence, de la réalité. Il voit confuſément la première ſurface des choſes, & il ſe trompe toujours ſur le fond. Son Ame ſait qu'elle agit, & qu'elle agit en vuë d'une certaine Fin; mais elle ſe méprend ſans ceſſe ſur cette Fin. L'Action n'eſt preſque jamais d'accord avec la Penſée. L'Ame veut un Objet elle en prend un autre. Son inattention perpétuelle aux Perceptions qu'elle reçoit du dehors affoiblit tellement en elle l'impreſſion de ces Perceptions, qu'elle les ſent à peine.

Tout ſe confond à ſes yeux. Les Objets les plus diſſemblables s'identifient; les plus diſcordants ſe rapprochent. Il n'eſt point pour elles de nuances: les Teintes les plus fortes lui échappent, ou ne l'affectent que legèrement.

Sans être livré à la méditation, & ſans être étourdi, il n'eſt perſonne qui n'ait en ſa vie bien des diſtractions. Combien de fois n'arrive-t-il pas qu'on a ſous les Yeux des Objets de la préſence deſquels on ne paroit pas s'appercevoir! Si pourtant on eſt acheminé à penſer à ces Objets, on s'en retracera l'Idée dans un aſſez grand détail. Preuve inconteſtable que la diſtraction ne détruit pas le ſentiment des impreſſions qu'on reçoit du dehors, & qu'elle ne fait que le rendre moins vif.

Le Somnambule n'eſt point un Automate. Tous ſes mouvemens ſont dirigés par une Ame qui voit très clair. Mais ſa vuë eſt toute intérieure: elle ſe porte uniquement ſur les Objets que l'Imagination lui retrace avec autant de force que d'exactitude. La vivacité & la vé-

vérité de ces Images, l'impoſſibilité où l'Ame ſe trouve par l'aſſoupiſſement des Sens, de juger de ces Perceptions intérieures par comparaiſon à celles du dehors, la jettent dans une illuſion dont l'effet eſt néceſſairement de lui perſuader qu'elle veille. Elle agit donc conſéquemment aux Idées qui l'affectent ſi fortement: elle exécute en dormant ce qu'elle exécutoit en veillant. Elle imprime au Corps une ſuite de mouvemens qui correſpond à celle que la vuë des Objets occaſionnoit pendant la veille. Semblable au Pilote qui gouverne ſon Vaiſſeau ſur l'inſpection d'une Carte, l'Ame dirige ſon Corps ſur l'inſpection de la Peinture que l'Imagination lui offre. Et comme cette Peinture eſt d'une grande fidélité, on obſerve dans les mouvemens la même régularité, la même juſteſſe, les mêmes fins, les mêmes rapports aux Objets extérieurs qu'on obſerveroit dans ceux d'un Homme qui feroit uſage de ſes Sens & qui ſe trouveroit placé dans les mêmes circonſtances. Si quelquefois l'Ame commet des mépriſes, c'eſt moins dans la direction des mouvemens que dans le choix des Objets; c'eſt moins dans la Fin

que dans le Moyen. Ordinairement ces méprifes dérivent de l'inaction totale des Sens, qui ne permet pas à l'Ame de juger de la nature des Objets extérieurs, & de leur difconvenance au but, ou à l'ordre des Perceptions intérieures qui réglent fes mouvemens. Mais quelquefois ces méprifes ont une origine contraire : les Sens à demi affoupis, font paffer jufqu'à l'Ame des impreffions foibles, qui fe mèlent avec les Perceptions du dedans, & en troublent la fuite & la liaifon.

Tous les mouvemens qui demandent d'être exécutés avec promtitude, font rallentis, troublés ou interrompus lorfque l'Ame leur donne une certaine attention. C'eft que l'attention devient alors diftraction. L'Ame confidère dans chaque mouvement plus de chofes qu'il n'en faut confidérer. Cela la détourne de l'Objet principal, & lui fait manquer l'ordre ou la fucceffion précife des mouvemens. Si à cet excès d'attention fe joint la crainte de mal réuffir, le dérangement eft extrême.

CHA-



CHAPITRE XLI.

De la Faculté de ſentir, & de celle de mouvoir. Que ces deux Facultés ſont très diſtinctes l'une de l'autre.

SENTIR & agir ſont deux choſes diſtinctes. Avoir une multitude de Perceptions confuſes à l'occaſion des mouvemens qu'un Objet excite dans le Cerveau, c'eſt *ſentir*. Imprimer au Cerveau de pareils mouvemens, c'eſt *agir*. Le mouvement qui occaſionne un ſentiment n'eſt point ce ſentiment. Tout ſentiment eſt une Idée, ou une collection d'Idées. Toute Idée tient à la Faculté de *connoitre*. Tout mouvement tient à la Faculté de *mouvoir*. La Faculté de *vouloir* ſuppoſe néceſſairement la Faculté de *connoitre*. On ne veut point ce qu'on ne connoit point. Mais la Faculté de *vouloir* ne ſuppoſe pas toujours la Faculté de *mouvoir*. On peut vou-

loir des choſes auxquelles la ſphère d'activité de l'Ame ne s'étend point. Prenons garde à ceci: l'Ame toujours préſente à elle même, s'ignore elle même. Elle agit à chaque inſtant ſur différentes Parties: elle exerce cette action le voulant, & le ſachant; & elle ne connoit point la manière dont elle l'exerce. Elle eſt unie de la manière la plus intime à toutes les Parties de ſon Corps, & elle n'a pas le moindre ſentiment de leur Méchanique & de leur Jeu. Seroit-ce donc heurter de front nos Connoiſſances certaines que d'avancer, que la Force Motrice n'a été ſoumiſe à la direction de la Volonté que juſques à un certain point, & rélativement à un certain ordre de mouvemens? Y auroit-il de la contradiction à penſer que la Force Motrice déploie ſon activité ſur certaines Parties en vertu d'une Loi ſécrette, qui la rend indépendante à cet égard de toute Volonté & de tout Sentiment? Cela repugneroit-il davantage à notre manière de concevoir, que n'y repugne l'Union de deux Subſtances qui n'ont entr'elles aucun rapport? Non aſſurément. Mais nous ſommes forcés par de bons raiſonnemens d'admettre

tre cette Union ; & rien ne nous force d'admettre cette Loi sécrette. Si cependant on aimoit à la réaliser comme quelques Philosophes ont expliqué par là plus facilement tous les Phenomènes de l'Oeconomie Animale, les Ames seroient dans les Corps organizés ce que les Poids, les Ressorts, & les autres Puissances sont dans les Machines. Les Ames présideroient aux mouvemens admirables de la Digestion, de la Circulation, des Sécrétions, de l'Accroissement, des Réproductions, &c. comme un Enfant préside aux Merveilles qu'enfante le Mêtier que sa main ignorante fait mouvoir.

Je m'explique plus métaphysiquement. Les Sens sont l'origine de toute connoissance. Les Idées les plus spirituelles sortent des Idées sensibles comme de leur Matrice. Liée aux Sens par les nœuds les plus étroits, l'Ame ignoreroit pourtant à jamais leur existence si l'action des Objets extérieurs ne venoit la lui découvrir. Elle ignoreroit de même la Faculté qu'elle a de mouvoir, si le Plaisir & la Douleur ne l'en instruisoient par le mi-

nistère des Sens. L'Ame sent qu'elle meut son Bras, par la réaction du Bras sur le Cerveau. Cette réaction affectant quelqu'un des Sens, produit dans l'Ame un sentiment, une Idée. De cette Idée sensible, ou *directe*, l'Ame peut déduire avec le secours du Langage, les Notions *réfléchies* d'Existence, de Sentiment, de Volonté, d'Activité, d'Organe, de Mouvement, de Corps, de Substance, &c. Afin donc qu'un Mouvement soit apperçu de l'Ame, il ne suffit pas qu'elle l'exécute: ce Mouvement n'est point lui même une Idée; or, il n'y a qu'une Idée qui puisse être l'Objet de la Faculté de sentir. Il ne peut devenir cet Objet qu'autant qu'il est réfléchi sur l'organe du Sentiment. Mais les Mouvemens qui opèrent les Réproductions, l'Accroissement, les Sécrétions, &c. ne réagissent point sur le siége du Sentiment, puisque l'Ame n'en a pas la moindre Idée. Ils pourroient donc être l'effet de la Force Motrice sans que l'Ame en eût le plus leger sentiment; la Force Motrice différant autant de la Force *Représentatrice* ou de la Faculté d'appercevoir, qu'un

qu'un Mouvement diffère d'une Perception.

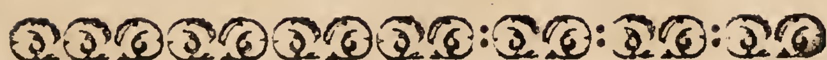
Par une conſéquence naturelle du même Principe, l'Ame n'a point le ſentiment de la Méchanique & du Jeu des Organes ſur leſquels elle agit librement, par cela même qu'elle agit ſur ces Organes. Cette Action n'eſt point une Idée: c'eſt un mouvement communiqué, un dégré de Force tranſmis. Tout ce que l'Ame en connoit, & que l'Expérience lui enſeigne, c'eſt le point du *Senſorium* vers lequel elle doit diriger ſon action.

L'Action des Sens ſur l'Ame ne ſauroit non plus lui donner le Sentiment de leur ſtructure & de leur manière d'opérer. Dans l'ordre établi, l'effet néceſſaire de cette Action eſt la perception d'un Objet extérieur au Sens qui en rend à l'Ame les impreſſions. Ce n'eſt que par cette Perception que l'Action dont nous parlons affecte la Faculté de ſentir. Mais cette Perception n'a rien de commun avec le Mouvement qui eſt la Cauſe occaſionelle. Ce qu'un Mot eſt à l'Idée qu'il repréſente, ce Mouvement l'eſt, pour ainſi dire,

à la Perception qu'il fait naître. Il eſt une eſpèce de Signe employé par le CREATEUR pour exciter dans l'Ame une certaine Perception, & pour n'y exciter que cette Perception. Il ſeroit contradictoire à la nature & à la fin de ce Signe, qu'il excitât à la fois & de la même manière, deux Perceptions qui non ſeulement n'auroient entr'elles aucun rapport, mais qui s'excluroient encore mutuellement. Comment le Mouvement qui donneroit à l'Ame l'Idée d'une Couleur qui eſt une Idée *ſimple*, lui donneroit-il en même tems & préciſement par la même voie, l'Idée très *compoſée* de l'Organe & de ſon Opération ? Il faudroit à l'Ame un autre Sens qui traduisît en Perceptions, ſi je puis m'exprimer ainſi, cette Méchanique & ce Jeu.

C'eſt encore par la même raiſon, que l'Ame ne ſe connoit point elle même. L'Ame ne connoit que par l'intervention des Sens. Les Sens n'ont de rapport qu'à ce qui tient au Corps: l'Ame n'eſt rien de ce qui tient au Corps.

CHA-



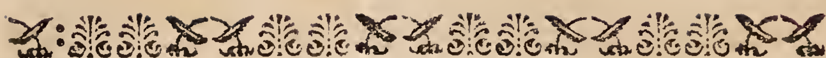
CHAPITRE XLII.

De la Liberté en général.

CETTE Force Motrice de l'Ame, cette activité qu'elle exerce à ſon gré ſur ſes Organes, c'eſt la *Liberté*.

Le Sentiment intérieur nous démontre que nous ſommes doués de cette Force, comme il nous démontre que nous ſommes doués de la Faculté de penſer. Nous ſentons que nous pouvons mouvoir la Main, ou le Pié, conſidérer un Objet ou nous en éloigner, continuer une Action ou la ſuſpendre. Prétendre infirmer cette déciſion du Sentiment, c'eſt renoncer à toute évidence, c'eſt dénaturer notre Etre.

Mais cette Force Motrice de l'Ame eſt de la nature *indéterminée* : c'eſt un ſimple Pouvoir d'agir. Comment ce Pouvoir eſt-il réduit en Acte ?



CHAPITRE XLIII.

Des Déterminations de la Liberté en général. De la Volonté & de l'Entendement. Des Affections.

LA raiſon qui détermine l'Ame à agir, c'eſt la vuë du Meilleur.

Le *Meilleur* eſt ici, tout ce que l'Ame juge être tel, ſoit qu'elle ſe trompe dans ſon jugement, ſoit qu'elle ne ſe trompe point. Le Meilleur apparent a la même efficace que le Meilleur *réel:* tout ce que l'Ame croit lui convenir, la détermine.

La Faculté en vertu de laquelle l'Ame embraſſe le Meilleur, eſt la *Volonté*.

L'Ame veut *eſſentiellement* le Meilleur. L'indifférence au bien ſeroit une contradiction dans la Nature des Etres ſentants.

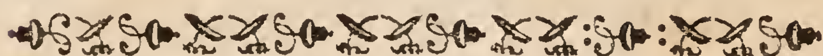
Les

Les Idées que l'Ame a du Meilleur ſont la Règle des jugemens qu'elle forme ſur le Meilleur.

La Faculté, en vertu de laquelle l'Ame a des Idées, compare ces Idées entr'elles, & voit leurs rapports & leurs oppoſitions, eſt l'*Entendement*.

Le Penchant naturel qui entraîne l'Ame vers certains Objets, qui la porte à rechèrcher certains Plaiſirs, eſt le Principe général des *Affections*, & ce Principe tire ſon origine du Tempérament, de l'Habitude, du Genre de vie, de l'Education.

Les Idées & les Affections de l'Ame ſont donc la ſource de ſes Déterminations.



CHAPITRE XLIV.

De la Liberté d'indifférence.

DANS la ſuppoſition qu'une Ame fût dégagée de ſon Corps, & placée en-

entre deux Objets qui lui paroitroient parfaitement égaux, elle demeureroit en équilibre entre ces deux Objets, & ne pourroit se déterminer pour l'un plutôt que pour l'autre. Cette proposition est facile à démontrer. Il n'est point d'effet sans une raison capable de le produire. Quelle seroit ici la raison qui opéreroit la détermination de l'Ame? Elle ne sauroit être dans la nature des Objets proposés, puisqu'on les suppose parfaitement égaux. Elle ne sauroit être non plus dans la nature de la Volonté, puisque la Volonté ne s'exerce que sur le Meilleur, & qu'il n'est point ici de Meilleur. Enfin, cette Raison ne sauroit être dans la nature de la. Liberté, puisque la Liberté n'est que le pouvoir d'agir, & que ce pouvoir est indéterminé.

Mais l'Ame est unie à un Corps: elle en éprouve à chaque instant les impressions; quoique toutes ces impressions ne lui soient pas également sensibles. De là il arrive assez souvent que l'Ame croit agir *indifféremment*, bien qu'elle soit muë par une Raison; mais cette Raison est alors dans une certaine disposition du Corps,

Corps, dont l'Ame ne s'apperçoit pas clairement.

Enfin, dans les cas, qu'on nomme d'*Indifférence*, l'Ame eſt dans une eſpèce d'équilibre que la moindre Force, ou la moindre Raiſon, eſt capable de rompre: & cette Raiſon eſt ordinairement ſi petite que l'Ame n'en eſt pas affectée d'une manière bien ſenſible. Je dis, d'une manière bien ſenſible, parce que je crois que l'Ame apperçoit toujours cette Raiſon, mais plus ou moins diſtinctement, à proportion de l'attention que l'Ame apporte à la conſidérer. Quelques dégrés de plus d'attention dans l'inſtant où l'Ame s'eſt déterminée, auroient tranſformé ces Raiſons *ſourdes* en Raiſons *diſtinctes*, C'eſt ce que tout Homme qui penſe peut éprouver chaque jour.

De là découle une Maxime importante: Puiſque des Raiſons ſourdes ſont capables de nous déterminer, & qu'elles peuvent devenir d'autant plus efficaces que nous nous en défions moins, il eſt d'un Homme ſage de ne ſouffrir chez lui que le moins de ces Raiſons qu'il eſt poſſible.

ſible. Etudions-nous donc avec ſoin: rendons-nous attentifs aux moindres Principes de nos Actions; & tâchons de ne nous déterminer dans les cas *Moraux* que ſur des Raiſons diſtinctes.



CHAPITRE XLV.

Que l'Expérience prouve qu'il faut à l'Ame des motifs pour la déterminer.

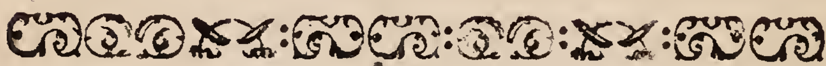
L'EXPERIENCE prouve ſi bien que l'Ame ne ſauroit ſe déterminer ſans motif, que lorſque les Objets propoſés n'en fourniſſent aucun, nous voyons les petits Eſprits en chercher dans des choſes abſolument étrangères au ſujet: par exemple, dans un certain genre de *Sort*. Et ſi vous leur faites voir que ce Sort n'a aucune liaiſon avec les Partis propoſés, ils ne manqueront pas de recourir à quelqu'autre Sort, ou à d'autres Expédiens auſſi peu raiſonnables. Faites ſur ces nouveaux moyens de Déterminations les mê-

mêmes réflexions que vous avez faites ſur le premier, vous les ménerez ainſi pendant quelque tems de Sorts en Sorts, d'Expédiens en Expédiens, ſans qu'ils parviennent à ſe déterminer. Ce Jeu durera d'autant plus que les Partis propoſés ſeront plus conſidérables.

Dans ces cas-là, que fera le Philoſophe? Il laiſſera agir la Machine: il s'en remettra à la Diſpoſition actuelle de ſon Corps: il dira *Pair* ou *Non*, ſuivant que ſes Lèvres ſe trouveront diſpoſées pour dire l'un, ou pour dire l'autre.

La Marche du Philoſophe différera encore plus de celle du Peuple dans les cas importans ou compoſés. Souvent dans ces ſortes de cas, le Peuple cherche hors des Partis propoſés des Motifs à ſes Déterminations. Quoique ces différens Partis n'aient qu'un air de reſſemblance, il ſuffit pour opérer ſur ſon appui l'effet d'une parfaite égalité. Le Philoſophe au contraire, tourne & retourne pluſieurs fois les mêmes Objets: il veut les voir ſous toutes leurs faces. Il pèſe toutes les Probabilités, compare toutes les

les Convenances, eſtime tous les avantages, & par ce ſage examen il parvient à découvrir lequel de tous ces Partis eſt le plus conforme à ſes vrais Intérêts.



CHAPITRE XLVI.

Explication de ces paroles, Video meliora, proboque, deteriora ſequor.

DANS cette ſituation, l'Ame porte alternativement ſa Vuë ſur différens Motifs. Le vrai Bien, & le Bien apparent s'offrent à elle tour à tour. La Raiſon lui conſeille d'embraſſer celui-là. La Paſſion lui perſuade d'embraſſer celui-ci. La Raiſon expoſe à l'Ame tous les avantages du Parti qu'elle lui conſeille, & tous les inconvéniens de celui que la Paſſion voudroit qu'elle embraſſât. La Paſſion vient enſuite; & par des Raiſonnemens ſubtils & artificieux, elle tâche d'affoiblir ceux de la Raiſon, & de faire prendre au Bien apparent la forme du vrai

vrai Bien. Pour cet effet, elle avouë que le Parti que la Raiſon propoſe eſt *le Meilleur* à parler en général : mais elle inſinuë adroitement que dans le cas particulier où l'Ame ſe trouve, le Parti oppoſé peut être préféré. La Raiſon entreprend auſſitôt de diſſiper l'illuſion, & de faire reprendre au Bien apparent ſa véritable forme. Mais la Paſſion redouble à l'inſtant ſes efforts, & aidée des Sens, & de mille Raiſons ſourdes, elle prend inſenſiblement le deſſus. La Raiſon commence à plier; ſes forces diminuent de moment en moment, & ſa voix foible & mourante parvient à peine juſqu'à l'Ame. Enfin la victoire ſe déclare entièrement: la Paſſion triomphe; & le Bien apparent devient le *Meilleur*.

Mais le triomphe de la Paſſion dure peu; & bientôt l'Ame revenuë à elle même reconnoit qu'elle a été trompée. Elle retourne donc ſur ſes pas pour tâcher de découvrir la ſource de ſa Détermination. Et comme elle ne ſauroit ſe placer préciſement dans les mêmes circonſtances où elle étoit au moment de l'action, elle ſe rappelle ſeulement qu'elle a

vu diſtinctement le vrai Meilleur, & le Jeu de la Paſſion lui échappe en tout ou en partie. Elle vient ainſi à penſer qu'elle s'eſt déterminée contre la vuë diſtincte du Bien. Quoiqu'il ſoit certain qu'au moment où elle a agi, le vrai Meilleur avoit diſparu & fait place à l'Objet de la Paſſion. Un Philoſophe qui ſe trouveroit en pareil cas, s'aſſureroit aiſément de la vérité du Fait. Mais un vrai Philoſophe pourroit-il ſe trouver dans ce cas?

L'Ame ſe détermine donc toujours pour ce qui lui paroit *le Meilleur*; & jamais elle n'embraſſe le *Pire*, reconnu pour *Pire*.

Telle eſt l'Union de l'Ame avec le Corps, qu'à l'occaſion de certaines Idées qui s'offrent à l'Ame, il s'excite dans le Corps certains mouvemens qui rendent ces Idées plus vives. Celles-ci devenuës telles, augmentent à leur tour la force des mouvemens; & de cette eſpèce d'Action & de Réaction reſulte la Paſſion qui augmente ſans ceſſe. Les appetits ſenſibles ſe rendent plus actifs & plus

plus preſſants. Le Sang-froid néceſſaire à la Raiſon pour diſcerner le Vrai, diſparoit entièrement, & fait place au tumulte & à l'agitation. L'Ame cède à la force qui l'entraîne, & devient la proie de la Paſſion.

Voulez-vous donc éviter d'être ſubjugués? Allez à la ſource du Mal. Ecartez ſoigneuſement ces Idées qui ont tant de force pour émouvoir les Sens. Auſſitôt qu'elles ſe préſentent à vous, détournez-en la vuë. Si vous les conſidérez un inſtant, ſi vous écoutez un moment ces dangereuſes Syrènes, vous riſquez de périr. Fuyez donc, je vous conjure, fuyez, & ne vous arrêtez point.

Admirables effets de l'EVANGILE DE GRACE! En éclairant l'Entendement ſur les Biens, il ſe rend maître des Affections, & ne laiſſe à la Volonté que des Déſirs légitimes.

CHA-



CHAPITRE XLVII.

Des fondemens de la Prévision.

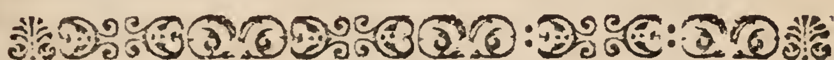
La Chaîne des Idées qu'offrent l'Entendement, les Penchans, les Goûts, les Inclinations, & tout ce qui est renfermé dans le terme général d'*Affections*, constituë proprement ce qu'on peut nommer le *Caractère de l'Ame*.

Le Caractère de l'Ame étant donné, la dispofition actuelle du Corps étant déterminée, & deux ou plusieurs partis étant proposés, on prédira à coup sûr quel sera celui des partis que l'Ame embrassera.

La *Prudence* humaine, & cette Prudence plus relevée qu'on nomme la *Politique*, n'ont pas d'autre fondement.

L'INTELLIGENCE ADORABLE qui par des nœuds sécrets a uni l'Ame au Corps; qui voit les Effets dans les Cau-

Causes, les Causes dans les Effets; qui connoit jusqu'à la moindre Idée de l'Entendement, & *qui sonde les Cœurs & les Reins;* cette INTELLIGENCE n'auroit-ELLE point prévu toutes les Actions des Hommes?



CHAPITRE XLVIII.

De la Question, si les Déterminations de la Liberté sont certaines ou nécessaires.

TOUTES nos Déterminations sont-elles donc nécessaires? De grands Philosophes distinguent ici le *Certain* du *Nécessaire.* Ils nomment Certain, *ce qui est, & qui pourroit ne pas être, ou être autrement. Le Nécessaire est ce qui est, & qui ne pourroit pas ne pas être, ou être autrement.* Ils distinguent ensuite trois sortes de *Nécessités:* la Nécessité *Mathématique*; la Nécessité *Physique*, & la Nécessité *Morale.* Que la Ligne *droite* soit la plus courte

qu'on puiſſe mener d'un *Point* à un autre, c'eſt d'une Néceſſité *Mathématique*. Qu'une Pierre laiſſée à elle même tombe, c'eſt d'une Néceſſité *Phyſique*. Qu'un Homme de bon ſens ne ſe jette pas par la Fenêtre, c'eſt d'une Néceſſité *Morale*. Les deux dernières eſpèces de *Néceſſités* ſont, ſelon ces Philoſophes, des Néceſſités *Hypothétiques*, qui ne ſont telles qu'en vertu de l'ordre qu'il a plu à Dieu d'établir. Enfin, la Néceſſité *Morale* n'eſt pas proprement, ſelon eux, une *Néceſſité*, mais une parfaite *Certitude*. Il eſt *certain* que l'Ivrogne boira le vin que vous lui préſentez; mais il n'eſt pas *Néceſſaire* qu'il le boive.

Cependant ſi l'on prouvoit que dans toutes nos Déterminations, le Certain coïncide avec le *Néceſſaire*, on détruiroit cette ingénieuſe & ſubtile Diſtinction, & l'on reviendroit à quelque choſe de plus ſimple.

Je demande donc: Tout ce qui dérive de la nature d'un Etre, ne doit-il pas être dit en dériver néceſſairement? Je prends cet Etre tel qu'il eſt, & je n'examine

mine point s'il pouvoit être conſtitué d'une autre manière.

Or ce qui conſtituë la nature de l'Ame, ce ne ſont pas ſeulement ſes Facultés, ce ſont auſſi ſes Idées; & ſes Idées ſont elle même. Et comme les Déterminations de l'Ame ſont toujours rélatives à ſes Idées ou à ſa nature, il ſuit de là, que les Déterminations de l'Ame ſont toujours néceſſaires.

Tout agent agit d'une manière conforme à ſa nature, c'eſt-à-dire, *néceſſairement*; mais comme il y a différentes eſpèces d'agents, il y a auſſi différentes eſpèces de *Néceſſités*; & l'Ame n'agit pas par la même Néceſſité qui fait tomber une Pierre laiſſée à elle même; le Principe de l'action eſt différent; mais l'Effet eſt également ſûr ou déterminé.

Je ne fais pas difficulté de le dire: la Néceſſité *Mathématique* ou *abſoluë*, la Néceſſité *Phyſique* & la Néceſſité *Morale* me paroiſſent toutes ſe réduire à la Néceſſité *Hypothétique*.

Supposez une Figure formée de trois Lignes droites. Une suite nécessaire de cette supposition, sera que les trois Angles de cette Figure seront égaux à deux droits. Voilà la Nécessité *Mathématique* ou *absoluë*.

Supposez un Corps pressé par deux Forces égales, en sens différens, mais non pas opposés. Une suite nécessaire de cette supposition, sera que le Corps se prêtera également à l'impression de ces deux Forces, & qu'il se mouvra suivant la diagonale d'un Quarré. Voilà la Nécessité *Physique*.

Supposez un Homme fort enclin à la colère, placé dans des circonstances propres à émouvoir sa Bile. Une suite nécessaire de cette supposition, sera que cet Homme se livrera aussitôt à la colère. Voilà la Nécessité *Morale*.

Je soutiens donc que le contraire de ces trois Nécessités est également *impossible*. Je crois qu'il est aussi *impossible* que l'Homme colère ne se livre pas à la colère, qu'il l'est que les trois Angles

gles d'un Triangle n'égalent pas deux droits.

Et ne dites pas que l'Homme colère peut devenir doux: vous venez de ſuppoſer un Triangle; & vous ſuppoſez maintenant un Quarré.

Parce que nous ne voyons pas toute l'enchainure des Cauſes & des Effets, & la Relation de cette enchainure avec la CAUSE PREMIERE, nous diſons qu'un Evènement eſt ſeulement *Certain*, quoiqu'il ſoit *Néceſſaire*. Nous définiſſons donc *le Certain*, *ce qui eſt*, *&* *qui pourroit ne pas être*, *ou être autrement*; & nous ne conſidérons pas que ce qui eſt, eſt en vertu d'un ordre établi: ordre néceſſaire: production d'une CAUSE NECESSAIRE.



CHAPITRE XLIX.

Que la Néceſſité ne détruit point la Liberté.

QUOI donc, me direz vous, le Sentiment intérieur ne me perſuade-t-il pas, que dans chaque cas particulier je pouvois agir autrement que je n'ai fait? Ne ſens-je pas que je pourrois mettre ma Main dans le Feu, ſi je le voulois? N'eſt-ce pas là une preuve que je ne ſuis pas néceſſité?

Oüi, vous êtes libre. Le Sentiment intérieur vous convainc de votre Liberté; & ce Sentiment eſt au-deſſus de toute contradiction. Mais cette Voix ſi claire, ce Cri de la Nature, qu'expriment-ils? *J'ai le pouvoir d'agir. Je fais ce que je veux: ſi je voulois autrement, j'agirois autrement.* Rien de plus vrai que cette Expreſſion. Mais pourquoi, je vous prie, ne *voulez-vous*

vous pas autrement? Vous ſentez que vous pourriez mettre la Main au Feu? Sans doute, vous le pouvez. Mais pourquoi ne le faites-vous pas? Vous voulez le Meilleur; & il eſt impoſſible que cela vous paroiſſe le Meilleur, dans l'état actuel de votre Ame. Vous ſentez que vous pouviez agir autrement que vous n'avez fait, dans tel ou tel cas particulier? Cela eſt encore très vrai: mais quand vous vous êtes déterminé, ne vous êtes-vous pas déterminé pour ce qui vous paroiſſoit le Meilleur? Vous avez donc agi *librement*, puiſque vous avez fait uſage du pouvoir que vous aviez d'agir.

Le *Sentiment* de la *Liberté* eſt *la Conſcience que nous nous ſommes déterminés volontairement, ſans contrainte, en vuë du Meilleur.*

Nous ſommes donc *Libres* toutes les fois que nous uſons, à notre gré, du Pouvoir que nous avons d'agir.

Nous ſommes *Contraints* quand nous ſommes privés de l'exercice de ce Pouvoir.

Mais nous ne sommes pas proprement *Contraints* lorsque par des menaces, on nous oblige d'agir d'une manière contraire à celle dont nous aurions agi, si nous eussions été laissés à nous mêmes. Car dans ce cas la Volonté ne fait que changer d'Objet: son Meilleur actuel est alors d'éviter l'effet des menaces.

Les Déterminations libres de l'Ame viennent entièrement de son propre fonds. C'est l'Ame elle même qui se détermine sur certains Motifs: mais elle n'est point déterminée ou *nécessitée* par ces Motifs, comme un Corps est déterminé ou *nécessité* à se mouvoir par la Force qui agit sur lui. L'Ame juge du Rapport des Objets avec son état présent, & elle se détermine sur la perception de ce Rapport.

La *Volonté* ne sauroit être *contrainte*; parce qu'il seroit contradictoire à la nature de l'Etre intelligent qu'il voulût ce qui ne lui paroitroit pas le Meilleur. C'est ce qu'on rend en d'autres termes lorsqu'on dit, que l'Ame veut toujours avec *Spontanéité*, ou de plein gré.

CHA-



CHAPITRE L.

De la Liberté considérée en DIEU.

LA *Liberté* eſt eſſentiellement la même dans tous les Etres intelligents. C'eſt chez tous une Force active, un Pouvoir d'agir inhérant à leur nature, mais ce Pouvoir eſt plus étendu dans les uns, & plus reſſerré dans les autres. Ainſi j'oſe dire, que la LIBERTÉ DIVINE, priſe dans ce ſens, eſt du même genre que la nôtre. Mais notre Liberté eſt infiniment bornée; & la LIBERTÉ DIVINE ne reconnoit point d'autres Bornes que les Bornes des *Poſſibles*. Notre Liberté s'exerce ſouvent ſur le Bien *apparent*. La LIBERTÉ DIVINE s'exerce toujours ſur le *vrai* Bien.



CHAPITRE LI.

Question; si les Bêtes sont douées de Liberté.

LA Liberté est la Faculté d'agir. Si les Actions des Bêtes procèdent d'un Principe immatériel capable de connoissance, les Bêtes sont douées de Liberté. Mais cette Liberté est très imparfaite, puisqu'elle est resserrée dans les bornes étroites de l'Entendement qui la dirige.

Cet Entendement, maintenant si resserré, s'étendra peut-être quelque jour. Vouloir que l'Ame des Bêtes soit mortelle précisement parce que la Bête n'est pas Homme; ce seroit vouloir que l'Ame de l'Homme fût mortelle précisement parce que l'Homme n'est pas Ange.

L'Ame des Bêtes & l'Ame de l'Homme sont également indestructibles par les Causes secondes. Il faut un Acte aussi positif de la DIVINITÉ pour anéantir l'A-

l'Ame du Ver que pour anéantir celle du Philoſophe. Mais quelles preuves nous donne-t-on de l'anéantiſſement de l'Ame des Bêtes? On nous dit qu'elles ne ſont pas des *Etres Moraux*. N'y a-t-il donc que les Etres Moraux qui ſoient capables de Bonheur? Les Etres qui ne ſont point Moraux ne ſauroient-ils le devenir? A quoi tient cette *Moralité*? A l'Uſage des Termes. A quoi tient cet Uſage? Probablement à une certaine Organization. Faites paſſer l'Ame d'une Brûte dans le Cerveau d'un Homme, je ne ſais ſi elle ne parviendroit pas à y univerſaliſer ſes Idées. Je ne prononce point: il peut y avoir entre les Ames des différences rélatives à celles qu'on obſerve entre les Corps. Voyez cependant, quelle diverſité le Phyſique met entre les Ames humaines.

Pourquoi bornez-vous le Cours de la BONTE' DIVINE? ELLE veut faire le plus d'Heureux qu'il eſt poſſible. Souffrez qu'ELLE élève par dégrés l'Ame de l'Huitre à la Sphère de celle du Singe; l'Ame du Singe à la Sphère de celle de l'Homme.



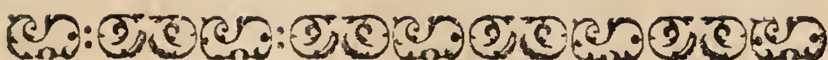
CHAPITRE LII.

De la Perfection de l'Ame en général.

Nous l'avons vu: la Volonté ſuit les déciſions de l'Entendement. L'Ame ne veut que ſur les Idées qu'elle a des Choſes. Et l'Action ſuit toujours le dernier Jugement de l'Ame.

La Perfection de l'Ame conſiſte donc dans la Perfection de l'Entendement.

La Perfection de l'Entendement conſiſte en général, dans le nombre, la variété & l'univerſalité des Idées, & dans la conformité de ces Idées avec l'*état des Choſes*.



CHAPITRE LIII.

De l'Ordre.

CHAQUE Chose a ses *Qualités*, ses Déterminations particulières, qui font qu'elle est ce qu'elle est.

Ces Qualités donnent naissance aux *Rapports* qu'on observe entre les Choses. Ces Rapports constituent l'*Ordre*.

L'Ordre est donc quelque chose de très réel, puisqu'il dérive de l'essence même des Etres, & que cette essence a sa Raison dans l'ENTENDEMENT DIVIN, SOURCE ETERNELLE de toute Réalité.

Agir d'une manière conforme à l'Ordre, c'est agir d'une manière conforme aux Rapports qui sont entre les Choses. C'est en user à l'égard de chaque Etre rélativement à sa nature, ou à son mérite.

Traiter un Animal comme un Caillou, un Homme libre comme un Eſclave, un MONTESQUIEU comme un SPINOSA, c'eſt agir d'une manière contraire à l'Ordre.

L'Ame a ſa Nature, ſes Facultés, d'où dérivent ſes Rapports aux Etres environnans. La *Loi Naturelle* eſt l'effet de ces Rapports.

L'Ame obſerve cette Loi, ou ce qui revient au même, l'Ordre, lorſqu'elle agit conformément à ſa Nature, ou à ſes Rapports.

L'Ame a le Sentiment des Rapports. Le Tempérament, l'Education, l'Habitude le rendent plus ou moins vif. Ce que quelques Philoſophes ont nommé *Inſtinct Moral* ne ſe réduiroit-il point à ce Sentiment?

Mais, pourquoi l'Ame éprouve-t-elle certains Sentimens à la préſence de certains Objets? Telle eſt ſa Nature: tels ſont les Rapports qu'elle ſoutient avec ces Objets. L'Ame a ces Sentimens,

mens, comme elle a la Senſation de la Chaleur.

Les Idées de *Juſte* & d'*Injuſte*, d'*Honnête* & de *Deshonnête*, de *Vertu* & de *Vice*, de *Bien* & de *Mal*, ſe réduiſent à celles d'*Ordre* & de *Deſordre*.



CHAPITRE LIV.

Du Bonheur.

L'AMOUR de la Félicité eſt le Principe univerſel des Actions humaines. La Raiſon l'éclaire. Il imprime à l'Ame le mouvement.

Tel eſt l'état des Choſes : l'Obſervation de l'Ordre eſt Source de *Bien*; ſon inobſervation, Source de *Mal*. La ſobriété conſerve la ſanté; l'intempérance la détruit.

Ces Effets naturels de l'obſervation, ou

ou de l'inobſervation de l'Ordre ſont ce qu'on nomme ſa *Sanction*.

La Volonté la plus parfaite eſt celle qui obéit le plus fidellement à l'Ordre. Elle veut conſtamment le vrai Bien, parce qu'elle veut conſtamment ce qui eſt conforme à ſa Nature.

Le Sentiment de la *Perfection* eſt toujours accompagné de *Plaiſir*. Le Sentiment de l'Imperfection eſt toujours ſuivi de *Déplaiſir*.

Le Plaiſir qui naît de la Perfection fait le *Bonheur Moral*. Le Déplaiſir qui naît de l'Imperfection fait le *Malheur Moral*. Les *Remors* en ſont l'expreſſion.

L'EVANGILE eſt le Tableau le plus fini de la Perfection humaine. C'eſt que CELUI qui a fait l'Homme a fait auſſi ce Tableau.

En nous rappellant à l'Ordre, l'EVANGILE nous rappelle à la Raiſon. Il nous dit : faites bien, & vous ſerez Heureux. Semez, & vous recueillerez.

C'eſt

C'eſt l'expreſſion fidèle du Vrai, la Relation de la Cauſe à l'Effet: une Graîne miſe en terre s'y développe.

Les *Devoirs* ne ſont tels, que parce qu'ils ſont une ſuite néceſſaire de nos Relations, ou de notre Nature. La Créature n'adorera-t-elle pas ſon CREATEUR? Ne s'aimera-t-elle pas elle même? N'aimera-t-elle pas ſes ſemblables? Aſſurément; l'Ame exprimera ſes ſentimens, parce qu'elle les a: elle les a, parce qu'elle eſt faite pour le Bonheur, & qu'ils en ſont la principale Branche. Quelle Perfection ne ſuppoſe pas dans l'Ame la contemplation des ATTRIBUTS DIVINS, l'Amour de ſoi-même bien ordonné, l'Amour du Prochain! Quel Bonheur naît de cette Perfection!

La *Morale*, qui eſt le Syſtème des Devoirs, ou du Bonheur, n'eſt donc pas arbitraire. Elle a ſon fondement dans la Nature. Ses Maximes ſont vraies, puiſqu'elles découlent de Rapports certains. Elles ſont utiles, puiſqu'elles conduiſent au Bonheur.

La Morale peut ſe corrompre, parce que le Sentiment des Rapports peut s'altérer. L'Amour Propre, ce puiſſant Mobile, ne ceſſe point d'agir: toujours il porte l'Ame à chercher ſon Bonheur; mais ce Bonheur revêt toutes les Formes que l'Education, la Coutume, le Préjugé lui impriment. Ici, l'Humanité tend vers la Nature Angelique; là, elle deſcend au niveau de la Brute.

On peut diſputer ſur les Mots; les Choſes demeurent ce qu'elles ſont. L'Amour de la Félicité ne diffère point de l'Amour Propre: s'aimer ſoi même, c'eſt vouloir ſon Bonheur. La *Bienveuillance* univerſelle n'eſt que l'Amour Propre le plus parfait. Cet Amour ſe complait dans le Sentiment d'une Perfection qui le porte à regarder les autres comme lui même.

Une DOCTRINE qui preſcrit d'aimer ſon Prochain comme ſoi même, & qui nomme *Prochain* tous les Enfans d'ADAM, eſt au moins la plus belle DOCTRINE. Son AUTEUR a été ſans doute l'ami le plus zélé du Genre humain.

main. Il l'a été en effet; il eſt mort pour le Genre humain.

Une Doctrine qui preſcrit de ne regarder comme notre Prochain que ceux qui profeſſent notre Créance, eſt au moins une Doctrine anti-ſociable. Ses Partiſans ſont ſans doute ennemis du Genre humain. Ils le ſont en effet; ils le perſécutent.

Les Dégrés de la Perfection Morale ou du Bonheur Moral, varient comme les circonſtances qui concourent à leur formation. Et comme il ne naît pas deux Etres préciſement dans les mêmes circonſtances, il n'eſt pas deux Etres qui aient préciſement le même dégré de Perfection ou de Bonheur. Le Monde Phyſique eſt ſi prodigieuſement nuancé; comment le Monde Moral qui lui eſt ſi étroitement uni, n'auroit-il pas ſes nuances?

Les Dégrés de la Perfection ou du Bonheur ſont donc indéfinis. L'Echelle qu'ils compoſent embraſſe toutes les Sphères. Elle s'élève de l'Homme à l'An-

l'ANGE, de l'ANGE au SERAPHIN, du SERAPHIN au VERBE.



CHAPITRE LV.

Réflexions sur l'Existence de DIEU.

SI l'Univers étoit le Produit de la Matière & du Mouvement, pourquoi cette liaiſon de l'Ordre avec le Bonheur? Pourquoi cet Ordre ? Pourquoi le Sentiment des Rapports ? Pourquoi des Etres intelligens ? Admettez un DIEU CAUSE PREMIERE de tout; quel Ocean de Lumière ſe répand ſur la Nature! Mais, cet Ocean a ſes Ecueils; ſachez les éviter: il a ſes Abîmes; n'entreprenez jamais de les ſonder.

L'Athéiſme de ſpéculation prend ſa ſource dans cette Métaphyſique préſomtueuſe, qui ne s'arrêtant pas à la certitude des Choſes, veut en pénétrer le Comment. Cette Métaphyſique inſenſée ne diſtinguant point en DIEU SA NATU-

RE,

RE, de SES ATTRIBUTS connus par les Faits, entreprend de pénétrer jusques dans cette NATURE, & de chercher la raison de la RAISON même. Esprits téméraires! La rencontre d'un Vermisseau vous confond, & vous voulez pénétrer la NATURE intime de l'ETRE DES ETRES.

Le vrai Philosophe sait s'arrêter où la Raison refuse de suivre. Les Preuves qui établissent la Nécessité d'une PREMIERE CAUSE, ne lui paroissent point affoiblies par l'obscurité impénétrable qui environne l'ESSENCE de cette CAUSE. Il se contente de voir clairement que le Monde est successif & qu'une Progression infinie de Causes est absurde; parce que chaque Cause individuelle aïant sa Cause hors de soi, la somme de toutes ces Causes, quelqu'infinie qu'on la suppose, a nécessairement sa Cause hors de soi. Il écoute dans les Sentimens de l'admiration la plus vive & du respect le plus profond, cette VOIX MAJESTUEUSE qui répond à toutes les Intelligences, JE SUIS CELUI QUI SUIS. Il se borne à apprendre de la contemplation des Faits,

Faits, que l'ETRE EXISTANT PAR SOI est *nécessairement* PUISSANT, SAGE, BON; c'est-à-dire, qu'IL a toute la Puissance, toute la Sagesse, toute la Bonté *possibles*. Il voit jaillir de ces ATTRIBUTS DIVINS les sources intarissables de son Bonheur; & pénétré d'amour, de joie & de reconnoissance, il adore la BONTE' INEFFABLE qui l'a créé.

Mais la curiosité du demi Philosophe s'irrite facilement: elle est accoutumée à oser. Que faisoit l'ETRE NECESSAIRE avant qu'il créât? Comment a-t-IL créé? Quelle est la nature de SA durée? Comment apperçoit-IL la succession? Questions aussi impertinentes que dangereuses, & qui n'occuperont jamais un Sage.

L'Athée qui nous reproche que pour expliquer le Monde, nous recourons à un Etre beaucoup plus merveilleux ou plus incompréhensible que le Monde, a-t-il oublié que le Cerveau de l'Horloger est beaucoup plus incompréhensible que la Montre? Mais une Montre qui se for-

formeroit par le mouvement fortuit de quelques morceaux d'Acier ou de Cuivre, seroit-elle plus facile à concevoir que le Cerveau de l'Horloger? Nous avons dans l'Horloger la Cause naturelle de l'Existence de la Montre. Il est vrai que cette Cause a ses obscurités : en est-elle moins certaine? Et où est la Cause dont nous concevions nettement l'action, la nature ? Niera-t-on pour cela qu'il y ait des Causes ? Ce seroit nier sa propre action. Nous n'accumulons point les Merveilles: il n'est proprement ici qu'une MERVEILLE, mais qui absorbe toute conception. La réalité de l'Univers n'a rien ajouté à l'Idée de l'Univers : s'il nous étoit permis de voir dans l'ENTENDEMENT de l'OUVRIER, nous ne regarderions pas l'Ouvrage.

CHA-



CHAPITRE LVI.

Du Système général.

LA CAUSE PREMIERE est UNE; SON Effet est UN, & ne peut être qu'UN: l'Univers est cet Effet.

DIEU a agi; IL a agi en DIEU. SA VOLONTE' EFFICACE a réalisé tout ce qui pouvoit l'être. Un seul acte de cette VOLONTE' a produit l'Univers: le même acte le conserve. La VOLONTE' DIVINE est permanente, invariable: DIEU est constant à SOI; IL est ce qu'IL est.

L'ENTENDEMENT DIVIN n'a point vu plusieurs Univers prétendre à l'Existence: la SAGESSE n'a point choisi. Le choix est le partage d'une Nature bornée; L'INTELLIGENCE SANS BORNES a vu le Bien absolu, & l'a fait. Il étoit SA PENSE'E, & cette PEN-

PENSE'E étoit cette INTELLIGENCE.

L'Univers a donc toute la perfection qu'il pouvoit recevoir d'une CAUSE INFINIMENT PARFAITE: ne dites pas il eſt le Meilleur; il ne pouvoit y en avoir d'autre.

Chaque Choſe eſt donc comme elle devoit être, & où elle devoit être. Tout eſt bien, & ne pouvoit être autrement.

Il eſt une Liaiſon univerſelle. L'Univers eſt l'Aſſemblage des Etres créés. Si dans cet Aſſemblage il y avoit quelque choſe qui ne tint abſolument à rien, quelle ſeroit la raiſon de l'Exiſtence de cette Choſe?

Nous ſuivons à l'œil la liaiſon qui eſt entre toutes les Parties de la Nature. Cette liaiſon s'étend à meſure que les Obſervations ſe multiplient. Chaque Etre eſt un Syſtème particulier qui tient à un autre Syſtème particulier; une Rouë qui s'engraîne dans une autre Rouë.

L'Assemblage de tous les Systèmes particuliers, de toutes les Rouës, compose le *Système général*, la grande Machine de l'Univers.

La raison de chaque Individu est donc dans le Système général; la Raison du Système général dans la RAISON ETERNELLE.

N'allez pas au de-là; vous tomberiez dans l'absurde Progression des Causes à l'Infini. Ne vous arrêtez pas à l'Univers; il n'a que les Caractères d'Effet.

Le *Caractère*, ou l'Essence propre de chaque Ame, étoit donc déterminé par la place que cette Ame devoit occuper dans le Système. Placée par la MAIN même de DIEU sur l'Echellon qu'elle occupe, il ne dépendoit pas d'elle d'ajouter, ou de retrancher à sa perfection originelle.

Cherchez-vous la raison du cruel NERON, de l'aimable TITE, du Sage ANTONIN? Demandez-vous pourquoi le Fran-

François eſt policé, l'Hottentot barbare? Regardez vers le Plan général.



CHAPITRE LVII.

Que le Syſtème de la Néceſſité ne détruit point la Moralité des Actions.

ICI, je vois les Théologiens s'élever contre moi. Quoi ! s'écrient-ils, plus de Mérite & de Démérite, plus de Moralité, plus d'Imputation, plus de Peines, ni de Recompenſes, plus de Religion!

Suſpendez votre Jugement, je vous ſupplie; & daignez m'écouter.

Etes-vous les Auteurs des avantages corporels dont vous jouïſſez ? Vous êtes-vous donnez ces yeux vifs & perçans, ces Oreilles fines & délicates, ce Corps vigoureux & bien proportionné? Non, ces dons précieux ne ſont point votre

ouvrage. En êtes-vous moins ſenſibles cependant, au plaiſir de les poſſéder? Ces ſaveurs du TOUT PUISSANT vous en paroiſſent-elles moins eſtimables?

Eh bien; à cette Machine ſi admirable, DIEU a joint une Ame capable de penſer; & IL a placé cette Ame dans de telles circonſtances qu'elle eſt un SOCRATE, ou un NEWTON. En eſtimerez-vous moins la vertu du Sage & le ſavoir du Géomètre? Nullement: la vertu & le ſavoir demeureront toujours tels aux yeux de la Raiſon.

L'*Homme* naît *libre*, il agit ſans *contrainte* & ſe détermine pour ce qui lui paroit le *Meilleur*. Il peut donc être regardé à juſte titre comme l'Auteur de ſes Actions; ces Actions peuvent lui être *imputées*, comme à la Cauſe immédiate qui les produit. Il eſt vrai qu'il n'eſt pas l'Auteur des Principes de ſes Déterminations; mais dans quel Syſtème prouve-t-on qu'il le ſoit? Il uſe du pouvoir qu'il a reçu d'agir; il en uſe avec plaiſir, & connoiſſance; c'en eſt aſſez.

In-

Interrogez les Partiſans les plus zélés de la *Liberté d'Indifférence.* Ils conviendront tous que les cas où cette Liberté s'exerce ſont très rares, & peu importans; & que l'Homme eſt preſque toujours mû par des Raiſons. Faites un pas en avant. Et demandez d'où proviennent ces Raiſons? Vous obtiendrez bientôt des Réponſes qui vous prouveront que vos Adverſaires ont dans l'Eſprit les mêmes Idées que vous.

Mais n'allez point aux Philoſophes: interrogez le Peuple. Demandez lui pourquoi ADRASTE aime mieux céder à ſes Paſſions que de les combattre. Il vous répondra, ADRASTE n'a point eu d'éducation; il s'eſt toujours trouvé dans de mauvaiſes Compagnies. Mais pourquoi ADRASTE n'a-t-il point eu d'éducation? Pourquoi ces mauvaiſes Compagnies? Le Peuple ne va pas juſqu'à ces pourquoi; & combien de Philoſophes qui ſont ici Peuple!

ADRASTE aime mieux céder à ſes Paſſions que de les combattre, parce que ſon Entendement manque du dégré de

perfection néceſſaire pour lui faire diſtinguer le *vrai* Bien, du Bien *apparent*; & que ſes *Affections* & la diſpoſition naturelle de ſon Corps favoriſent la déciſion de l'Entendement.

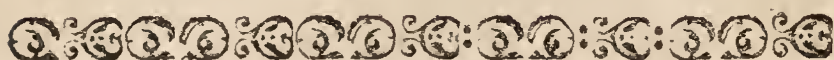
Mais pourquoi cette imperfection de l'Entendement, ces Affections, cette diſpoſition naturelle du Corps ?

Le manque d'éducation, le genre de vie, les préjugés, & mille autres circonſtances ont concouru à ces Effets.

Mais toutes ces circonſtances ſont extérieures, & ne dépendent point originairement du Fait d'ADRASTE. Elles dérivent d'un Enchaînement infini de Cauſes & d'Effets. Et cet Enchaînement tient au Syſtème général.

L'Homme *Vertueux* eſt celui qui ſe conforme à l'Ordre. L'Homme *Vicieux* eſt celui qui trouble l'Ordre. Nous eſtimons l'un; nous meſeſtimons l'autre: nous ſerrons le Diamant; nous jettons le Caillou.

Le *Mérite* eſt Vertu ou Perfection.
Le *Démérite* eſt Vice ou Imperfection.



CHAPITRE LVIII.

Des Loix Divines & Humaines conſidérées dans le Syſtème de la Néceſſité.

Les différentes eſpèces de *Loix* qui ſont preſcrites aux Hommes, ſont différentes ſources de *Déterminations.*

Le but de la *Révélation* eſt de nous fournir les plus puiſſans *Motifs* pour nous porter au *Bien.*

Mais pourquoi ce Divin Flambeau n'éclaire-t-il pas tous les Hommes ? Pourquoi la craſſe Ignorance, l'Idolatrie monſtrueuſe, la folle Superſtition règnent-elles ſur de très grandes parties du Genre humain ?

Vous l'avez appris: le Syſtème géné-

ral renfermoit cette diverſité de Perfection dont vous cherchez l'origine. Les Mœurs, les Coutumes, le Gouvernement, la Religion, le Climat, &c. ſont les Cauſes naturelles & prochaines de ces différences. DIEU a prévu ces Cauſes, & IL a approuvé qu'elles euſſent leur effet, parce qu'IL a vu que le Monde où cela entroit étoit *Bon*. Par une ſuite du même Plan, DIEU a voulu que la REVELATION CHRETIENNE fût le moyen qui portât une partie du Genre humain au plus haut dégré de Perfection Morale où l'Humanité puiſſe parvenir.

Qu'on ne demande dônc point ſi la REVELATION eſt *néceſſaire*, ou ſimplement *utile*. Elle eſt abſolument *néceſſaire* pour porter les Hommes au plus grand dégré de la *Perfection* ou du *Bonheur*. Mais il eſt une infinité de dégrés de Perfection ou de Bonheur au deſſous de celui-là.

Héros Chrétiens rejouïſſez-vous : faites retentir les Airs de Chants d'allégreſſe : célébrez l'AUTEUR de l'Univers. Vous êtes au ſommet de la Perfection.

Hé-

Héros Chrétiens, ne vous énorgueillissez point : *Qu'avez-vous que vous ne l'aïez reçu ? Et si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous, comme si vous ne l'aviez point reçu?*



CHAPITRE LIX.

De la Prière, dans le Systême de la Nécessité.

SI tout a été arrangé dès le commencement; si les Evènemens naissent les uns des autres par une Génération nécessaire; si l'Univers se développe comme un grand Arbre; pourquoi lever les Mains & les yeux vers le Ciel; pourquoi addresser à la SAGESSE ETERNELLE des Prières également indiscrettes & superfluës ?

Ce langage n'est point du tout celui de la Philosophie dont j'expose ici les grands Principes. La Prière est l'hommage naturel que la Créature doit à son CREA-

TEUR. La Prière a été prévuë. Elle entroit dans le Plan général. Elle y entroit comme moyen de Graces & de Sanctification. Elle y entroit encore comme un Lien de Charité, destiné à rappeller aux Hommes des besoins & un PERE communs.



CHAPITRE LX.

Des Peines & des Recompenses de la Vie à venir, dans le Systême de la Nécessité.

QU'ENTENDS-je! Les Plaintes amères, les Cris perçans que pousse vers le Ciel une multitude de Scélerats ou de Malheureux qui n'ont été, qui ne sont, & qui ne seront tels qu'en vertu de l'Ordre pré-établi.

Non, ces Cris ne m'allarment point. De cette *Vallée de Misère* je m'élance dans le séjour de l'Eternité. Là, je vois tous les Hommes jouïr du Bonheur, mais

mais dans une proportion rélative au dégré de Perfection Morale qu'ils ont eu ici bas. Tous avancent sans cesse de Perfection en Perfection. Tous sont contens de la Place qu'ils occupent, parce que tous voient distinctement que c'étoit celle qui leur convenoit, & que où qu'ils eussent été placés ils auroient pu toujours ambitionner des Places plus relevées: la Distance du Fini à l'Infini étant infinie. En un mot, les moins Heureux s'écrient, qu'ils préfèrent infiniment leur état à la *non-existence.*

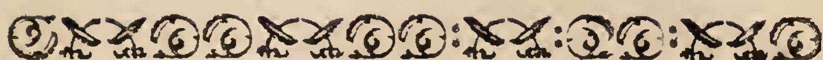
Il est des *Recompenses* & des *Peines*: il est un *Bonheur* & un *Malheur* à venir. Les *Recompenses*, suites naturelles de la *Vertu*, iront sans cesse en augmentant, parce que l'Ame se perfectionnera sans cesse. Les *Peines*, suites naturelles du *Vice*, iront sans cesse en diminuant, parce qu'elles rapprocheront sans cesse le *Vicieux*, de l'Ordre, & que DIEU veut essentiellement le Bonheur de toutes ses Créatures: la Justice est dans cet ETRE ADORABLE la BONTE' dirigée par la SAGESSE.

Nous ſerons *jugés*, non ſur ce qu'on ſuppoſe que nous aurions pu faire, & que nous n'aurons pas fait; mais uniquement ſur ce que nous aurons fait. Et ce *Jugement*, ou cette *Imputation*, conſiſtera à traiter chaque Homme rélativement au dégré de Perfection ou d'Excellence qui ſe trouvera en lui.

Celui-là ſera jugé le plus *vertueux* dont la Vertu aura été plus *habituelle*. La Vertu ne conſiſte pas dans un Fait. Elle ſe forme de l'aſſemblage d'une multitude de Traits dont la variété, la beauté & l'accord compoſent une Vie.

Tâchez donc de contracter l'Habitude de la Vertu. Fortifiez en vous cette Habitude; & votre nature ſera d'être Vertueux.

CHA-



CHAPITRE LXI.

De l'Habitude en général.

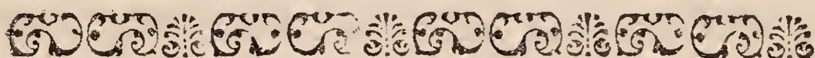
LES Mouvemens que les Objets impriment au Cerveau, l'Ame les réproduit; & plus elle les réproduit, plus elle acquiert de facilité à les réproduire.

Si deux, ou plusieurs Mouvemens ont été excités à la fois, & que l'Ame veuille réproduire un de ces Mouvemens, il arrivera presque toujours que les autres Mouvemens se réproduiront en même tems.

Voilà l'*Habitude*. Comment se forme-t-elle ? Question infiniment intéressante, & dont l'éclaircissement répandroit le plus grand jour sur toutes les Opérations de notre Ame. Que sont, en effet, ces Opérations, sinon des Mouvemens & des Répétitions de Mouvemens?

L'Habitude naît dans l'Enfance: elle ſe fortifie dans la Jeuneſſe: elle s'enracine de plus en plus dans l'Age viril: elle eſt indeſtructible dans la Vieilleſſe.

L'Habitude tient donc à l'état des Fibres. Elle ſe forme pendant qu'elles ſont aſſez ſouples pour ſe prêter aux impreſſions qu'elles reçoivent. Elle ſe fortifie à meſure que les Actes ſe réitèrent, & que les Fibres acquièrent plus de ſolidité.



CHAPITRE LXII.

De la Manière dont l'Habitude ſe forme.

La répétition fréquente du même Mouvement dans la même Fibre change juſqu'à un certain point l'état primitif de cette Fibre. Les Molécules dont elle eſt compoſée, ſe diſpoſent les unes à l'égard des autres dans un nouvel ordre rélatif au genre & au dégré de l'impreſſion

reçuë.

reçuë. Par ce nouvel arrangement des Molécules, la Fibre devient plus facile à mouvoir dans un ſens que dans tout autre. Les Sucs nourriciers ſe conformant à la poſition actuelle de ces Molécules, ſe placent en conſéquence. La Fibre croît ; ſa ſolidité augmente, la diſpoſition contractée ſe fortifie, s'enracine, & la Fibre devient de jour en jour moins ſuſceptible d'impreſſions nouvelles.



CHAPITRE LXIII.

Comment l'Habitude s'affoiblit & ſe fortifie.

Si le Mouvement imprimé à une Fibre n'y eſt pas répété, ou qu'il ne le ſoit qu'au bout d'un fort long eſpace de tems, l'efficace de la diſpoſition primitive & des Mouvemens inteſtins ſouvent contraires, effacera peu à peu dans cette Fibre le Pli qui avoit commencé à s'y former, & l'Habitude ne ſe contractera point.

Il

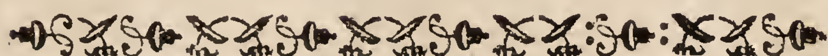
Il en ſera de même ſi la Fibre éprouve ſucceſſivement un grand nombre d'impreſſions différentes. Ces impreſſions ſe détruiront mutuellement; & la Fibre ne retiendra aucune détermination particulière.

Exceptez de ces cas celui où une Fibre reçoit une ſi forte impreſſion que l'effet en eſt permanent, & atteint juſqu'à la Vieilleſſe. Il eſt un terme au de-là duquel les Molécules élémentaires ne ſauroient changer de ſituation. La Force qui agit ſur les Elémens des Corps, a ſes Loix. Ces Loix ſont les Reſultats néceſſaires des Rapports qu'a le ſujet de cette Force avec le ſujet de la Matière. Mais l'un & l'autre nous ſont inconnus.

Plus une Fibre a de force originelle, plus elle a de capacité à retenir les impreſſions qu'elle a contractées. Les Molécules une fois diſpoſées dans un certain ordre, prennent plus difficilement de nouvelles poſitions.

Ce que je viens de dire d'une Fibre doit s'ap-

s'appliquer à un Organe, à un Membre, au Corps.



CHAPITRE LXIV.

L'Habitude, source des Goûts, des Penchants, des Inclinations, des Moeurs, ou Caractère.

La facilité avec laquelle les Fibres encore tendres se prêtent aux premières impressions qu'elles reçoivent, la résistance qu'elles apportent à contracter de nouveaux Plis, dès qu'elles se sont endurcies jusqu'à un certain point, sont la vraie source des *Goûts*, des *Penchants*, des *Inclinations*, des *Moeurs*, des *Caractères*, &c.

L'Ame est un Etre qui agit par l'intervention d'un autre Etre. Les Facultés de l'Ame sont modifiées par l'état du Corps.

L'état du Corps est déterminé par la naiss-

naiſſance, & par les impreſſions du dehors.

Le Corps eſt une Production organique qui reſulte du concours de deux Productions organiques de même genre. Il participe aux Qualités de l'une & de l'autre dans une certaine proportion.

Le dégré d'activité de chaque Individu conſpirant fixe cette proportion.

Le Corps apporte donc en naiſſant des déterminations particulières, en vertu deſquelles il eſt plus ou moins ſuſceptible de certaines impreſſions.

Les mêmes Objets ne produiſent donc pas les mêmes effets ſur tous les Cerveaux. Chaque Cerveau a dès la naiſſance un ton, des rapports qui le diſtinguent de tout autre.

Le changement d'état que ſubit un Cerveau immédiatement après la naiſſance, par l'impreſſion des Objets, eſt toujours en raiſon compoſée de l'activité de ces Objets, & de la diſpoſition primitive des Fibres.

Tout

Tout mouvement qui affecte le Siége de l'Ame, change la manière d'exiſter de l'Ame, & ce changement eſt une *Perception*, ou une *Senſation.*

La diverſité des Perceptions & des Senſations dépend donc de la diverſité des Mouvemens que les Objets excitent dans le Siége de l'Ame.

Tout changement dans l'exiſtence de l'Ame lui eſt *agréable*, *deſagréable*, ou *indifférent.*

Toute manière d'exiſter dont l'Ame déſire la continuation, eſt *Plaiſir.*

Toute manière d'exiſter dont l'Ame déſire la ceſſation, eſt *Déplaiſir.*

Toute manière d'exiſter dont l'Ame ne déſire ni la continuation ni la ceſſation, lui eſt *indifférente.*

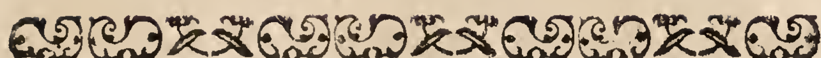
Le Plaiſir & la Douleur ſont les effets néceſſaires d'une Loi qui veut qu'à un certain état du Cerveau, réponde conſtamment dans l'Ame une certaine *Modification.*

Le Sentiment qui accompagne cette Modification, le *Désir* qu'elle excite, l'*Acte* qui le suit, sont des Resultats nécessaires de la nature de l'Ame.

Comme Etre *sentant*, l'Ame se porte nécessairement vers les Objets qui sont propres à lui procurer du Plaisir ; & se détourne nécessairement de ceux qui sont propres à lui causer de la Douleur.

Comme Etre *mouvant*, l'Ame agit plus facilement sur des Fibres encore souples, que sur des Fibres déjà endurcies ; sur des Fibres douées d'une certaine tendance au Mouvement que l'Ame veut leur imprimer, que sur des Fibres douées d'une tendance opposée, ou différente.

L'Ame se plait dans l'exercice facile de ses Forces.



CHAPITRE LXV.

Du Plaiſir & de la Douleur.

LE Plaiſir & la Douleur ſont de trois genres.

Il eſt des Plaiſirs & des Douleurs purement *phyſiques* ou *corporels*, qui n'affectent que la Partie *inférieure* & groſſière de l'Ame, la Faculté *ſenſitive*.

Il eſt des Plaiſirs & des Douleurs *ſpirituels*, qui affectent principalement la Partie *ſupérieure* de l'Ame, l'*Entendement* & la *Réflexion*.

Il eſt des Plaiſirs & des Douleurs qu'on peut nommer *mixtes*, parce qu'ils tiennent le milieu entre ceux-là, qu'ils participent à la nature des uns & des autres. Les Plaiſirs & les Douleurs de l'*Imagination* ſont la plupart de ce genre.

Les

Les Plaiſirs & les Douleurs du premier genre ſont le partage de l'Enfance. Ceux du troiſième genre affectent ſur-tout la première Jeuneſſe. Ceux du ſecond genre ſont l'appanage de la Raiſon.

Nous ignorons quelle eſpèce de Mouvement produit telle ou telle eſpèce de Plaiſir, telle ou telle eſpèce de Douleur *phyſique*.

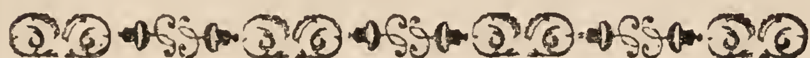
Mais nous ſavons que tout Mouvement eſt ſuſceptible d'augmentation; & que le même Mouvement, qui, dans un certain dégré nous a cauſé du Plaiſir, commence à nous cauſer de la Douleur dès qu'il paſſe ce dégré, & qu'il tend à deſunir les Molécules des Fibres.

L'Intenſité de la Douleur eſt proportionnelle au nombre des Molécules deſunies, & au tems employé à les deſunir. Un tems plus court ſuppoſe un plus grand effort.

Le Plaiſir *phyſique* conſiſtera donc en général dans une douce agitation, dans un leger ébranlement, dans de petites & de

de très promtes vibrations des Molécules.

De cette douce Agitation, au Mouvement qui opère la Desunion, il y a bien des dégrés. Tous ces dégrés ne composent qu'une même *Chaîne*.



CHAPITRE LXVI.

Des Effets qui resultent de l'Impression des Objets sur les Sens de l'Enfant.

Le Plaisir étant attaché de sa nature à un certain Mouvement, le Penchant que l'Ame témoigne souvent dès l'Enfance pour certains Objets, resulte du Mouvement que ces Objets impriment à un, ou plusieurs Sens, ou à différentes Parties du même Sens.

L'éloignement de l'Ame pour d'autres Objets, dérive d'une impression contraire.

L'ap-

L'aptitude, ou l'inaptitude à un Mouvement ſuit de la Génération.

Un Enfant recherche certains Alimens, il ſe plait à certains Tons, il ſe déclare pour certaines Couleurs; c'eſt que les Papilles de ſa Langue ont avec certains Sels, ou certains mélanges, des Rapports qu'elles n'ont pas avec d'autres Sels, & d'autres mélanges: c'eſt que les Mouvemens des Fibres de l'Ouïe & de celles de la Vuë deſtinées à tranſmettre à l'Ame certaines vibrations de l'Air & de la Lumière, ſont plus dans la proportion néceſſaire au Plaiſir, que ceux des autres Fibres.

Les premières impreſſions de Plaiſir que l'Ame éprouve à la préſence d'un Objet, déterminent ſa manière de penſer à l'égard de cet Objet & de tous ceux qui ont avec lui quelque rapport.

La manière de penſer détermine la manière d'agir.

L'Ame recherchera donc ces Objets dans leur rapport à ſes Penchants les plus décidés.

La

La fréquence des Actes décide le Penchant. Elle augmente la diſpoſition au Mouvement. Plus de mobilité facilite plus le Rappel & rend les Images plus vives. Plus de vivacité dans les Images, met plus d'activité dans les Déſirs.



CHAPITRE LXVII.

De l'Education conſidérée dans ſes Effets les plus généraux.

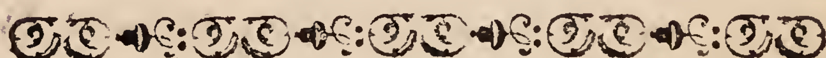
La force de l'Education modifie la force du Naturel. L'Education eſt une ſeconde Naiſſance, qui imprime au Cerveau de nouvelles déterminations.

En offrant aux Sens dans un certain ordre une ſuite variée d'Objets, elle diverſifie les mouvemens des Organes. Par là, elle développe & perfectionne différentes Facultés, elle fait germer divers Talens, elle met en jeu différentes Affections.

Ces Facultés, ces Talens, ces Affections ſont différentes manières de gouter l'Exiſtence, différentes ſources de Plaiſir.

Les Modifications de l'Exiſtence ſont ce qui la caractériſe, & fixe ſa Valeur.

L'Education ne crée rien; mais elle met en oeuvre ce qui eſt créé. Elle reçoit des mains de la Nature, une Machine admirable dans ſa compoſition, & qui, ſelon qu'elle eſt maniée, produit la Toile la plus groſſière, ou un Chef d'Oeuvre des Gobelins.

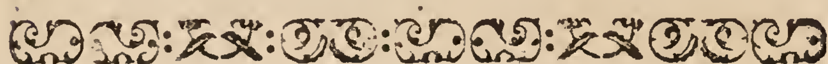


CHAPITRE LXVIII.

De ce qui conſtituë la perfection de l'Education.

La Perfection de l'Education conſiſte à multiplier les Mouvemens du *Senſorium* le plus qu'il eſt poſſible; à combiner ces Mouvemens de toutes les façons aſſignables, & conformes à la deſtination de

de l'Individu ; à établir entre ces mouvemens une liaiſon, en vertu de laquelle ils ſe ſuccédent dans le meilleur ordre; enfin, à rendre *habituel* tout cela.



CHAPITRE LXIX.

Que le Naturel modifie les Effets de l'Education.

MAIS comme l'Education ne forme point le Naturel, elle ne le détruit point non plus. Le Naturel modifie donc à ſon tour l'Education ; & c'eſt à bien connoitre la Force du Naturel que conſiſte principalement le grand Art de diriger l'Homme.

ARATOR plante des Cheſnes dans un Terrein leger & graveleux: ils languiſſent; leurs jets ſont foibles, pâles, en petit nombre. ARATOR, vous vous méprénez : le Cheſne mâle & vigoureux ne ſe plait que dans une Terre compacte & nourriſſante. Mais la Vigne ſaura

trouver dans ce Terrein aride des Sucs proportionnés à la finesse & à la volatilité de son Nectar.



CHAPITRE LXX.

Des Dispositions naturelles de l'Esprit.

Le *Matériel* de la Mémoire, de l'Imagination, de l'Attention, de la Réflexion, du Génie, est une certaine nature de Fibres, une certaine disposition du Cerveau.

Le *Spirituel* de ces Facultés est un certain exercice de la Force Motrice de l'Ame, d'où naissent différentes Idées, & différentes combinaisons d'Idées: ou pour parler plus exactement, c'est l'Ame elle même entant qu'elle agit sur différens Points du *Sensorium*, & qu'elle modifie différemment son Action.

Le dégré de Perfection de chaque Facul-

culté répond donc à l'état des Fibres qui ſont les Inſtrumens de cette Faculté.

L'Expérience ſeule manifeſte cet état. Elle apprend quels ſont les Objets qui agiſſent ſur le Cerveau avec le plus de force; quels ſont les Mouvemens que les Fibres contractent avec le plus de facilité.

Les Idées attachées à ces mouvemens ſeront celles que l'Ame aimera le plus à réproduire & à combiner, parce qu'elle le fera avec moins de travail.

Il en eſt des Fibres qui ſervent aux Opérations méchaniques, comme de celles qui ſervent aux Opérations intellectuelles. Elles ont ainſi que ces dernières, leurs déterminations primitives, que l'Expérience découvre, & en vertu deſquelles le Corps eſt plus ou moins propre à certains mouvemens, & à certaines ſuites de mouvemens.

Du Commerce mutuel de ces deux Ordres de Fibres, naît l'Harmonie qui régne entre les Sens & les Membres.

L'effet de cette Harmonie eſt un tel accord entre les impreſſions d'un ou de pluſieurs Sens, & les mouvemens d'un ou de pluſieurs Membres, que les uns répondent aux autres.

Le plus ou le moins de juſteſſe d'un ou de pluſieurs Sens, leur accord plus ou moins parfait avec un ou pluſieurs Membres, la ſoupleſſe plus ou moins grande de ces derniers décident du plus ou du moins de diſpoſition à certaines Profeſſions, ou à certains Arts.

L'extrème juſteſſe de l'Oreille, ſon accord parfait avec l'organe de la Voix, la grande flexibilité de cet Organe, forment une diſpoſition naturelle pour le Chant. Un Coup d'Oeil ſûr & promt, une Imagination qui ſaiſit & retrace avec force & juſteſſe les Images qui ſe peignent au fond de l'Oeil, l'aptitude de la Main à exprimer par ſes mouvemens les traits de ces Images, ſont des diſpoſitions naturelles pour le Deſſin.

Une heureuſe Mémoire conduit à l'Etude des Faits. Un grand fond d'Imagina-

gination, & un penchant marqué pour l'Harmonie, font le Germe du Poète. Une attention foutenuë, & beaucoup de cette forte d'Imagination qui faifit les Propriétés d'une Figure, les Rapports & les Combinaifons des Nombres & des Grandeurs, annoncent le Géomètre.



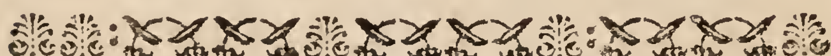
CHAPITRE LXXI.

En quoi confifte principalement la Sageffe de l'Education dans la manière dont elle démèle les Difpofitions naturelles de l'Efprit, & dont elle les met en oeuvre.

La fage Education démèle ces Difpofitions naturelles, & s'y conforme. Elle fait imaginer les Expériences propres à les lui faire connoitre. Comme ULISSE elle fait découvrir ACHILLE, & le rendre à fa véritable deftination. Fidèle à fuivre la Nature, induftrieufe à la feconder, elle met chaque Cerveau à

ſa place, & donne à chaque Talent l'exercice qui lui convient. Perſuadée qu'il n'eſt point de Tête ſi diſgraciée qui ne puiſſe figurer dans le Monde Moral, elle ne ſe rebute point, & le mauvais ſuccès de ſes premières épreuves, ne fait que l'exciter à en tenter de nouvelles. Raiſonnable dans ſes Déſirs, parce qu'elle eſt fort éclairée, elle n'a point la ſotte ambition de vouloir monter tous les Cerveaux ſur les Tons les plus élevés. Elle ſait ſe borner quand la Nature le demande, & renoncer ſans chagrin à faire un Artiſte, quand il n'y a de la Matière que pour un Laboureur. Elle ne cherche point la Péche fondante ſur l'Epine, le Muſcat parfumé, ſur la Ronce. Inſtruite de l'utilité de chaque Production, elle n'en mépriſe aucune. Le deſordre ſeul lui déplait. Une heureuſe diſpoſition laiſſée ſans culture, un Talent déplacé, voilà ce qui la choque. Elle veut que tout Etre tende à la plus grande perfection qui convient à ſa Nature; & elle préfère ſagement l'excellence dans un Genre inférieur, à la médiocrité dans un Genre ſupérieur. Elle croit que la maſſe du Bonheur départi au Genre hu-
main

main ſe forme par la réunion des ſervices particuliers de tous les Individus. Elle n'oublie point qu'il falloit ſur la Terre des Mouſſes, des Vers, des Limaçons, comme il y falloit des Pommiers, des Boeufs, des Chameaux.



CHAPITRE LXXII.

Des Diſpoſitions naturelles du Cœur.

La Vertu, comme les Talens, tient beaucoup au Phyſique. Elle ſe façonne dans la Matrice comme l'Oeil, l'Oreille, la Main. On naît Tempérant, Humain, Courageux, comme on naît Muſicien, Deſſinateur, Poète. Le Cœur a comme l'Eſprit ſes Fibres, ſes Humeurs, ſon Méchaniſme.

Des Idées douées d'une grande élaſticité, un ſang bouillant, & qui ſe porte avec impétuoſité dans le Cœur, donnent à l'Homme un certain ſentiment de ſes Forces, qui eſt inſéparable de la confiance en ces Forces, & cette confiance eſt

le principe du Courage. Des Papilles médiocrement ſenſibles, un Eſtomac qui demande peu, ſont la cauſe naturelle de la Sobriété. Un Genre Nerveux délicat, une Imagination qui peint avec aſſez de force pour faire reſſentir à l'Ame quelque choſe d'analogue à ce qu'éprouvent les Malheureux, conſtituent le Matériel de la Pitié. Des Solides d'une élaſticité tempérée, des Humeurs difficiles à émouvoir, une Bile peu abondante, ſont le *Phyſique* de la Douceur.



CHAPITRE LXXIII.

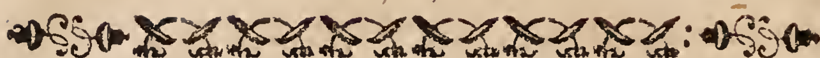
Comment l'Education cultive & annoblit les Diſpoſitions naturelles du Cœur.

L'EDUCATION annoblit ces Dons de la Nature, & les élève par dégrés au rang des Vertus morales. Elle tranſplante dans ſes Jardins ces Plantes ſauvages : la culture qu'elles y reçoivent les perfectionne, les multiplie ; donne des gra-

graces à leur Port, augmente la vivacité & la variété de leurs Couleurs, rélève le Goût & le Parfum de leurs Fruits. La Nature aidée par cette Main habile s'empresse de répondre à ses soins.

Par un sage Régime, l'Education prévient des excès dangereux. Elle retient la Vertu dans les bornes de l'Utile; & en l'unissant inséparablement à la Raison, elle lui donne son véritable Lustre.

L'Education modère la trop grande énergie d'un Tempérament vertueux en le dirigeant sans cesse vers sa Fin naturelle. Les Idées d'Ordre, de Beauté, de Convenance, qu'elle fait entrer dans l'Entendement, instruisent l'Ame du rapport qu'a un certain exercice de la Vertu, avec son Bonheur; & l'heureuse expérience qu'elle fait de cet exercice, fortifie en elle le goût de la Vertu.



CHAPITRE LXXIV.

Du Régime de l'Education, à l'égard des Tempéramens vicieux.

LA Nature eſt ſouvent vicieuſe. Les plus mauvaiſes diſpoſitions ſont un Préſent de la Naiſſance comme les diſpoſitions les plus heureuſes. Il eſt des Vices de Tempérament comme il eſt des Vertus de Tempérament. La même Main a formé le Lion courageux & le Daim timide; le Porc glouton & l'Ane ſobre; le Léopard farouche & le Chien docile, le Loup cruel & l'innocent Agneau.

L'Education prudente n'attaque point de front un Tempérament vicieux : elle ne le combat point à force ouverte. Les Coups qu'elle lui porteroit pourroient atteindre au Principe de la Vie. Elle ſe conduit avec plus d'Art. Au lieu d'oppoſer au Torrent l'inflexibilité de

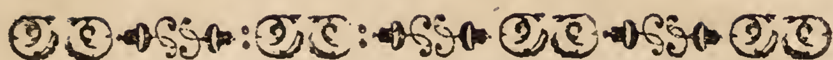
de la Roche, elle ne lui oppoſe que la ſoupleſſe de l'Oſier. Elle ſe laiſſe pénétrer juſqu'à un certain point; elle cède avec meſure: elle prend un peu du mouvement afin d'en faire perdre. Elle détourne à propos tout ce qui pourroit augmenter l'effort du Courant & groſſir ſes Eaux. Elle parvient ainſi peu à peu à ſurmonter ſa violence, à empêcher ſes débordemens, à modérer ſa pente, à changer la direction. Ce Torrent qui menaçoit les Campagnes, ne coule plus que pour les embellir & les fertiliſer. Ses Eaux terribles maniées par cet excellent Ingénieur, vont rendre à la Société des ſervices de tout genre. Elles vont remplacer une multitude de Bras, animer une infinité de Machines.

Ce n'eſt donc pas tant à détruire le Tempérament vicieux, qu'à le contenir dans certaines limites, & à faire une juſte application de cette Force, que l'Education déploie ſon Génie. Elle veut du mouvement: il eſt l'Ame du Monde. Elle redoute un repos, une inaction qui conduiroit à une funeſte Létargie. Mais elle ne redoute pas moins un trop grand

mouvement, un mouvement qui tendroit à pervertir, à détruire l'Individu. Elle écartera donc avec le plus grand ſoin tout ce qui pourroit exciter un ſemblable mouvement dans des Fibres diſpoſées à le recevoir. L'effet qu'il y produiroit ne ſeroit pas abſolument momentané. L'état actuel des Molécules élémentaires des Fibres, leur arrangement, leur poſition reſpective s'en reſſentiroit plus ou moins; & ce changement quelque leger qu'il fût, ſeroit toujours un nouveau dégré de propenſion ajouté à ceux que les Fibres poſſéderoient déja.

Cet effet ſeroit encore plus dangereux s'il étoit accompagné de Senſations agréables, & un peu vives. L'Imagination s'y trouveroit intéreſſée. Elle réproduiroit ces Senſations; & en les réproduiſant elle augmenteroit la diſpoſition des Organes à les tranſmettre. Elles acquierroient ainſi plus de vivacité, & ſolliciteroient l'Ame plus fortement.

CHA-



CHAPITRE LXXV.

De la Liaiſon qui eſt entre les Talens & de celle qui eſt entre les Vertus. Que l'Education s'applique à connoitre ces Liaiſons, à les fortifier, à les étendre.

Un Talent ſe lie à un autre Talent, une Vertu à une autre Vertu, une Habitude à une autre Habitude. Il n'eſt rien d'abſolument iſolé. Une même Chaîne réunit tout; pénétre le Phyſique & le Moral; embraſſe tous les Mouvemens du Corps, toutes les Idées de l'Eſprit, tous les Sentimens du Cœur.

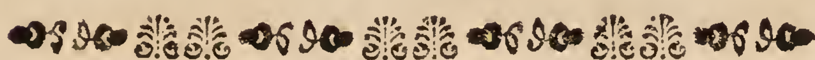
L'Education ſuit le fil de cette Chaîne. Ses yeux perçans le démèlent lorſqu'il eſt preſqu'imperceptible: ils découvrent des Liaiſons qui échappent au commun des Hommes. L'Education s'applique à fortifier ces Liaiſons, à les étendre,

dre, à les multiplier. Elle voit quels Talens, quelles Vertus peuvent germer du Talent dominant, de la Vertu principale; & c'eſt à procurer le développement de ces Boutons précieux qu'elle met ſes ſoins.

Elle hâte lentement cet important Ouvrage. Scrupuleuſe imitatrice de la ſage Nature, elle ne va point par ſauts. Elle ne précipite point ſon Oeuvre. Elle n'entreprend point de faire développer un nouveau Bouton, que le Rameau qui doit le nourrir, n'ait acquis une certaine conſiſtence.

Elle ne multiplie point les Branches aux dépens du Tronc. La conſervation & l'accroiſſement de celui-ci forment toujours le grand Objet de ſon travail; & elle eſt auſſi ſévère à retrancher tout ce qui pourroit l'épuiſer, qu'intelligente à cultiver ſes Productions les plus utiles. En cherchant à multiplier les Talens dans le même Individu, à y développer de nouvelles Qualités, elle ſe donne bien de garde d'affoiblir le Talent dominant, la Vertu diſtinctive. Elle ſait que c'eſt dans ce Talent, dans cette Vertu, que ſe trou-

trouve la plus grande perfection du sujet, la source la plus sure & la plus féconde des services que la Société peut en retirer. L'Education est donc très attentive à conserver au sujet ce qui constituë, en quelque sorte, son Essence morale. Elle travaille à renforcer de plus en plus les Traits qui le caractérisent, à les rendre ineffaçables.



CHAPITRE LXXVI.

De l'Universalité des Talens.

IL apparoit de tems en tems de ces Cerveaux heureux, de ces Prodiges du Monde moral, qui offrent aux yeux étonnés, des semences de presque tous les Talens. La Nature semble s'être plû à leur prodiguer ses Dons les plus rares, à y concentrer des Richesses qu'elle a coutume de partager très inégalement entre un grand nombre d'Individus. Mémoire, Imagination, Jugement, Attention, Génie, Perfection des Sens, Dispo-

fition des Organes, tout paroit concourir à rendre ces Cerveaux des Inftrumens univerfels des Sciences & des Arts. L'Ame qui poffède un tel Cerveau peut habiter indifféremment toutes les Régions du vafte Empire des Sciences. Elle a les Qualités, l'efpèce de Tempérament qui conviennent à chaque Climat.



CHAPITRE LXXVII.

De la Conduite de l'Education à l'égard de l'Univerfalité des Talens.

CETTE abondance extraordinaire, cette étonnante profufion, n'exige pas moins d'Art dans l'Education, qu'une trifte fterilité. Ces Talens n'ont pas tous la même énergie: ils ne tendent pas tous avec la même force à fe développer. Ils font les refultats néceffaires d'une Organization très compliquée: dans une femblable Organization, une parfaite égalité de tendance feroit prefqu'impoffible. L'Education s'attachera

ra donc à découvrir de quel côté la Nature incline le plus, afin de fortifier ces Penchans naiſſants. Un Jardinier expérimenté & intelligent ſait déméler les Boutons qui promettent le plus, & leur conſerver l'avantage qu'ils tiennent de la Nature. Il détermine habilement la ſéve à ſe porter vers eux en plus grande abondance. Il prévient à tems des dérivations qui pourroient leur derober une nourriture néceſſaire à l'entretien & à l'augmentation de leurs forces.

La Démocratie dans les Talens n'eſt pas ſujette à de moindres imperfections que celles qui l'accompagnent dant l'Etat civil. Une Monarchie bien réglée a conſtamment plus d'activité, de nerf, de vigueur. Elle tend plus directement à ſon but, & ce but eſt une gloire plus ſolide. Elle penſe plus fortement & plus en grand. Elle exécute avec plus de ſureté & de promtitude. Elle favoriſe plus efficacement le Commerce, les Sciences, les Arts. Elle ne pouſſe pas néanmoins également toutes les Branches de ſon Commerce; elle ne cultive pas avec le même ſoin toutes les Sciences & tous

tous les Arts. Cela ne la conduiroit qu'à une certaine médiocrité en tout genre. Mais elle étend davantage les Branches de son Commerce dont elle a lieu d'espérer de plus sûrs profits, des richesses plus durables : elle donne de plus puissans encouragemens aux Sciences & aux Arts auxquels ses sujets sont le plus propres. Par là, elle atteint dans certains genres à une perfection qui lui acquiert sur ses Voisins un empire plus glorieux que celui qui naît de la Conquête.

L'activité de l'Ame est bornée. C'est un Feu qui ne peut embraser qu'une certaine quantité de Matière. Le trop diviser, c'est l'affoiblir: le concentrer sur un petit nombre de Corps, c'est l'entretenir & l'augmenter. Réunissez donc ces Rayons trop divergens, & ils produiront les plus grands effets. Ils jetteront au loin la plus vive Lumière. Ils pénétreront les Tissus les plus serrés; décomposeront les Corps les plus durs.

Mais si l'Education ne se laisse point entraîner aux appas séduisans de l'universalité des Talens, d'un autre côté elle est éloi-

éloignée d'étouffer des diſpoſitions qui peuvent être cultivées avec avantage. Telles ſont celles qui par leur liaiſon avec le Talent dominant tendent à lui donner plus de luſtre, à l'élever à une plus grande perfection. Ces Talens ſecondaires ſont chers à l'Education. Ce ſont de petits Ruiſſeaux deſtinés à groſſir une Source, de petites Forces qui conſpirent avec la Force principale. Les rapports qui lient ces Talens, rendent leur développement plus facile. La nourriture que reçoit une Branche ſe communique bientôt aux autres. La germination de tous ces petits Talens répand dans le Cerveau une variété féconde en grands effets. Pour former d'agréables accords, le Ton principal doit être accompagné de tous ſes Harmoniques.

CHA-



CHAPITRE LXXVIII.

Des Talens purement curieux, & de l'Art avec lequel l'Education ſait les rendre utiles.

Il eſt des Talens, il eſt des Goûts purement curieux, & qu'on admire à peu près comme certains Inſectes, à cauſe de leur ſingularité, ou de leur induſtrie. L'Education qui ramène tout à l'Utile, imite ces Phyſiciens ingénieux & zélés pour le Bien public, qui en étudiant ces Inſectes cherchent à y découvrir quelque utilité cachée.

Bon, attiré par l'éclat & la variété des Couleurs de certaines Araignées, fixe ſur elles des regards curieux. Il obſerve qu'elles renferment leurs Oeufs dans une eſpèce de Bourſe ou de Coque d'une ſoie très fine & très luſtrée. Il contemple avec un ſécret plaiſir la manière induſtrieuſe dont cette Coque eſt conſtruite,

te, arrétée, défenduë. Mais il n'en demeure pas là: le Curieux eſt entre les mains du Sage le Fil qui conduit à l'Utile: BON imagine de faire travailler ces Araignées pour l'uſage de l'Homme. Il raſſemble un grand nombre de ces Inſectes; il recueille avec ſoin leurs Coques juſques là inconnuës ou négligées, & après avoir donné à la Soie qui les compoſe les préparations convenables, il en forme des Tiſſus d'une beauté parfaite, des Tiſſus ſupérieurs à tout ce qu'on voit en ce genre. Il entreprend encore de tirer de cette Soie des Goûtes pareilles à celles que la Chimie fait extraire de la Soie des Vers, & le mérite des nouvelles Goûtes l'emporte à quelques égards ſur celui des anciennes.

REAUMUR ſuivant avec ſa ſagacité ordinaire les Teignes domeſtiques, admire la façon ingénieuſe de leur Fourreau, l'Art avec lequel elles ſavent les fixer, les allonger, les élargir. La même matière qui ſert à vétir l'Inſecte, ſert à le nourrir. REAUMUR obſerve avec ſurpriſe que les Excrémens des Teignes ont préciſement la couleur du Drap qu'elles

ont rongé. L'Action de leur Estomach n'a altéré en rien la vivacité de la Teinte. Cette Observation qui seroit demeurée sterile dans tout autre Cerveau, prend dans celui de REAUMUR une forme utile. Il lui vient en pensée de proposer aux Peintres de s'assortir de Poudres colorées auprès des Teignes, en leur faisant ronger des Draps de toutes Couleurs & de toutes nuances de Couleur.

Le Jeune ORNITOPHILE est passionné des Oiseaux, & sur-tout des Oiseaux de Proie. Il en remplit ses appartemens; & il lui reste à peine de la place pour loger sa propre personne. Il n'a de commerce qu'avec eux; ils lui tiennent lieu de tout. Il passe des journées entières à contempler leur Bec crochu, leurs Serres tranchantes, leurs Couleurs nuées, ondées, tranchées. Il sait le nombre de leurs grosses Plumes, & il n'est pas une Ecaille de leurs Jambes qui ne l'ait occupé quelques heures. Le feu de leurs Yeux, la fierté de leur contenance, leur force, leur rapidité l'enchantent, le transportent. Il tressaille de joie quand ils accourent au Leurre & qu'ils

qu'ils déchirent la Viande qu'il leur présente. Il déplore alors le ſort de ceux qui ſont inſenſibles à ces plaiſirs; leur indifférence l'étonne, & il ne conçoit pas qu'on puiſſe vivre heûreux ſans quelque connoisſance des Oiſeaux de Proie. L'Education ſourit de l'enthouſiaſme d'ORNITOPHILE, & appercevant ſous cette Ecorce ſingulière les Germes d'un Obſervateur & d'un Naturaliſte, elle projette de les développer. Elle conduit ORNITOPHILE dans une Bibliothèque. Là, elle lui met en mains un Traité d'Ornitologie, où elle lui montre ſes chers Favoris peints d'après le Naturel. ORNITOPHILE qui a l'Imagination pleine des Originaux, découvre bientôt des défauts dans les Copies. Ici, c'eſt un Bec trop recourbé: là, c'eſt un Oeil qui n'eſt pas aſſez ouvert, ou une Tête trop applatie: ailleurs c'eſt un Corſage trop effilé, des Couleurs mal renduës, une Queuë trop courte ou trop fermée, des Doigts mal proportionnés, &c. Toutes ces remarques ſont juſtes, & l'Education ne manque point de les approuver. Elle propoſe enſuite à ORNITOPHILE de jetter un coup d'Oeil ſur l'Hiſtoire parti-

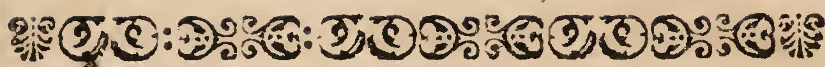
culière de chaque Oiſeau. Il n'en trouve pas les Deſcriptions moins défectueuſes que les Figures, & il indique bien des particularités qu'il a obſervées & qui ont été omiſes. L'Education applaudit au Naturaliſte naiſſant, & flattant adroitement ſon Amour propre, elle l'invite à écrire ſes Obſervations, & à les perfectionner, afin de les communiquer aux Maîtres de l'Art. ORNITOPHILE ſe laiſſe aiſément perſuader: il ſe met à écrire; les Découvertes ſe multiplient; l'Esprit d'Obſervation ſe développe, & l'Education n'a plus qu'à le porter ſur d'autres ſujets d'Hiſtoire Naturelle ou de Phyſique.

PHIDIAS a un Talent particulier pour imiter en Pâte tout ce qu'il voit. L'Education ſubſtituë à cette Pâte une Pierre molle; elle arme les mains de PHIDIAS d'un Cizeau; elle en fait un Sculpteur.

ARCHITAS encore Enfant ne peut détacher ſes yeux de deſſus un Moulin; & il a à peine l'uſage bien libre des Doigts qu'il ſe met à contrefaire la Machine. L'Education feint d'admirer beaucoup ſa pe-

petite invention; & lui en indiquant cependant d'une manière indirecte les défauts les plus sensibles, elle l'invite à la corriger. Encouragé par ces éloges, excité par son goût naturel, ARCHITAS construit un grand nombre de Moulins, & le dernier construit a toujours quelque dégré de supériorité sur le précedent. ARCHITAS acquiert ainsi une certaine addresse des Doigts, un certain sentiment des Proportions Méchaniques, dont l'Education prévoit assez les suites, & qu'elle se propose de cultiver. Dans cette vuë, elle offre successivement aux yeux d'ARCHITAS des Moulins de différentes constructions plus composés les uns que les autres. Le Jeune Artiste surpris de cette variété à laquelle il ne s'attendoit pas, sent redoubler en lui le goût de l'imitation. A ces Moulins, l'Education fait succéder les Machines qui s'en rapprochent le plus, à celles-ci, d'autres Machines plus composées & plus curieuses. ARCHITAS que ces nouveautés enflamment de plus en plus, atteint en peu de tems, à une dextérité singulière, & à un dégré d'intelligence peu commun à son âge. Il est déja Méchani-

cien par goût, & par pratique. Mais la Théorie lui manque, & ſans elle il ne ſauroit aller bien loin. L'Education qui connoit ſes beſoins, travaille inceſſamment à lui inculquer les Principes d'une Science pour laquelle il témoigne tant de vocation. Elle ſuit dans ſes Inſtructions Théorétiques la même méthode qu'elle a à ſuivre dans les Inſtructions Pratiques: elle conduit ARCHITAS du Simple au Composé, du Connu à l'Inconnu. Elle irrite ſa curioſité: elle éguiſe ſa pénétration. Enfin, elle lui dévoile les Myſtères les plus profonds de cette belle Science. Par ces ſoins éclairés, par cette heureuſe culture, ARCHITAS devient le plus célèbre Méchanicien de ſon ſiècle. Il a commencé par des imitations groſſières des Machines les plus communes; il finit par l'invention de Métiers qui exécutent ſeuls les plus belles Etoffes.



CHAPITRE LXXIX.

Du ſoin qu'a l'Education d'exercer agréablement les Forces de l'Eſprit.

QUELLE que ſoit la nature du Plaiſir, il eſt certain qu'il ne ſe trouve point dans un exercice trop pénible des Facultés. Il faut toujours qu'il y ait une proportion entre la Puiſſance & la Réſiſtance, entre la dépenſe que l'Ame fait de ſes Forces & l'acquiſition qui reſulte de cette dépenſe.

Si la Réſiſtance ſurmonte trop la Puiſſance; ſi l'Ame dépenſe beaucoup pour ne rien acquerir, ou pour acquerir très peu, elle ne ſentira que les efforts, & ce ſentiment ſera un ſentiment deſagréable, une pure fatigue.

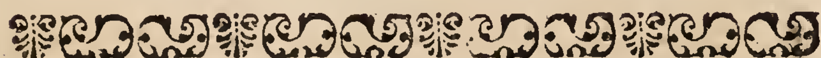
Si, au contraire, la Réſiſtance eſt telle qu'elle cède graduellement aux efforts de la Puiſſance, l'Ame aura du Plaiſir,

& elle en aura d'autant plus, que ces richeſſes croîtront davantage dans un tems donné, & qu'elle pourra juger de ſes progrès par une comparaiſon plus exacte & plus ſuivie.

Etudiez donc la portée actuelle des Eſprits, des Talens, des Facultés; & vous entretiendrez conſtamment entre la Puiſſance & la Réſiſtance, cette Proportion admirable, qui tend les Reſſorts de l'Ame ſans les affoiblir. Ces Reſſorts une fois fauſſés par une réſiſtance trop opiniâtre, perdroient leur activité, qu'il feroit enſuite difficile de rétablir.

Ecartez le Dégoût: il eſt inſéparable de la Pareſſe, qui éteint toutes les Facultés. Imitez la Nature: elle parvient par la voie du Plaiſir à une Fin néceſſaire. Elle a attaché la conſervation de l'Individu & celle de l'Eſpèce à des Senſations très agréables. Quand vous conduirez l'Ame à la Perfection par la route du Plaiſir, vous la conduirez ſurement. Combien de Génies qu'une méthode contraire a fait avorter! Combien de Talens étouffés, ou dégénérés dès leur naiſſance par

par une Culture mal entenduë! Non; les irruptions des Barbares n'ont pas fait à la Société des maux plus réels, que ceux qu'elle éprouve chaque jour d'une ſemblable Culture.



CHAPITRE LXXX.

Des progrès de l'Eſprit, ou de la Gradation qu'on obſerve dans l'acquiſition de ſes Connoiſſances.

L'ESPRIT végéte comme le Corps. Il eſt une gradation néceſſaire dans l'acquiſition de nos Connoiſſances, & dans le développement de nos Talens, comme il en eſt une dans l'accroiſſement de nos Membres. Il n'eſt point en notre pouvoir de doubler, de tripler, dans un inſtant, le dégré d'un Talent; de paſſer ſans milieu d'une Vérité d'un genre, à une Vérité d'un autre genre; de découvrir du premier coup tout ce que renferme un ſujet.

Cela eſt d'une évidence parfaite. Les moyens par leſquels nous acquerons des Idées, & ceux par leſquels nous opérons, entraînent par eux mêmes la Succeſſion. L'Oeil, l'Oreille, la Main ſont des Inſtrumens qui n'agiſſent que ſucceſſivement. Le Cerveau ne reçoit que de la même manière leurs Impreſſions. La Lecture, la Converſation, l'Expérience, la Méditation ſont inſéparables de la Succeſſion. L'Ame ne ſauroit ſaiſir tout d'un coup les rapports qui lient deux Vérités un peu éloignées. Elle n'y parvient que par l'intervention d'Idées moyennes, & toute la Théorie du Raiſonnement repoſe ſur ce principe. Les Génies les plus pénétrans, les plus profonds, ne ſe diſtinguent des autres Hommes que parce qu'ils emploient un plus petit nombre de milieux. Leur Vuë plus étenduë ſaiſit des rapports plus éloignés. Ils ne marchent pas, ils volent; mais toujours leur Vol eſt-il ſucceſſif.

Parcourez toutes les Sciences & tous les Arts; ſuivez toutes les Découvertes, toutes les Inventions, & vous verrez qu'il n'en eſt point qui n'ait ſon Echelle, ſes Gra-

Gradations, ſon Mouvement. Tantôt l'Echelle ſe trouvera compoſée d'un très grand nombre d'Echellons, diſtribués irrégulièrement; tantôt le nombre des Echellons ſera fort petit, & leur diſtribution régulière; tantôt la Ligne parcouruë ſera une Ligne droite; tantôt ce ſera une Courbe très compoſée, très bizarre. Les circonſtances, la nature du ſujet, la lenteur ou la rapidité des Eſprits, la diſette ou l'abondance des Génies détermineront ces variétés.

Ce ſeroit aſſurément un Ouvrage bien intéreſſant, que celui qui expoſeroit ſous nos yeux dans une ſuite de Tableaux, des Découvertes les plus utiles, les plus brillantes, & la véritable marche des Inventeurs. Un pareil Ouvrage ſeroit la meilleure introduction à l'Hiſtoire de l'Eſprit humain. Les Mémoires que les Phyſiciens & les Naturaliſtes publient, en ſeroient d'excellens Matériaux. L'Eſprit d'Obſervation qui s'y montre par-tout, eſt l'Eſprit univerſel des Sciences & des Arts. C'eſt cet Eſprit qui va à la découverte des Faits par la Route la plus ſûre, & qui voit toujours naître ſous

ſes pas des Vérités nouvelles. Mais quelle eſt la Science où les progreſſions de cet Eſprit ſoient exprimées par une ſuite de Dégrés plus nombreuſe, plus étenduë, plus liée que dans la Géométrie ? Nous la voyons cette Science aujourd'hui ſi ſublime, naître comme un Ver des fanges du Nil; tracer en rampant les bornes des Poſſeſſions; ſe fortifier peu à peu; prendre des Ailes; s'élever au ſommet des Montagnes; meſurer d'un Vol hardi les Plaines celeſtes; percer enfin dans la Région de l'Infini.

L'Education dreſſera donc ſon Plan d'Inſtruction ſur la génération la plus naturelle des Idées. Elle choiſira dans chaque ſujet celles qui ſeront les plus lumineuſes, les plus intéreſſantes, les plus capitales. Elle les diſtribuera ſuivant leurs rapports les plus prochains. Elle en compoſera des ſuites qui repréſenteront fidèlement la marche de l'Eſprit dans la recherche du Vrai. Elle conſervera tous les milieux néceſſaires, & ne ſupprimera que ceux qui pourroient cauſer de l'ennui & du dégoût. Elle tâchera de faire du Cerveau confié à ſes ſoins, un Edifi-

ce dont toutes les pièces communiquent avec les autres dans un ordre commode, naturel, élégant. Elle y ménagera des avenuës faciles, agréables. Elle ſuivra dans les Proportions, les Ornemens, les Ameublemens, la Loi ſévère que lui impoſera la deſtination de l'Edifice. Elle ne confondra point l'oeconomie d'un Temple avec celle d'un Palais, l'ordonnance d'un Théatre avec celle d'un Arſenal. Lorsqu'un mouvement conduit à un autre mouvement; lorsque les Idées naiſſent les unes des autres, que les Comparaiſons, les Images, les Tranſitions ne ſervent qu'à y répandre plus de clarté, à lier plus fortement tous les Chaînons de la Chaîne, l'Ame retient mieux ce que l'on veut qu'elle retienne, elle exerce toutes ſes Facultés avec une aiſance, un agrément qui en aſſurent les progrès.



CHAPITRE LXXXI.

Réflexions générales ſur les Méthodes d'Inſtruction.

Si nous jugeons ſur les Principes que nous venons de poſer, du mérite des Ouvrages qui ont pour objet l'inſtruction de la Jeuneſſe, & qui s'annoncent ſous les différens Titres d'*Elémens*, d'*Introductions*, d'*Abrégés*, d'*Entretiens*, de *Catéchiſmes*, &c, quels ſeront les reſultats d'un ſemblable Examen?

Cet enchaînement naturel des Vérités qui contribuë tant à les graver dans la Memoire, y ſera-t-il bien obſervé? Les Forces de l'Ame y ſeront-elles ménagées avec cet art qui les entretient & les augmente? La Curioſité toujours ſi agiſſante, y recevra-t-elle la nourriture propre à éguiſer ſon appetit? L'Agréable y conduira-t-il toujours à l'Utile? Des Fleurs mélangées & diſtri-

buées avec goût, y cacheront-elles des Epines qu'il ſeroit dangereux de laiſſer appercevoir ? L'Eſprit y embellira-t-il la Raiſon ; la Raiſon y annoblira-t-elle l'Eſprit ? Au lieu de la vivacité, de la délicateſſe, & du badinage leger du Dialogue, n'y éprouverons-nous point le froid, la péſanteur & le ſérieux d'une Diſſertation ? N'y verrons-nous point avec ſurpriſe l'Architecture Gothique du 11e. ſiècle miſe en œuvre dans des Edifices du 17e. ? N'y remarquerons-nous point des Colomnes énormes employées à ſoutenir un ſimple Dais, & de petits Pilaſtres appellés à porter le poids immenſe d'une Voûte ? Les Diſtributions n'y offriront-elles point d'embarras & d'obſcurité ? Les Avenuës n'y ſeront-elles point des Labyrinthes?



CHAPITRE LXXXII.

De la manière d'enſeigner les premiers Principes de la Religion.

J'OUVRE un Catéchiſme à l'uſage des Enfans, qu'on dit fait par un habile Homme: j'y vois à la tête cette Queſtion; Qu'eſt-ce que DIEU? La Réponſe eſt auſſi ſenſée que la Demande; DIEU eſt un Eſprit infini & tout parfait, éternel, tout puiſſant. Préſent partout. Quoi donc? Un ſeul de ces Attributs ſuffiroit pour abſorber le Philoſophe le plus profond, & vous voulez en faire entrer toute la collection dans la Tête d'un Enfant. Sans doute que vous ne prétendez pas qu'il comprenne ces termes? Et pourquoi, je vous prie, chargez-vous ſi inutilement ſa Memoire? Que diriez-vous d'un Traité de Géométrie Elémentaire qui commenceroit par les propriétés de la Parabole, ou par les Suites infinies? Si vous voulez parler de

DIEU

DIEU à l'Enfant, faites LE lui connoitre ſous les Images ſenſibles d'un Père, d'un Ami, d'un Bienfaiteur abſent qui lui envoie chaque jour dequoi fournir à ſes beſoins & à ſes plaiſirs.

Je continuë à feuilleter ce Catéchiſme; & je trouve dès la ſeconde ou la troiſième ſection, la Doctrine des Anges fidèles & des Anges rébelles; Satan Eſprit malin, orgueilleux, artificieux, tentateur de nos premiers Parens, ennemi naturel de l'Homme, &c. A quoi bon cela, je le demande; qu'à jetter dans l'Ame de l'Enfant des terreurs paniques, que les diſcours d'un Domeſtique ignorant & ſuperſtitieux, ne manqueront pas de fortifier? Je confeſſe ingenument que je ne connois point l'utilité de ces inſtructions; & je ſouhaiterois ardemment que toute cette Doctrine des Démons eut été releguée pour toujours dans la Philoſophie Orientale.

La manière de préſenter les Dogmes de la RELIGION aux Enfans n'eſt guère moins abſurde. On diroit qu'on n'ait pour but que d'exercer leur Memoire,

ou plutôt de l'accabler par cet aſſemblage de termes obſcurs, métaphyſiques, & quelquefois contradictoires. Eſt-ce là cette Religion annoncée aux ſimples, & faite pour éclairer l'Entendement & toucher le Coeur? Où n'eſt-ce point plutôt un Extrait de Théologie Scholaſtique?

Que dirons-nous encore de la Morale, déja ſi ſéche par elle même, & qu'on prend ſoin de rendre encore plus rebutante par cette ennuyeuſe cathégorie de Vertus & de Vices?

Pour moi, ſi j'avois à dire ma penſée ſur l'Inſtruction des Enfans, ſujet ſi important, ſi rebatu, mais ſur lequel on ne ſauroit trop rebatre, j'avouerois que tous nos Catéchiſmes me paroiſſent inutiles, ou même nuiſibles à cette fin. Je voudrois ne parler de DIEU & de la RELIGION à l'Enfant que lorſque ſa raiſon auroit atteint une certaine maturité. Il me ſemble que l'Idée aſſez claire, & toujours préſente du Pouvoir paternel ſuffit pour diriger cet âge tendre, sans qu'il ſoit beſoin d'y faire intervenir la notion

Pſychologique d'un Eſprit Infini dont il ne ſauroit concevoir l'exiſtence. Quand je vois un Enfant joindre les mains à demi, lever vers le Ciel des Yeux qui ne diſent rien, reciter à la hâte d'un Ton piteux & d'une Voix mal articulée, une Prière qu'il a apriſe avec beaucoup de peine, je ne vois qu'un jeune ſinge qui repète ſa leçon. De telles prières ne ſauroient être d'aucune utilité pour celui qui les fait, ni édifiantes pour ceux qui les écoutent. Et elles jettent même une ſorte de ridicule ſur ce que la Religion a de plus ſaint. Je voudrois donc n'entretenir d'abord l'Enfant que des choſes les plus ſenſibles, que des Objets qui s'offriroient à lui tous les jours. Je n'oublierois point que ſi nous ſommes Machines, c'eſt ſur-tout à cet âge, & que les reſſorts de cette Machine qu'il s'agit de monter, ſont les Sens. J'inſtruirois l'Enfant de ſes Devoirs ſans paroitre l'en inſtruire. J'en reſſerrerois le nombre le plus qu'il me ſeroit poſſible, en les déduiſant des relations les plus prochaines, les plus eſſentielles, des relations qui auroient pour objets immédiats ſon propre Corps, ſes Parens, & les

les Perſonnes avec leſquelles il auroit à vivre. Je l'intéreſſerois à l'obſervation de ces Devoirs principalement par le bien naturel qui en reſulte. Je les lui ferois goûter en les lui rendant toujours utiles, & en en banniſſant avec ſoin la gêne, le dégoût & le chagrin. La Table, le Jeu, la Promenade ſeroient l'Ecole où il recevroit ſes inſtructions. Les Fables de la FONTAINE l'amuſeroient utilement. Je ſaiſirois toutes les occaſions qui s'offriroient naturellement de gliſſer dans ſon Ame quelque Vérité, de développer dans ſon Coeur quelque ſentiment. J'exciterois ſon petit amour propre par des éloges & des recompenſes diſpenſés à propos, & par une émulation bien ménagée. Je le formerois à la réflexion en converſant ſouvent avec lui, & en lui laiſſant une grande liberté d'interrompre & de dire tout ce qu'il penſeroit. Je ferois rencontrer ſous ſes pas, comme par hazard, une de ces merveilles de la Nature dont tous les yeux ſont frappés: je lui en développerois peu à peu les particularités les plus curieuſes, & les plus à ſa portée. Je lui ferois déſirer de voir d'autres Objets de ce genre.
Je

Je l'achemineroіs enſuite inſenſiblement à s'enquerir de l'Auteur de ces choſes. Je lui ferois chercher, & je chercherois avec lui cet ESPRIT inviſible qui ſemble nous dire par-tout, me voici. J'échaufferois ſa curioſité pour cet ETRE le plus intéreſſant de tous les Etres; & je la ſatisferois en LE lui faiſant connoitre ſurtout par ſes Attributs moraux. Je m'attacherois à lui rendre DIEU aimable, à imprimer pour LUI dans ſon Coeur le même amour, & s'il étoit poſſible un amour plus vif que celui qu'il reſſentiroit pour ſes Parens les plus chers. Je me ferois une eſpèce de Devoir de ne parler jamais de Dieu qu'avec un air de recueillement, & en accompagnant la prononciation de ce NOM auguſte, de Geſtes propres à faire ſur l'Eſprit de l'Enfant une impreſſion mélée de joie & de reſpect. Je lui montrerois ce tendre PERE preſſé ſans ceſſe du ſoin de ſes Créatures, leur donnant à toutes la pâture, le vétement & le domicile. Un Gâteau d'Abeilles, la Coque d'un Ver à ſoie, le Nid d'un Oiſeau ſeroient mes démonſtrations. Le ramenant enſuite à lui même, je lui ferois remarquer le nombre &

l'ex-

l'excellence des biens par lesquels DIEU a voulu distinguer l'Homme de tous les Animaux. Je lui découvrirois enfin dans la Rédemption le trait le plus touchant de la BONTÉ DIVINE. Je lui produirois JESUS-CHRIST sous la relation simple, & tout à fait intelligible d'un Envoyé, dont la Mission a pour objet principal d'annoncer le pardon au Pécheur qui se repent, & de mettre en évidence la Vie & l'Immortalité. J'applanirois à ses yeux la route du salut. Je ferois des Loix du SEIGNEUR un *joug facile & un fardeau léger.* J'accoutumerois le Jeune Homme à envisager la Religion comme ce qui doit égayer toutes ses occupations, assaisonner tous ses plaisirs, embellir autour de lui toute la Nature. Je voudrois que cette Idée riante, je serai éternellement heureux, l'accompagnât par-tout; qu'elle assistât à son coucher & à son lever; qu'elle le suivît dans la compagnie & dans la solitude; qu'elle dissipât ou adoucît tous les chagrins qui pourroient s'élever dans son Ame. Je ferois souvent retentir à ses Oreilles ce Chant d'allégresse. *Paix sur la Terre & bonne Volonté envers les Hommes.*

CHA-



CHAPITRE LXXXIII.

Du Caractère.

QUAND un Talent s'eſt développé juſqu'à un certain point; quand une Vertu ou un Vice ont pouſſé des racines aſſez profondes, ils deviennent, pour ainſi dire, un centre d'attraction qui exerce ſa puiſſance ſur tout ce qui l'environne. Toutes les Facultés ſpirituelles & corporelles ſe reſſentent plus ou moins de l'énergie de cette Force. Le Cerveau ſe modelant ſur ſon impreſſion, façonne en conſéquence les ſucs nourriciers, & leur donne un arrangement rélatif au ton dominant.

De là naît le Caractère, qui n'eſt que l'enſemble, ou le reſultat des Diſpoſitions habituelles.

Chaque Talent, chaque Profeſſion, chaque Etat a ſon Caractère, que l'Obſer-

ſervateur attentif découvre, que le Moraliſte étudie, que le Légiſlateur conſulte.

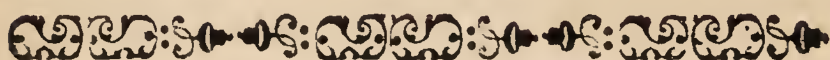
La multiplicité des Talens, des Vertus ou des Vices dans le même ſujet, rend le Caractère plus compliqué, d'une décompoſition plus difficile.

On a dit que c'eſt un Caractère bien fade que de n'en avoir aucun. Ces termes expriment aſſez bien cette extrême médiocrité en tout genre, ce parfait uniſſon de pluſieurs riens, de pluſieurs Qualités manquées, qui laiſſent un Homme dans une indétermination ſi complette qu'on ne ſait à quelle claſſe il appartient, ni quelle valeur lui aſſigner. Un tel Homme n'a proprement ni Talent, ni Vertu, ni Vice. Il en eſt de ces Caractères indéterminés, comme de ces Viſages qui n'ont point de Phyſionomie; parce qu'ils n'ont aucun Trait qui ſaille.

Il faut que l'Education s'induſtrie beaucoup pour trouver dans un fond auſſi ingrat quelque diſpoſition qui mérite d'être cultivée par préférence. Elle ne doit cependant pas deſeſpérer de ſes

ſoins.

ſoins. Souvent la Nature ſe plait à cacher des Dons eſtimables ſous des apparences qui promettent peu. Elle veut être ſollicitée à ſe produire; & elle ne ſe découvre qu'à ceux qui ſavent l'interroger.



CHAPITRE LXXXIV.

Du Pouvoir de l'Education.

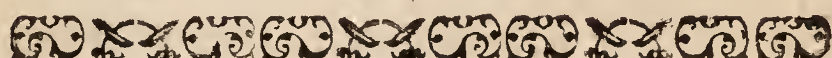
C'EST un grand pouvoir que celui de l'Education. L'Univers eſt plein de ſes effets. La Génération peut mettre entre les Habitans d'un même Lieu des différences marquées; elle peut accorder aux uns des diſpoſitions qu'elle refuſe aux autres; mais ces diſpoſitions que deviendroient-elles ſi l'Education ne s'en ſaiſiſſoit pour les faire valoir? C'eſt elle qui rend aſſez ſouvent les Membres d'une même Famille auſſi différens entr'eux que le ſont les Habitans de Climats éloignés. C'eſt elle qui fait fleurir aujourd'hui ſur les bords de la Sène
&

& ſur ceux de la Tamiſe un Peuple de Savans, à la place duquel on ne vit autrefois qu'une Nation de Barbares. C'eſt elle qui conſerve à la Chine depuis près de trois mille ans, ſa Religion, ſes Loix, ſes Moeurs, ſes Sciences & ſes Arts. C'eſt elle enfin qui tranſportera quelque jour ſur les Rives ſauvages de l'*Amazone* les Sciences Européennes, & qui transformera l'Américain ſtupide en Métaphyſicien profond.

D'où vient la diſtance énorme qui ſépare l'immortel NEWTON du Paſtre groſſier? La Nature n'auroit-elle pas paîtri leurs Cerveaux du même Limon; auroit-elle mis dans l'un des Parties qui ne ſe trouveroient point dans l'autre; ou auroit-elle arrangé dans l'un certaines Parties tout autrement qu'elle ne les auroit rangé dans l'autre? Non; le Cerveau du Paſtre a eſſentiellement les mêmes Organes, la même ſtructure, le même tiſſu que celui du Philoſophe; & ſi ce dernier a quelque avantage qui n'ait pas été donné à l'autre, cet avantage n'eſt pas tel qu'il eût fait de NEWTON placé dans les Orcades, le NEW-

TON

TON qu'on a vu briller à Londres. L'Education a opéré ce Prodige dont nous cherchons la Cause prochaine: elle a élevé le Philosophe au sein de la Lumière; elle a laissé ramper le Pastre dans l'épaisse Nuit.



CHAPITRE LXXXV.

Continuation du même sujet.

Le Pouvoir de l'Education ne se borne point à cette Vie. Il perce au de là du Tombeau, & porte ses heureuses Influences jusques dans l'Eternité.

Après s'être développé par dégrés insensibles, l'Homme atteint l'âge de maturité. Dans cet âge il déploie toutes ses Forces; il exerce toute son Activité, il goûte la plénitude de l'Existence. Mais ce Solstice de la Vie humaine dure peu. Bientôt l'Homme déchoit; ses Forces s'affoiblissent; son Activité

diminuë ; & cet affoibliſſement graduël le conduit inſenſiblement à la Vieilleſſe, qui eſt ſuivie de la Mort.

L'Homme, cet Etre excellent, dans lequel nous découvrons tant de Traits d'une Origine celeſte, ne vivroit-il donc que la Vie de l'Ephemère ? Tant de Vertus, tant de Lumières, tant de Capacités à acquerir n'auroient-elles pour Fin que d'embellir un inſtant le Tableau changeant de l'Humanité, en rendant à la Société des ſervices néceſſaires ?

La Raiſon peut élever ces doutes, parce qu'elle peut craindre d'être privée pour toujours d'un Bonheur qu'elle déſireroit qui ne finît point ; & qu'ignorant le Plan de l'Univers, elle ignore ſi ce déſir s'accorde avec ce Plan. Mais lorſqu'elle réfléchit profondement ſur la *ſimplicité* de l'Ame, & ſur les PERFECTIONS DIVINES, elle y découvre des motifs ſuffiſans, pour ſe perſuader que l'Ame continuera d'exiſter après la deſtruction du Corps groſſier qu'elle anime aujourd'hui. S'il reſte là deſſus quelques inquiétudes à la Raiſon, c'eſt ſur

sur le besoin que l'Ame a d'un Corps pour exercer ses Facultés. La REVELATION vient dissiper ces inquiétudes en enseignant aux Hommes le dogme important de la RESURRECTION, dogme si consolant, & en même tems si conforme aux notions les plus saines de la Métaphysique. La SOUVERAINE SAGESSE a donc de grandes vuës sur l'Homme. ELLE a placé au dedans de lui le Germe d'une Immortalité glorieuse. ELLE a semé sur la Terre le Grain qui renferme ce Germe précieux ; ELLE a voulu qu'il y prît ses premiers accroissemens, qu'il y portât ses premiers Fruits; & ELLE s'est proposée de le transplanter un jour dans un Terrein plus fertile, où il recevra la Culture propre à donner à ses Productions toute la Perfection qu'elles sont capables d'acquerir.

L'Education commence ici bas ce grand Ouvrage. Elle prépare le Coeur & l'Entendement pour cet Etat futur: elle les rend propres à habiter le séjour de la Vertu & de la Lumière.

Mais qu'est-ce que ce Germe qui doit

ſe développer un jour avec tant d'éclat? Un Voile épais le dérobe à nos foibles yeux, & ne laiſſe à notre Curioſité avide que la reſſource des conjectures. Ce Germe ſeroit-il un Corps organique de Matière Etérée, ou d'une Matière analogue à celle de la Lumière? Seroit-il le véritable ſiége de l'Ame? Le Corps *Calleux* n'en ſeroit-il que l'Enveloppe groſſière? Les Eſprits Animaux deſtinés à tranſmettre à ce Corps Etéré les ébranlemens des Objets, y produiroient-ils des impreſſions durables, ſource de la *Perſonnalité*? Les Eſprits Animaux eux mêmes ſeroient-ils d'une nature analogue à celle de la Lumière ou de la Matière Electrique? L'Action des Viſcères n'auroit-elle pour but que de ſéparer ce feu élémentaire des Alimens dans leſquels on ſait qu'il eſt renfermé? Les Nerfs ne ſeroient-ils que les Cordons deſtinés à la tranſmiſſion de cette Matière dont la rapidité eſt ſi merveilleuſe? Le Corps Etéré contiendroit-il en petit tous les Organes du Corps glorieux que la Foi eſpère, & que S[t]. PAUL nomme Corps *ſpirituel*, par oppoſition au Corps *animal*? La Reſurrection ne ſeroit-elle
que

que le développement *prodigieusement* accéléré de tous ces Organes? Une Lumière celeste infiniment plus active que la Liqueur qui opère le développement du Germe grossier, opéreroit-elle le développement du Germe immortel?

Tout n'est que changement & que développement. Contenus originairement en petit dans des Germes, les Corps organisés ne sont que se développer, & l'instant où ce développement commence, est ce que nous nommons improprement *Génération*. La Nature prépare de loin ses Productions; elle les fait passer successivement par différentes Formes, pour les élever enfin au dernier terme de leur Perfection. Quelle distance entre la Plante renfermée encore dans la Graîne, & cette même Plante parvenuë à son parfait accroissement! Quelle différence entre la Chenille & le Papillon qui en doit naître; entre ce Ver herissé de Poils, qui rampe pésamment sur la Terre, & qui ne se nourrit que d'Alimens grossiers; & cet Animal paré des plus riches Couleurs, qui fend l'Air d'un vol leger, & qui ne vit que de Rosée! Cependant la Che-

nille eſt un véritable Papillon ſous une Forme empruntée. La Main ſavante & délicate d'un SWAMMERDAM, ou d'un REAUMUR, ſait faire tomber ce Maſque, & produire à nos yeux ſurpris les Parties propres au Papillon.

L'Homme ne paroit point non plus ici bas ſous ſa véritable Forme : ce n'eſt point lui que nous voyons; ce n'eſt que cette Enveloppe terreſtre qu'il doit rejetter. La Mort ſi rédoutable au Vulgaire, n'eſt pour une Ame philoſophique que la Muë qui doit préceder une heureuſe Transformation.

F I N.



PRIN-

PRINCIPES *PHILOSOPHIQUES* SUR LA CAUSE PREMIERE, ET SUR SON EFFET.

Et vidit DEUS cuncta quæ fecerat, & erant valde bona.
Genes. I. v. 31.



DISCOURS
PRELIMINAIRE.

Sur l'Utilité de la Métaphysique & sur son Accord avec les Vérités essentielles de la RELIGION.

TOUS *les Etres ont leurs* Rapports. *Les* Conséquences *de ces Rapports sont des* Loix. *La Métaphysique considère ces Rapports: elle en observe l'enchaînement & les effets.* L'Homme, *le plus parfait des Etres* Terrestres, *est aussi celui dont les Rapports sont les plus étendus, les plus féconds, les plus variés. L'Homme tient à toute*

*la Nature; & la Nature tient à l'*ETRE DES ETRES.

*L'*Utilité *de la Métaphysique est donc proportionnée à la grandeur des Objets dont elle s'occupe. Elle part modestement du* Fait : *elle recherche ce qui est, & en* généralisant *les Idées, elle s'élève par dégrés à la* PREMIERE RAISON *des Choses.*

La Métaphysique voit la RELIGION *comme une maîtresse Rouë dans une Machine. Les Effets de cette Rouë sont déterminés par ses Rapports aux Pièces dans lesquelles elle s'engraine. La* RELIGION *parle d'une* Alliance, *d'un* MEDIATEUR, *de* recompenses *& de* peines à venir. *Ces Termes puisés dans le langage des Hommes, & pour des Hommes, expriment figurément l'Ordre établi.*

Les

Les Rapports de l'état actuel de l'Humanité à un état futur, sont des Rapports certains. Ceux de la Vertu *au* Bonheur, *du* Vice *au* Malheur, *ne ſont pas moins certains; & ils ſe manifeſtent déja ici bas.*

Ainſi, ſoit que l'on admette une Néceſſité proprement dite *dans les Actions* Morales; *ſoit que l'on nie cette Néceſſité; rien ne change: la Religion eſt toujours le Tréſor de la* Grace. *La* Vertu *&* *le* Vice *demeurent ce qu'ils ſont: leurs conſéquences ſont infaillibles; elles dérivent de la* nature des Choſes.

DIEU *voit l'*Homme de bien *& le* Méchant *comme* IL *voit le* Froment *& l'*Yvroye. *Ce ſont différens dégrés de l'*Echelle Terreſtre. DIEU *a voulu l'exiſtence de ces Dégrés, parce qu'ils entroient dans la compoſition de ce*

Monde : IL *a voulu l'existence de ce Monde, parce qu'il entroit dans la composition de l'Univers :* IL *a voulu l'Univers, parce qu'il étoit* Bon. DIEU *ne* recompense *donc point ;* IL *ne* punit *point, à parler métaphysiquement : mais* IL *a établi un* Ordre *en conséquence duquel la* Vertu *est source du* Bien, *le* Vice *source du* Mal.

Ce seroit donc en vain que le Vicieux voudroit s'autoriser d'un Enchaînement nécessaire : *il n'en sera pas moins vrai qu'il éprouvera un* Mal *proportionné au dégré de son imperfection. Mais le Vicieux peut cesser de l'être : il cessera de l'être, dès qu'il le voudra : il le voudra, dès qu'il aura été placé dans des circonstances propres à lui faire distinguer surement le meilleur* réel *du meilleur* apparent.

Telle

Telle est l'Idée que la Raison se forme de la fin principale des peines: elles sont le moyen qui ramène à l'Ordre tous les Etres qui auront eu le malheur de s'en écarter. L'Ame est une Force dirigée essentiellement *vers le* Bien: *un dégré de Perfection acquis, conduit à un autre dégré.*

Dans ce Système, la difficulté se réduit donc à demander; pourquoi DIEU *a créé un Monde dans lequel le Mal devient pour un certain nombre d'Etres le véhicule au Bien? La solution de cette Question est dans l'*ESSENCE *de l'*ENTENDEMENT DIVIN. *La Métaphysique n'entreprend point de sonder ces Profondeurs: elle se borne à découvrir que l'Univers est la Production de l'*ETRE SUFFISANT A SOI, *& dont les* PERFECTIONS *n'ont point d'autres Bornes que* SA NATURE.

*En approfondissant la Méchanique de nôtre être, la Métaphysique apperçoit dans l'*Amour propre *le Principe de toutes nos Actions; & ce Principe n'est pas plus opposé à la* RELIGION *que celui de la* Nécessité. *L'Amour propre est l'*Amour du Bonheur; *& qui pourroit douter que l'Amour du Bonheur ne soit le ressort qui meut les Hommes? La* RELIGION *en leur annonçant des recompenses & des peines, fait-elle autre chose que tendre davantage ce ressort? L'Amour propre est dans une Belle Ame la source de la Bienveuillance universelle, parce que le Sentiment de la Perfection est inséparable de celui du Bonheur. L'Entendement peut s'obscurcir, & se méprendre dans le discernement des Biens & des Maux. Mais l'Amour propre ne perd point de son* Activité: *l'Homme ne cesse point de*

de ſentir, *& de vouloir ſon* Bonheur.

Eclairez donc l'Homme ſur le Bonheur; *enſeignez lui qu'il le trouvera dans celui de ſes* Semblables, *& dans l'*Obſervation *des* Rapports *qu'il ſoutient avec eux; laiſſez à l'*Expérience *à le convaincre de la vérité de ces Principes, & vous en ferez un* Agent Moral.

Je l'ai dit dans ma Préface; je le repète ici: la RELIGION *conſidérée ſous ſon vrai point de vuë, peut s'allier aux Idées les plus philoſophiques: mais ceux qui manient la* RELIGION *n'ont pas toujours aſſez de Philoſophie dans l'Eſprit. Ils s'imaginent que tout eſt perdu lorſqu'on donne à un Mot un ſens différent de celui qu'ils adoptent. Ils jugent d'un Principe par ſes conſéquences; & au lieu de s'aſſurer*

rer de la vérité du Principe, ils examinent ce qui en resulteroit s'il étoit admis. C'est ainsi que sans y penser ils asservissent la Raison à l'Opinion, la RELIGION *au Préjugé; & qu'ils fournissent à l'Incrédule les Armes les plus dangereuses.*

Vous donc qui vous intéressez sincèrement aux progrès de la RELIGION, *qui est la Vérité, ne vous scandalisez point lorsqu'un Philosophe ôse vous dire que l'Homme est une Machine* Physico-Morale, *construite pour exécuter une certaine suite de Mouvemens. Mais si vous êtes appellés par état à gouverner cette Machine, sachez quel en est le Mobile; étudiez la manière de le mettre en jeu, & vous dirigerez à votre gré les Opérations de la Machine.*

PRIN-



PRINCIPES

PHILOSOPHIQUES.

INTRODUCTION.

J'AI donné dans les *Considérations* précedentes des Principes sur l'Oeconomie de notre Etre: je reprends ici quelques-uns de ces Principes: je les lie à d'autres Principes plus généraux, ou rélatifs. Je tâche d'en composer une suite où ils soient exposés avec netteté & précision. Je vais à ce qui me paroit le plus certain, & je ne me détermine point par les Conséquences. Ce qui est, est. Les détails n'entrent point dans mon Plan: je veux saisir les

les grosses Branches, & non les Rameaux.

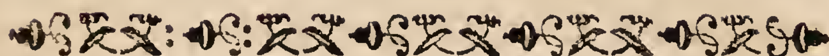
Philosophes qui êtes au dessus du Préjugé, & qui recherchez le fond des Choses, c'est à vous que j'addresse ces Principes: jugez; & dites moi si je suis dans l'erreur.

Peuple des Philosophes? Théologiens passionnés? je n'écris point pour vous: condamnez moi; votre improbation sera mon éloge.

Esprits justes? Coeurs vertueux? Etudiez mes Principes: ils vous rendront plus justes & plus vertueux encore.

Esprits faux? Coeurs vicieux? Ne me lisez point: vous deviendriez plus faux & plus vicieux encore.

PRE-



PREMIERE PARTIE.



DE LA CAUSE PREMIERE.



CHAPITRE I.

Le Monde ſucceſſif, *preuve d'une* CAUSE NECESSAIRE.

Le Monde eſt *ſucceſſif.* Son Etat *actuel* eſt l'Effet *immédiat* de ſon Etat *antécédent.* Une Génération ſuccède à une autre Génération, une Forme à une autre Forme, un Mouvement à un autre Mouvement.

La ſuite de ces Etats divers n'eſt pas *infinie.* Chaque Etat a *néceſſairement* ſa Cauſe *hors de ſoi*: la ſomme de toutes ces

ces Causes individuelles a donc nécessairement SA CAUSE hors de soi.

Cette CAUSE extérieure à la Chaîne immense qui forme l'Univers; cette CAUSE qui a *en* SOI la *raison* de SON Existence; cette CAUSE sans LAQUELLE rien n'existeroit, est la CAUSE NECESSAIRE.



CHAPITRE II.

Des ATTRIBUTS *de la* CAUSE NECESSAIRE.

QUELS sont les ATTRIBUTS de cette CAUSE? ELLE a agi: observons SES Effets: ils nous manifesteront SES ATTRIBUTS.

L'Univers *existe:* la CAUSE qui l'a produit est donc PUISSANTE. L'Univers est un Système de *Rapports:* la CAUSE qui l'a produit est donc INTELLIGENTE. L'Univers renferme des

Etres

Etres *Heureux*: la CAUSE qui l'a produit eſt donc BIENFAISANTE.



CHAPITRE III.

*De l'*Illimitation *des* ATTRIBUTS DIVINS.

MAIS ces ATTRIBUTS ADORABLES réſident dans l'ETRE EXISTANT PAR SOI. Ils n'ont donc aucune Raiſon *extérieure* de *limitation*. Ils ſont *néceſſairement* ce qu'ILS ſont. ILS ne le ſont pas dans un certain dégré: ILS le ſont *abſolument*.

L'ETRE NECESSAIRE a donc toute la PUISSANCE, toute la SAGESSE, toute la BONTÉ *poſſibles*. IL eſt l'ETRE ABSOLUMENT PARFAIT.



SECONDE PARTIE.



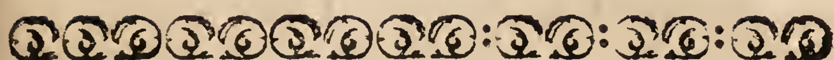
L'UNIVERS UN ET BIEN.

CHAPITRE I.

De la Bonté *de l'Univers.*

L'EFFET répond à ſa Cauſe. L'Univers eſt l'Effet de la CAUSE NECESSAIREMENT PARFAITE. Il a donc toute la *Perfection* qu'il pouvoit recevoir. Il eſt *Bien.*

CHA-



CHAPITRE II.

*De l'*Unité *de l'Univers.*

L'UNIVERS est *Un*; parce qu'il est *Tout* ce qui *pouvoit* être. La CAUSE PREMIERE a produit le plus grand Effet *Possible*. DIEU a *voulu*, & a voulu en DIEU. SA VOLONTÉ *efficace* a rendu *Actuel* Tout ce qui étoit *Possible*. DIEU continuë à vouloir ce qu'IL a voulu, parce qu'IL est *essentiellement* ce qu'IL a été & ce qu'IL sera.



CHAPITRE III.

Continuation du même sujet.

L'UNIVERS est *Un* encore dans les *Rapports* des *Parties* au *Tout*, & des

des *Moyens* à la *Fin*. Cette Fin eſt le *Bonheur* des Etres *ſentans* & *intelligens*. Les *Moyens* ſont les *Rapports* de ces Etres entr'eux, & aux *Objets* environnans.



CHAPITRE IV.

Motif *de la* Création.

DIEU a *créé* parce qu'IL étoit DIEU. SES PERFECTIONS vouloient des Etres qui *goutaſſent* l'Exiſtence. DIEU a créé ces Etres. En les créant, IL a ſatisfait à SOI. IL les *aime*, parce qu'IL s'aime LUI MEME de l'Amour le plus parfait.



CHAPITRE V.

De la PROVIDENCE.

LA VOLONTE' qui a *créé* & qui *conſerve*, eſt la PROVIDENCE.

DIEU

DIEU eſt *préſent* à toutes les Parties de l'Univers : IL l'a *fait*. IL *connoit* les *Loix* des Etres *Matériels* & des Etres *Intelligens* : IL a ordonné ces Loix: IL a formé ces Etres. IL ne *prévoit* pas; IL *voit*. L'*Avenir* eſt pour LUI comme le *Préſent*; un Monde qui ſe développera, comme ce Monde développé. IL découvre les Effets dans leurs Cauſes. Que dis-je ! Il n'y a qu'une Cauſe, qu'un Effet; DIEU, l'*Univers*.

CHAPITRE VI.

Un ſeul Univers *étoit* Poſſible.

L'ENTENDEMENT DIVIN n'a point vu différens Univers aſpirer à l'Exiſtence. La SAGESSE n'a point choiſi entre ces Univers le *Meilleur*. Un ſeul Univers étoit *Poſſible* : c'étoit celui dont DIEU a dit *qu'il étoit Bon*. Il étoit *Bon* parce qu'il répondoit aux PERFECTIONS de la CAUSE. Il étoit le *Plan* de la SAGESSE, l'Objet de la PUIS-

PUISSANCE qui n'a point d'autres bornes que la *Nature des Choses.*

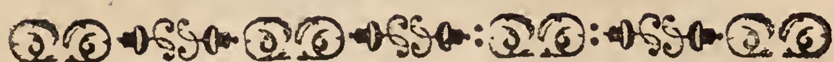


CHAPITRE VII.

*De l'*Origine *du* Mal.

LE *Mal* entroit-il donc comme Mal dans le Plan de l'Univers? Il étoit l'Effet *néceſſaire* des *Limites naturelles* de la Création. L'Univers eſt auſſi *Bon* qu'il pouvoit l'être. Il n'eſt pas auſſi Bon que ſa CAUSE: il n'eſt pas l'ETRE EXISTANT PAR SOI.

Les *Déterminations* de chaque Etre ont leurs *avantages* & leurs *inconvéniens*. Un Bien exclud un autre Bien: une Propriété s'oppoſe à une autre Propriété: un Arrangement répugne à un autre Arrangement, une Force, à une autre Force; un Dégré, à un autre Dégré. Le DIVIN GEOMETRE a vu le *Maximum* & le *Minimum* de tout cela, & l'Univers eſt la *Solution* d'un *Problème* digne de SA PROFONDE SAGESSE.



TROISIEME PARTIE.



QUESTION SUR LA PERMISSION DU MAL.

CHAPITRE I.

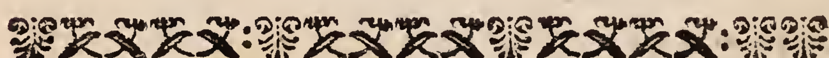
Etat de la Question.

POURQUOI DIEU ne détruit-il pas le *Mal* à sa naissance; la Grêle, dans la Nuée?

DIEU agit par les *Causes secondes.* Il a voulu que ces Causes produisissent leurs Effets, & que ces Effets devinssent Causes à leur tour. Voilà le Fait. Tel est le *Fondement* le plus solide de nos

Jugemens ſur l'*Etat des Choſes*, & la ſuite des *Evènemens*.

La Queſtion ſe réduit donc à celle-ci : Pourquoi DIEU préfère-t-IL d'agir par les *Cauſes ſecondes* à agir *immédiatement* ?



CHAPITRE II.

Réponſe à la Queſtion.

CETTE Queſtion eſt irréſoluble : elle tient à des Connoiſſances qui ne ſont peut-être données à aucune Créature ; parce que ces Connoiſſances touchent à la NATURE *Intime* de l'ETRE DES ETRES.

Renfermons-nous donc ſagement dans cette Propoſition : DIEU agit par les *Cauſes ſecondes* : cela étoit conforme à SA SAGESSE ; cela étoit *Bon*.



CHAPITRE III.

Des Miracles.

LORSQUE le *Cours* de la Nature paroit tout à coup changé, ou interrompu, on nomme cela un *Miracle*, & on croit qu'il est l'Effet de l'Action *immédiate* de DIEU. Ce jugement peut être faux & le Miracle ressortir encore des Causes secondes, ou d'un *Arrangement préétabli*. La grandeur du *Bien* qui devoit en resulter, exigeoit cet arrangement, ou cette *exception* aux Loix *ordinaires*. Mais s'il est des Miracles qui dépendent de l'Action immédiate de DIEU, cette Action entroit dans le *Plan* comme moyen *nécessaire* de Bonheur. Dans l'un & l'autre cas, l'effet est le même pour la *Foi*.



QUATRIEME PARTIE.

DES LOIX.

CHAPITRE I.

Notion générale des Loix.

Les *Loix* ſont les *Reſultats* des *Rapports* qui ſont entre les Etres.

Chaque Etre a ſon *Eſſence* qui le *diſtingue* de tout autre; & cette Eſſence eſt le *Fondement* de ſes *Rapports.*

Les Loix ſe *différencient* donc comme les Etres. Chaque Etre a ſes *Loix.*



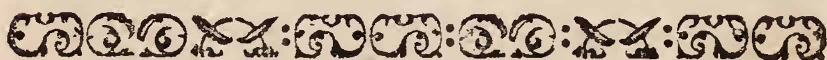
CHAPITRE II.

*De l'*Invariabilité *des Loix.*

L'ESSENCE des Etres eſt *invariable*: ils ſont ce qu'ils ſont.

Les Loix des Etres fondées ſur leur Eſſence ſont donc *invariables*. Le Fer ſe porte vers l'Aimant; le Tigre ſe jette ſur le Daim; le Voluptueux pourſuit le Plaiſir; le Séraphin brûle pour DIEU de l'Amour le plus ardent, en vertu des Loix établies. Ces Loix très *différentes* entre elles, ſont également *conſtantes*. Les *Forces Phyſiques* & les *Forces Intellectuelles* ſont également *déterminées* à produire leurs Effets. Ces Effets ſont *néceſſaires*: ils découlent de *Rapports immuables*. Chaque Etre décrit ſa *Courbe*: celle de l'Araignée beaucoup moins composée que celle du Singe, l'eſt beaucoup plus que celle du Polype. Toutes ces Courbes ne ſont que des Portions in-

infiniment petites de la Courbe prodigieusement variée qui compose l'Univers. L'INTELLIGENCE SUPRÊME connoit SEULE l'Equation de cette Courbe.



CINQUIEME PARTIE.

DES LOIX DE L'HOMME.

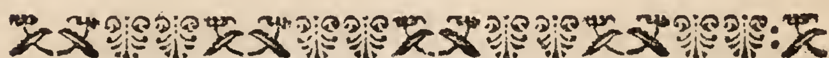
CHAPITRE I.

L'*Homme*, Etre *Mixte*.

L'HOMME est un Etre *Mixte*. Il tient par son *Corps*, aux *Substances matérielles*; par son *Ame*, aux *Substances spirituelles*.

L'Homme sent qu'il existe, & la simplicité de ce sentiment tout à fait inexplicable

cable par les propriétés de la *Matière*, nous conduit à penſer qu'il eſt une *modification* d'une Subſtance qui n'eſt point matière.



CHAPITRE II.

L'Homme, *Etre* Corporel.

En vertu des *Rapports* que l'Homme ſoutient avec la *Matière*, il eſt ſoumis aux Loix du *Mouvement*, & à l'activité des *Forces Phyſiques*.

Il ſe *nourrit* : il *change* en ſa propre Subſtance des Particules *étrangères*. Il *croît* par l'*intuſſuſception* de ces Particules. Il *engendre* des Etres ſemblables à lui.

L'action *réciproque* & *continuée* des *Solides* & des *Fluïdes*, & l'impreſſion *variée* des *Elémens*, *conſervent*, *altèrent*, ou *détruiſent* cette admirable Machine, dans les Rapports de ſa *Conſtitution* à l'activité des Cauſes qui agiſſent ſur elle.



CHAPITRE III.

*L'*Homme, *Etre* Spirituel.

COMME Etre *Spirituel* l'Homme *ſent*, *apperçoit*, *juge*, *veut*, *agit*.

Ces différentes Opérations ſont l'Effet de *Facultés* qui ont l'*Ame* pour *Sujet*. Elles ſont des manières d'être de ce Sujet.



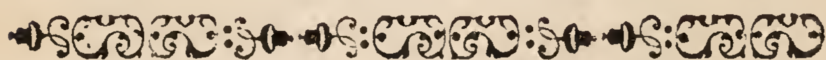
CHAPITRE IV.

*De l'*Union *de l'*Ame *&* *du* Corps.

CES Modifications ont une Cauſe *extérieure* & *prochaine* : cette Cauſe eſt la Machine *Organiſée* à laquelle l'Ame eſt *Unie* par des Noeuds qui ne ſont vraiſemblablement connus que de la SAGESSE QUI les a formés.

La

La Loi *Fondamentale* de cette *Union* eſt, qu'à *l'occaſion* des *Mouvemens* qui s'excitent dans le Corps, l'Ame eſt *modifiée*; & qu'à l'occaſion des *Modifications* de l'Ame, le Corps eſt *mû*.



CHAPITRE V.

Des Déterminations *& de la* Gradation *du* Sentiment.

Il n'eſt point de Modification de l'Ame qui lui ſoit *indifférente*. Toutes ſont accompagnées de *Sentimens agréables*, ou *deſagréables*. Les Modifications de la Faculté de ſentir ſont *déterminées* comme celles de toute autre Faculté,

Il eſt une *Gradation* dans les Sentimens comme il en eſt une dans toutes les Productions de la Nature. L'Inſtrument qui meſureroit les Sentimens, auroit, comme celui qui meſure la Chaleur, un *Point* d'où l'on commenceroit à compter: au deſſus de ce Point ſeroient les *Dégrés*

du *Plaisir*; au dessous, ceux de la *Douleur*.

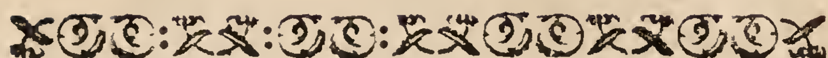


CHAPITRE VI.

*De l'*Amour Propre.

L'AME se *plait* aux Modifications *agréables*: elle se *déplait* aux Modifications *desagréables*. Elle est un Etre *sentant*: elle veut le *Bonheur*: elle s'*aime* elle même.

Cet *Amour* est le *Principe* fécond des Actions de l'Homme; la Loi suprème des Volontés.



CHAPITRE VII.

*L'*Utile, *ſource de* Plaiſir, *& des* Déterminations *de l'*Amour Propre.

L'AME *apperçoit* les *Rapports* des Choſes à ſon Bonheur; & cette Perception produit un *Sentiment agréable.*

L'*Utile* eſt ſource de *Plaiſir.* Tout ce qui eſt ſource de Plaiſir *modifie* la Faculté de ſentir en *raiſon* composée du *Caractère* de l'Ame, & du *nombre*, de l'*eſpèce*, ou de l'*intenſité* des *Plaiſirs.*



CHAPITRE VIII.

Des premiers Principes du Beau.

L'AME ſe *plait* dans l'*exercice facile* de ſes Facultés: elle eſt un Etre

Actif; mais ſon Activité eſt *bornée.*

L'Ame aime donc à *ſaiſir* des *Rapports*; mais elle n'aime pas des Rapports trop *compliqués*. Le *Beau* lui plait, parce qu'il eſt *un* & *varié*: il offre des Rapports faciles à ſaiſir. Le Beau paroitra donc à l'Ame d'autant plus *Beau* qu'il offrira un plus grand nombre de Rapports, & de Rapports faciles à ſaiſir: ou qu'il *reveillera* en elle un plus grand nombre de *Sentimens agréables*, ou des Sentimens plus *vifs*. Les Rapports des *Moyens* à la *Fin* ſont une ſource de Beauté. L'*importance* de la Fin & la *ſimplicité* des Moyens ſont une plus grande Beauté encore. L'Homme eſt Beau: un Monde eſt plus Beau: l'Univers eſt ſouverainement Beau: il eſt le *Syſtème général* du *Bonheur.*

CHA-



CHAPITRE IX.

Du Caractère *de l'*Ame, *&* *des* Sources *de ses* variétés.

L'AME *juge* des Rapports comme elle a été appellée à en juger. La *Place* qu'elle occupe dans le *Systême*, *détermine* sa manière de *Penser*. Sa manière de Penser *détermine* ses *Volitions*. Ses Volitions *déterminent* ses *Actions*. L'*Eskimaut* raisonnera-t-il comme le *François*? ALEXANDRE pouvoit-il penser comme DIOGÈNE? Mais il falloit des *Eskimauts* & des *François*: un ALEXANDRE & un DIOGÈNE.

Le *Caractère* de l'Ame est ce qui la *distingue*. Les *Idées* & les *Volontés* le *fixent*. Il exprime la *Valeur* de l'Ame.

Dans un Monde *successif* & *varié* il ne *naît* pas deux Etres précisement *semblables*. La Loi des *Développemens* s'y op-

opposeroit. Elle ne permet pas qu'un Corps *Organisé* demeure le *même* un instant. Les Effets d'une Cause toujours *changeante* sont nécessairement *variés*. La *Combinaison* des Causes *Morales* avec les Causes *Physiques* augmente encore la *Variété*.



CHAPITRE X.

De la Perfection Morale.

Le *Bonheur* se *diversifie* donc comme les *Esprits*. L'*Echelle* du Bonheur est celle des Etres *Sentans* & *Intelligens*. Elle est celle de la *Perfection*.

A la tête de cette Echelle est la *Perfection Morale*. Elle consiste dans le *nombre*, la *généralité* & la *vérité* des *Notions*; & dans l'*observation* de l'*Ordre* ou des Rapports.

CHA-

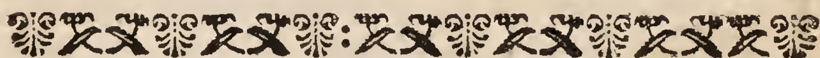


CHAPITRE XI.

*De l'*Origine *du* Plaisir *attaché à la* Perfection.

L'Ame se *complait* d'autant plus dans la *Perfection Morale* qu'elle saisit plus fortement les *Rapports* qui en sont les *Fondemens*.

Ces rapports sont ceux que l'*Homme* soutient par sa *Nature* avec les Etres qui l'environnent.



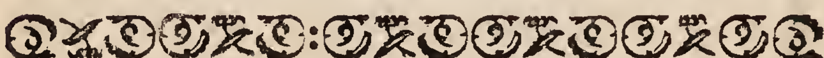
CHAPITRE XII.

De la Loi Naturelle, *& des* Maximes Morales.

La *Loi Naturelle* est le *Resultat* de ces *Rapports*. Les *Maximes* de la *Morale* en sont *l'Expression*.

L'Ame

L'Ame *juge* de la *Beauté* de ces Maximes par leur *Utilité*. Elle les *approuve* comme des *Moyens* de *Bonheur*. Elle acquiert d'autant plus de *facilité* à les *pratiquer* qu'elle les pratique plus *ſouvent*. L'*Habitude* à s'y conformer la rend *vertueuſe*. La *Vertu* eſt cette *Habitude*. Elle eſt un *Tempérament* de l'Ame.



CHAPITRE XIII.

Du Tempérament vertueux.

L'AME qui a ce *Tempérament* fait le *Bien* ſans y *réfléchir*: elle ne ſauroit faire autrement: ſa *Nature* eſt de faire le Bien: elle eſt un *Automate Bienfaiſant*. Elle ne ſe détermine pas par la vuë *diſtincte* des *Motifs* ou des Rapports: elle agit par *Sentiment*; & ce Sentiment eſt le *produit* des *Perceptions diſtinctes* qui l'ont *ſouvent* affecté. Il eſt, à proprement parler, une multitude de Perceptions *confuſes* qui viennent frapper l'Ame *ſubitement* & *à la fois*, & qu'elle ne

dé-

démèle point. La *Réflexion* analyſe le Sentiment: elle en découvre l'*Origine* & la *Formation*: elle eſt le *Priſme* qui *décompoſe* ce *Faiſceau* d'Idées.

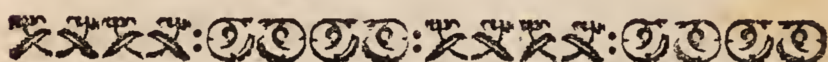


CHAPITRE XIV.

*L'*Amour Propre, *Principe des* Devoirs.

LES *Devoirs* naiſſent de l'*Amour Propre* comme de leur Tronc: ils en ſont les Branches & les Rameaux: ou plutôt c'eſt l'Ame elle même répanduë dans le Tronc, & juſques dans les moindres Rameaux. Et comme il y a plus de Vie là où il y a plus de Vaiſſeaux; le Sentiment eſt auſſi plus vif dans le Tronc que dans les Branches; dans les Branches que dans les Rameaux. Les Devoirs dont l'obſervation emporte une plus grande *utilité*, ſont ceux qui excitent le plus l'*Amour Propre*. Les Principes qui ſuppoſent une plus grande *perfection* dans l'intelligence qui les *ſaiſit* & qui les *pra-*

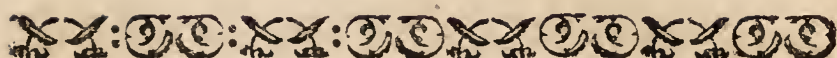
pratique, ſont ceux qui agiſſent ſur l'Ame le plus fortement. Le *Plaiſir* qui naît de la *Perfection* eſt proportionné au *dégré* de la Perfection.



CHAPITRE XV.

Des Devoirs *envers* DIEU.

AINSI la *Contemplation* des ATTRIBUTS DIVINS émeut puiſſamment l'Ame qui s'en occupe. Les *Devoirs* qui découlent de cette Contemplation lui paroiſſent les plus *importans*. L'Ame ne demeure pas froide à la vuë des Biens *particuliers*; la vuë du SOUVERAIN BIEN ne l'embraſeroit-elle point? L'Ame ſe *complait* dans le ſentiment de ſon *Excellence*: ce Sentiment n'eſt jamais plus vif que lorſqu'elle s'*élève* le plus: elle ne s'élève jamais plus que lorſqu'elle remonte de l'Univers à ſon AUTEUR.

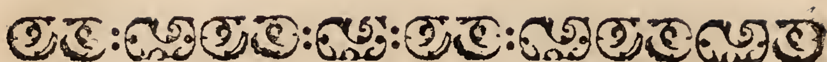


CHAPITRE XVI.

Des Devoirs *envers le* Prochain.

L'Homme naît pour la *Société*. Ses Facultés *Corporelles* & *Spirituelles* ſont les *Moyens* rélatifs à cette *Fin*. L'Homme trouvera donc ſon *Bonheur* dans l'*application* des *Moyens* à la *Fin*.

L'Homme *aimera* ſes *ſemblables* parce qu'ils lui ſont *utiles*. Il les aimera d'autant plus qu'ils lui ſeront plus utiles. De ce Principe découle la *Gradation* des *Devoirs*.

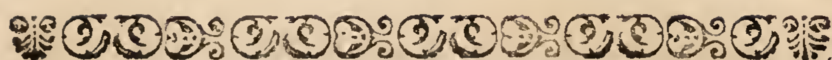


CHAPITRE XVII.

*L'*Amour Propre, *source de la* Générosité *&* *de la* Bénéficence.

L'HOMME n'agit qu'en vuë de son *Bonheur*. Il ne cesse point de *s'aimer*; & il ne s'aime jamais plus que lorsqu'il fait les plus grands sacrifices. Le *Plaisir* attaché à la *Bénéficence* est un Plaisir réel. Il est d'autant plus *Plaisir* que l'Ame qui le goûte est plus parfaite. Ressort admirable dans sa simplicité & dans ses Effets! Loi merveilleuse qui *lie* le Bien *général* au Bien particulier!

CHA-



CHAPITRE XVIII.

Des Loix, *Causes des* Déterminations *de l'*Amour Propre.

LES Loix *Civiles* & *Politiques* sont différens *Moyens* de *modifier* l'*Amour Propre*. Leur *But* est de le *diriger* au *Bien*. Elles doivent donc être *assorties* au *Caractère* des Etres à *diriger*; aux *circonstances* où elles se trouvent placées; à la *Nature des Choses*.

Les *Loix Peinales* ne sont donc telles, qu'autant qu'elles ont pour objet de *corriger* l'Amour Propre, ou d'en *prévenir* la *Corruption*.

La Loi *Parfaite* est celle qui réunit tous ces avantages au plus haut *dégré*. La LOI CHRETIENNE est cette Loi. Elle dirige sans cesse l'Amour Propre vers la véritable *Fin*, & cette Fin est un Bonheur *permanent*.

CHA-



CHAPITRE XIX.

De la Foi.

LA Raiſon *juge* du *Moyen* & de la *Fin Evangeliques.* L'*aſſentiment* qu'elle leur donne conſtituë la *Foi.*

La Foi eſt donc *raiſonnable.* C'eſt la *Raiſon* elle même *opérant* ſur les VERITES SALUTAIRES, & la Raiſon eſt le *bon uſage* de nos *Facultés.*

Le *mérite* de la Foi ne conſiſte donc pas *à croire*; mais à *rechercher* ce qu'il faut croire. Il ne dépend pas de nous de voir *Rouge* ce qui eſt *Bleu*; mais il dépend de nous de *diſtinguer* le *Rouge* du *Bleu.*

CHA-



CHAPITRE XX.

De la Vérité, *&* *du* But *de la* REVELATION.

LA *Certitude* de la REVELATION eſt fondée en dernier reſſort, ſur ce qu'une *Multitude* d'Hommes, qui avoient des *Yeux* & des *Oreilles*, du *Bon Sens* & un *Cœur droit*, n'a pu ni *tromper*, ni *être trompée*, en matière de *Faits* renfermés dans la ſphère des *Notions communes*.

L'*Utilité* de la REVELATION n'eſt point une *preuve* de ſa *Vérité*: mais ſa Vérité prouveroit ſon Utilité, ſi la Raiſon avoit beſoin de preuves en ce genre.

Les *Martyrs* prouvent ſimplement qu'il eſt des Ames capables de ſouffrir la mort en faveur d'une Opinion; mais ils ne prouvent point la *Vérité* de cette Opinion. Quelle Opinion n'a pas eu ſes *Martyrs*? Quelle foule de prodiges

 n'oſ-

n'offrent point en ce genre les Bords du *Gange*, ou du *St. Laurent*?

Le CHRISTIANISME *existe*. Un HOMME qui se nommoit CHRIST le fonda; & cet HOMME *ressuscitoit* les Morts.

Le *But* de la *Mission* de cet ENVOYE' CELESTE est d'élever une *Partie* du Genre humain au plus haut dégré de la *Perfection* ou du *Bonheur*. C'est ce que l'ECRITURE nomme en sa langue le *Salut*. Mais DIEU ne veut pas que tous les Hommes parviennent à ce *dégré*, comme Il ne veut pas que tous les Hommes soient *Philosophes*, & que tous les Animaux soient *Singes*.

Ne dites donc pas, la REVELATION est *nécessaire*: le *Fait* vous démentiroit; & le Fait est l'*expression* de la VOLONTE' DIVINE. ELLE laisse le *Chinois* sacrifier à *Fohé*; le *Canadien* à *Michapons*. Le *Chinois* & le *Canadien* sont *heureux*: ils le sont moins que le *Chrétien*: mais le *Chrétien* l'est moins que l'ANGE; celui-ci, moins que

que le CHERUBIN. DIEU ne devoit-IL donc créer que des CHERUBINS! Mais il est encore des *dégrés* entre les CHERUBINS : un CHERUBIN n'est pas tout autre CHERUBIN. Chacune de ces Intelligences a ses *déterminaisons*, sa manière d'être.

Apprenez donc que la *Nature des Choses* vouloit des *Gradations*; & que DIEU veut la *Nature des Choses*.



SIXIEME PARTIE.



DES LOIX DES ANIMAUX.

CHAPITRE I.

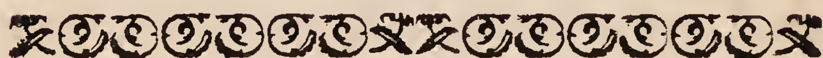
Les Animaux, *Etres* Mixtes.

Si des Effets *semblables* supposent les *mêmes* Causes, les *Animaux* sont des Etres *Mixtes*. Ils tiennent, com-

me l'Homme, aux Subſtances *corporelles*, & aux Subſtances *ſpirituelles.*

Comme l'Homme, ils ſe *nourriſſent*, ils *croiſſent*, ils *multiplient.*

Comme l'Homme, ils *ſentent*, ils *apperçoivent*, ils *veulent*, ils *agiſſent.*



CHAPITRE II.

Différence eſſentielle *entre l'*Homme *& les* Animaux.

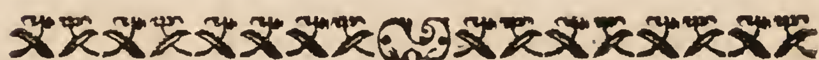
MAIS les Animaux ne *jugent* pas proprement: ils ne *généraliſent* point leurs Idées: ils n'ont que des Notions *particulières*; parce qu'ils ne ſont point doués de la *Parole*; & c'eſt là ce qui paroit les *diſtinguer* eſſentiellement de l'Homme.



CHAPITRE III.

*De l'*Union *des deux* Subſtances *dans les* Animaux.

DANS l'*Animal*, comme dans l'Homme, l'*Union* de l'*Ame* & du *Corps* ſuit la même Loi fondamentale : le Corps *mû* par les Objets *modifie* l'Ame: l'Ame *modifiée meut* le Corps.



CHAPITRE IV.

Des Modifications *de l'Ame de la* Brute, *de leurs* Cauſes *&* *de leurs* Effets.

LES *Modifications* de l'Ame de la *Brute* lui ſont *agréables*, ou *désagréables*. Elle eſt un Etre *ſentant*.

Tout ce qui eſt *Cauſe* de Modifica-

tions *agréables* détermine l'*activité* de l'Animal en raison *composée* de sa *Nature*, & de l'*efficace* des Causes qui agissent sur lui. L'Animal *veut* nécessairement son *Bien-Etre*: il s'*aime* comme tous les Etres *sentants*.



CHAPITRE V.

Des Sentimens *dans la* Brute, *&* *de leur* Rappel.

L'ANIMAL est affecté par les *Rapports* des Choses à son *Bien-Etre*, & cette impression produit un *Sentiment agréable*.

Les Sentimens se *réveillent* les uns les autres dans l'Ame de la Brute. La Loi de leur *Rappel* est fondée sur leur *Analogie*, & leur *Intensité*.

CHA-



CHAPITRE VI.

*De l'*Inſtinct.

La Faculté en vertu de laquelle l'Animal ſaiſit ce qui convient à ſa Nature, eſt ce qu'on nomme ſon *Inſtinct* ; & cet Inſtinct paroit n'être que le Sentiment qui naît des Rapports établis.

La *Portée* de l'Inſtinct *ſe meſure* par le *nombre* & la *qualité* des *Rapports* que l'Animal ſoutient avec les Etres environnants. Les *Sens* ſont la principale Source de ces Rapports.

L'*Education* perfectionne l'*Inſtinct* comme elle perfectionne la *Raiſon*. En plaçant l'Animal dans des circonſtances où il n'eut point été placé par la Nature, elle allonge la chaîne de ſes Senſations, elle multiplie ſes Rapports, elle lui imprime de nouveaux Mouvemens. Elle a atteint ſon but lorsqu'elle a rendu tout cela auſſi *propre* à l'Animal que ſon caractère *originel.*



CHAPITRE VII.

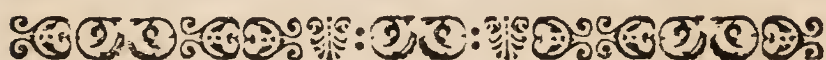
Du Principe *des* Actions *des* Brutes.

UNE Loi sécrette préside à la *conservation* de l'*Animal*, à celle de son *Espèce*, à celle de ses *Petits*, à celle de la *Société* dont il est Membre. Cette Loi différeroit-elle de celle qui porte tout Etre sentant à *vouloir* son *Bien-Etre*? Est-il un Mobile plus puissant, un Principe d'Action plus sûr?

L'*Actualité* des Sensations & le dégré de leur intensité décident des mouvemens de l'Animal. Il se plait dans l'*exercice* de ses Organes, & dans un *certain* exercice. Ce *Plaisir* est ordinairement fondé sur un *Besoin* : ce Besoin l'est sur la *Machine*. De-là, resultent des *Opérations* que le Peuple admire, & que le Philosophe observe.

Tout paroit avoir été *arrangé* de façon

çon que les *Petits* ſont Cauſes de Modifications *agréables* pour les Mères appellées à les nourrir, & à les élever; & que les *Plaiſirs*, ou les *Beſoins* d'un Individu d'une *Société*, ſont ceux de cette Société.



CHAPITRE VIII.

Réflexions. Exemples.

Les Actions des Animaux préſentent un Texte aſſez obſcur: on veut commenter ce Texte; & parce qu'on eſt Homme & qu'on raiſonne, on fait raiſonner les Animaux; on leur prête de l'induſtrie, de l'intelligence, & ce qui eſt moins philoſophique encore, des vuës & de la prévoyance. Si cependant l'on cherchoit à ſe faire des Principes ſur cette matière, l'on rameneroit tout aux *Senſations* & à une *Méchanique* qui ne ſeroit pas moins admirable que l'Intelligence qu'on voudroit lui ſubſtituër. Je dis admirable, parce qu'on aime beaucoup à admirer; & on aime

beaucoup à admirer, parce qu'on eſt fort ignorant. Des Intelligences élevées admirent peu: il en eſt peut-être de ſi élevées qu'elles n'admirent que la CAUSE PREMIÈRE.

Vous célébrez l'induſtrie du *Ver-à-Soie* dans la conſtruction de ſa *Coque*; vous célébrez une Chimère. Le Ver-à-Soie conſtruit une Coque, parce que le beſoin de filer le preſſe. Il donne à cette Coque une figure ellyptique, parce que forcé de plier ſon Corps tantôt en manière d'Anneau, tantôt en forme d'S, il eſt ainſi l'eſpèce de Moule qui détermine méchaniquement la figure & la proportion de la Coque.

Ne dites pas, les *Abeilles* amaſſent des proviſions pour l'hiver, vous diriez une abſurdité. Mais dites ſimplement, les Abeilles recueillent du *Miel* & de la *Cire*, & vous direz un Fait. Le Philoſophe cherchera l'explication de ce Fait dans les *Rapports* qui ſont entre les *fleurs* & la *Conſtitution pſycophyſique* des Abeilles. Attirées vers les fleurs par les Corpuscules qui en émanent, les Abeil-

beilles trouvent du plaiſir à y exercer leur *Activité*, & à l'y exercer d'une certaine manière. Ce plaiſir ceſſe lorsque l'Inſecte eſt autant chargé de Cire ou de Miel qu'il peut l'être. Un autre Sentiment ſuccède alors par une liaiſon naturelle; ce Sentiment eſt celui de la Ruche. Les Abeilles y retournent donc & y portent leur recolte. D'autres Senſations qui nous ſont inconnuës, & qu'on pourroit eſſayer de déviner, déterminent les Abeilles à dépoſer cette recolte dans les *Cellules*. Les Abeilles continuent cet exercice auſſi longtems que la ſaiſon le leur permet: l'hiver arrive, & elles ſe trouvent approviſionnées ſans avoir ſongé ni pu ſonger à faire des proviſions. Ce ne ſont pas les Abeilles qui ont *prévu*; c'eſt l'AUTEUR des Abeilles. Par une ſuite de l'ordre que SA SAGESSE a établi, les Abeilles ſont pourvuës de nourritures lorsque la Campagne ne peut plus leur en fournir. L'Homme & quelques Animaux profitent du travail des Abeilles; & cela entroit encore dans le Plan.

Vous êtes touché de l'attachement

de la *Chienne* pour ſes Petits; vous annobliſſez cet attachement, & vous l'élevez au rang d'une tendreſſe réfléchie; vous vous méprenez: la Chienne aime ſes Petits, parce qu'elle s'aime elle-même. Ils contribuent à ſon bien-être actuel, ſoit en déchargeant ſes mammelles d'un Lait trop abondant, ſoit en excitant dans leurs parties nerveuſes un chatouillement agréable.

Les *Abeilles*, les *Fourmis*, les *Caſtors*, &c. naiſſent en Société: ils y ſont retenus par les plaiſirs, attachés à cet état. Ces plaiſirs ont leur fondement dans la Conſtitution de l'Animal. Il les goûte dès qu'il eſt né: plus il les goûte & plus les nœuds qui le lient à la Société ſe reſſerrent. De là, la conſervation de cette Société. Le Plaiſir eſt la voix de la Nature: tout Etre ſentant obéit à cette voix: c'eſt elle qui rappelle l'Abeille à ſa Ruche, la Fourmi à ſa Fourmillière, le Caſtor à ſa Cabane.



CHAPITRE IX.

De la Mémoire des Animaux.

Il n'eſt pour les Animaux ni *Paſſé* ni *Futur*; ils ne ſentent que le *Préſent*; les Notions de *Paſſé* & de *Futur* tiennent à des Comparaiſons qui ſuppoſent évidemment l'uſage des *Termes*.

Les Animaux ont de la *Mémoire*: mais cette Mémoire diffère eſſentiellement de la nôtre. Nous nous rappellons que nous avons exiſté dans un certain tems avec certaines idées: nous ſentons que le *Moi* qui penſoit alors, eſt le *Moi* qui penſe actuellement, & cè Sentiment conſtituë la *Perſonalité*. Il n'eſt point de *Moi* de *Perſonalité* chez les Animaux. Leur Cerveau retient comme le nôtre, & peut-être mieux que le nôtre, les impreſſions des *Objets*. Les *Idées* ou les *Sentimens* attachés à ces Impreſſions, ſe réveillent les uns les autres par un enchaînement *phyſique*: mais leur *Rappel* n'eſt point accompagné de

Reminiſcence. Ils affectent l'Animal ſimplement comme *actuels*; & c'eſt comme tels qu'ils déterminent ſes mouvemens.

Les Careſſes que le *Chien* fait à ſon Maître, après une abſence, ſont l'expreſſion du *Rapport* qui eſt entre l'*Objet* & les Senſations *agréables* qu'il a fait éprouver au Chien. Le rappel de ces Senſations par l'Objet monte la machine; elle jouë. Nous nous plaiſons à trouver dans cette Scène les traits les plus touchans: nous ſubſtituons ſans y penſer l'Homme au Chien.



CHAPITRE X.

De l'Activité de l'Ame des Animaux.

CES mouvemens qui s'excitent dans l'Animal à l'occaſion d'une Senſation, ou du rappel d'une Senſation, dépendent-ils, comme je l'ai ſuppoſé, de l'Action de l'Ame ſur les Membres? ou

ou ſont-ils l'effet d'une correſpondance ſécrette qui ſoit entre le ſiége du Sentiment & les Membres?

Dans cette dernière ſuppoſition l'Ame ſeroit ſimple *ſpectatrice* des mouvemens de ſon Corps; mais non une ſpectatrice *indifférente*: ſon *Activité* ſe borneroit à la *Perception*, au *Sentiment*. Nous ne ſommes aſſurés qu'il n'en eſt pas de même de notre Ame, que par le *Sentiment intérieur*; ce Sentiment ſuffit à nous convaincre de notre *Liberté*. L'*Analogie* conduit à attribuër la *Liberté* aux Animaux, mais une Liberté limitée par le nombre & le genre des *Senſations*.

Spirituelle, intelligente, libre, l'Ame *humaine* n'en a pas moins comme le Corps ſa *Méchanique*, & les Actions où elle intervient avec le plus de connoiſſance, peuvent être conſidérées comme *Phyſiques*, ſans détruire leur *moralité*. Il eſt un ſens dans lequel on peut dire que l'Homme eſt un *Automate moral*. La Brute eſt un *Automate ſentant*. Son *Activité*, ou ſa *Liber-*

berté, ſe deploie par le miniſtère des *Senſations.*

Les Senſations reſultent du *rapport* qui eſt entre les *Objets* & la *Conſtitution Animale.* Soumis à la direction des *Senſations*, & uniquement à cette direction, l'Animal remplit ſa fin ſans s'égarer: la Nature eſt ſon guide, il en ſuit fidèlement les *Loix.* Soumis à la direction des *Senſations*, & à celle des *Notions générales*, l'Homme s'égare ſouvent, mais ſes erreurs mêmes, il eſt vrai, ſervent à le ramener au but. L'Homme s'égare, parce qu'il eſt *Animal raiſonnable*; l'Animal ne s'égare pas, parce qu'il n'eſt *qu'Animal.*

Les Senſations balancent les Senſations: le Repos naît de l'Equilibre; l'Action de la rupture de cet Equilibre.



CHAPITRE XI.

Continuation du même ſujet.

SI l'organiſation ſeule ne ſuffit pas à entretenir la *Vie* dans les Corps animés ; ſi cet effet dépend encore d'un Principe d'inſtinct du Corps, d'un Principe qui agiſſe à chaque inſtant ſur les reſſorts de la machine, & qui en modifie les mouvemens, ſuivant les *Circonſtances*, nous trouverons ce Principe dans l'*Ame*, & cette ſorte d'*Activité* ſera commune à toutes les Ames unies à des Corps organizés : cet exercice de la *Force motrice* des Ames ſera indépendant du *Sentiment* : elles agiront ſans ſavoir qu'elles agiſſent : elles ſeront les mobiles des *Siſtèmes Vitaux*, & elles l'ignoreront. Dans les mouvemens les plus *volontaires*, l'Ame a-t-elle le moindre ſentiment du *Comment* de ſon Action ? C'eſt que *mouvoir* & *ſentir* ſont deux choſes eſſentiellement différentes.

CHA-



CHAPITRE XII.

Du Travail *des Animaux qui vivent en* Société. *De la* durée *de ces Sociétés.*

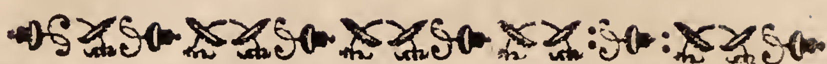
Le *Travail* de différentes eſpèces d'Animaux qui vivent en *Société*, ne prouve point qu'il y ait entre les Membres de ces Sociétés un Accord proprement dit; un ſemblable Accord ſuppoſeroit des Conventions qui n'entrent point dans la ſphère de l'Inſtinct des Animaux. Ce Travail prouve ſeulement que chaque Individu eſt une Machine montée pour exécuter certains mouvemens, ou certaines ſuites de mouvemens, & qui les exécute. *L'ouvrage* ſe forme par le concours des mouvemens de toutes ces machines: il eſt le *reſultat* de ces mouvemens, l'*expreſſion* de toutes ces Forces particulières.

Ainſi les *Nids* des *Chenilles* qui vivent en Société, *reſultent des Fils* que fournit

nit chaque Individu. Il les fournit, parce que sa *Constitution* le porte à *filer*, & à filer souvent. Il file sur tous les Corps qu'il parcourt : de tous ces Fils se forme un Sentier de soie que les Chenilles suivent assez constamment, & qui les ramène à leur Nid, lorsqu'elles s'en sont le plus écartées. Pendant qu'elles sont encore fort jeunes elles s'écartent peu : elles filent alors autour d'une feuille ou de l'extrémité d'une branche, & ces Fils sont le fondement du Nid. Les Chenilles sont déterminées à se fixer sur cette feuille, ou sur cette branche, parce que c'est là, ou fort près de là, que le *Papillon* avoit déposé les *œufs* dont elles sont sorties.

Les *Plaisirs*, ou les *Besoins*, qui tiennent plusieurs Individus réunis en Société, sont ou *à tems* ou *à vie*, de là des Sociétés *à tems* & des Sociétés *à vie*.

SEP-



SEPTIEME PARTIE.

DE LA LOI DES GRADATIONS, *ET DE L'*ECHELLE *DES* ETRES.

CHAPITRE I.

Idée générale de la Perfection.

TOUT Etre est parfait *en soi:* il a ce qui *convenoit* à sa *Fin.*

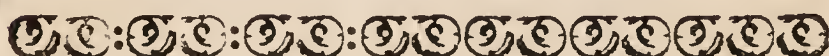
Considéré *rélativement* à d'autres Etres, tout Etre est *plus*, ou *moins* parfait.

Lorsque *différentes* Parties *conspirent* au même *But*, on dit du *Tout* qu'elles forment, qu'il est *parfait.*

La

La *mesure* de la *Perfection* des *Parties* est donc dans leurs *Rapports* au *Tout*. Celles-là sont les plus *parfaites*, dont les Rapports au Tout sont plus *étendus*, ou plus *variés*.

La *mesure* de la *Perfection* du *Tout* est dans sa *Fin*: celle de la Fin dans le *Bien* qu'elle renferme: celle du Bien dans le *nombre* & la *qualité* des *Etres* qui en sont les *Objets*.



CHAPITRE II.

Deux sortes *de* Perfections.

Il est deux genres de *Perfection*: la Perfection qui est *propre* aux *Corps*; la Perfection qui est *propre* aux *Ames*.



CHAPITRE III.

Du plus haut dégré *de la Perfection* corporelle.

Le plus *haut dégré* de la Perfection *corporelle* eſt dans l'*Organiſation*; & dans une Organiſation telle que d'un nombre de Parties auſſi petit qu'il eſt poſſible, reſulte un plus grand Effet. Tel eſt outre les Etres *Terreſtres*, le *Corps Humain.*

Un *Organe* eſt un *Aſſemblage* de Parties *Solides* différemment conſtruites, qui concourent enſemble à produire un certain Effet. Ou, c'eſt un *Compoſé* de différens *Vaiſſeaux* qui *contiennent*, *préparent*, ou font *circuler* une, ou pluſieurs eſpèces de *Liqueurs.*

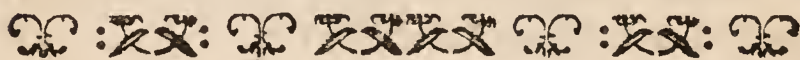
CHA-



CHAPITRE IV.

Du plus bas dégré *de la Perfection* corporelle.

LE plus *bas dégré* de la Perfection *corporelle* eſt de n'être pas *composé*. Telle eſt la *Particule Elémentaire*.



CHAPITRE V.

Du plus haut dégré *de la Perfection* ſpirituelle.

LE plus *haut dégré* de la Perfection *ſpirituelle* eſt dans la *Généraliſation* des Idées. Tel eſt le *Caractère* qui élève l'Ame *Humaine* au deſſus de l'Ame des *Brutes*.

Généraliſer ſes Idées, c'eſt *abſtraire* d'un

d'un *ſujet* ce qu'il a de *commun* avec d'autres.

De ces *Abſtractions* naiſſent les *Attributs* & les *Modes*, qui ne ſont que le Sujet conſidéré ſous différens *Rapports*.

Les *Attributs* auxquels l'*Idée* du *Sujet* eſt attachée, *conſtituent* ſon *Eſſence nominale*. Le *Principe* ou la *Raiſon* de ces Attributs eſt l'*Eſſence réelle* du *Sujet*.

Ainſi plus un Génie a de *profondeur*, plus il *décompoſe* un Sujet.

Le nombre de ces décompoſitions peut ſervir de Principe à la Graduation de l'Echelle des Intelligences.

L'INTELLIGENCE pour QUI la décompoſition ſe réduit *à* l'*Unité*, eſt l'INTELLIGENCE CRÉATRICE.



CHAPITRE VI.

Du plus bas dégré *de la Perfection* ſpirituelle.

LE plus *bas dégré* de la Perfection *ſpirituelle* eſt dans le Sentiment confus de l'*Exiſtence*, ou des *Fonctions vitales*. Telle eſt peut-être la Perfection de l'Ame de l'*Huitre*.



CHAPITRE VII.

De la Perfection mixte.

LA Perfection *corporelle* & la Perfection *ſpirituelle* ſont réunies dans chaque Sujet *Organiſé Animé*, & l'une répond à l'autre.

La réunion des deux Perfections forme

la Perfection mixte, & celle-ci répond à la place que l'Etre occupe dans le Plan.



CHAPITRE VIII.

De la Vie.

Du *Jeu* des *Organes*, ou de leur *Action* ſur les *Liqueurs* qu'ils renferment, reſulte la *Vie*.

La *Nutrition* & l'*Accroiſſement* qui en eſt l'Effet, *caractériſent* la Vie.



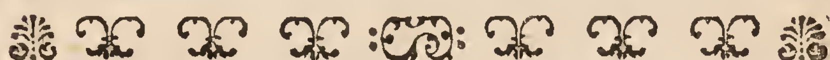
CHAPITRE IX.

De la Nutrition.

La *Nutrition* eſt cette Opération par laquelle l'Etre *Organiſé* change en ſa propre Subſtance, ou *s'aſſimile* les Matiè-

tières *étrangères* qu'il admet dans ſon *Intérieur.*

Cette *Aſſimilation* dérive en dernier reſſort de l'*arrangement* & de la *dégradation* des *Vaiſſeaux* ou des *Filtres*, par leſquels les matières *alimentaires* paſſent *ſucceſſivement.*



CHAPITRE X.

*De l'*Accroiſſement.

L'ACCROISSEMENT eſt le *Développement*, ou l'Extenſion *graduelle* des Parties en tout ſens, produite par l'*intromiſſion* des Sucs nourriciers dans les *Mailles* de leur *Tiſſu.*

La *Loi* du *Développement* eſt renfermée dans cette Propoſition fondamentale, *la Nature ne va point par Sauts*; & cette Propoſition revient à l'Axiome, *il n'eſt point d'Effet ſans Raiſon.*

L'Etat *actuel* d'un Corps *Organisé* a *nécessairement* sa *Raison* dans l'Etat qui a *précedé immédiatement.*

Et comme dans un Corps *Organisé*, il règne un *Mouvement* perpetuel, tantôt acceleré, tantôt rétardé, d'où resulte un *changement* continuel dans ses *Parties*; il suit qu'un Corps Organisé ne demeure pas *le même* un instant; mais qu'il *passe*, à chaque instant, d'un *Etat* à un autre *Etat.*

Nous ne saisissons que les *Passages* les plus frappans. L'*imperfection* de nos *Instrumens*, & les *bornes* de nos *Facultés* ne nous permettent pas de *suivre* toute la *succession.* Les Horloges grossières indiquent les *Heures*; des Horloges plus parfaites indiquent les *Tierces.*

CHA-



HAPITRE XI.

Métamorphoses. Génération.

IL n'est donc point de *Métamorphoses* proprement dites : mais des Parties qui étoient *voilées*, ou *emboitées* dans d'autres Parties, commencent à *paroitre*.

La *Génération* n'est donc point une *Production :* mais les *Parties* du Corps *Organisé pré-existantes* en petit dans un *Germe*, commencent à se *développer*, ou à devenir sensibles.



CHAPITRE XII.

Des Germes.

L'EXISTENCE des *Germes* est fondée sur l'*impossibilité* où nous sommes

mes d'*expliquer méchaniquement* la *formation* des Corps *Organisés.*

Dire que cette *formation* eſt duë à certaines *Forces* de *Rapports*, en vertu deſquelles les *Elémens* tendent à ſe *rapprocher* & à s'*unir*, c'eſt ſubſtituër des *Qualités occultes* à des Notions aſſez claires. Mais on aime à ſe paſſer de l'ETRE ORDINATEUR.

Combattre l'Exiſtence des *Germes* par des *Calculs* ſans fin; c'eſt n'effrayer que l'*Imagination.* Les derniers *Termes* de la *Diviſion* de la *Matière* nous ſont inconnus. Le Philoſophe mettra-t-il ici les *Sens* à la place de l'*Entendement*? Oublieroït-il que DIEU a pu renfermer un Monde dans un Globule d'Air?



CHAPITRE XIII.

Idées ſur la Génération.

La *manière* de la *Génération* nous eſt inconnuë : ſi cependant les Corps *Organiſés* exiſtent originairement en petit dans des *Germes*, leur Génération *apparente* eſt l'Effet d'une *Nutrition* particulière, qui *développe* leurs Parties infiniment petites.

Cette *Nutrition* s'opère par une *Liqueur* dont l'*énergie*, la *ſubtilité* & la *compoſition* ſont *rélatives* à la *fineſſe* des *Mailles* du Germe, & à la *Nature* de leurs *Elémens*.

Cette Liqueur *fécondante* imprime le *Mouvement* aux Organes. Elle *ouvre* les Mailles des *Fibres*, & les *diſpoſe* à recevoir des Nourritures plus *fortes*, qui acheveront de les *développer*.

L'*incorporation* des Sucs *nourriciers*

 dans

dans les *Fibres* eſt duë à une *Force* qui nous eſt inconnuë, & qui a peut-être quelque analogie avec celle en vertu de laquelle divers Corps, ſoit *liquides*, ſoit *ſolides*, tendent à s'*unir* ou à ſe *pénétrer* réciproquement.

Le dégré de *ductilité*, ou d'*extenſibilité* des *Fibres*, détermine la *meſure* de l'accroiſſement du Corps *Organiſé*.

L'*extenſibilité* des Fibres eſt elle même déterminée par la nature de leurs *Elémens*, & par l'*activité* des *Sucs* qui agiſſent ſur eux.

De la *Figure* & de la *Combinaiſon* des *Elémens* reſultent l'*Eſpèce* du Corps *Organiſé*, & l'*Ordre* dans lequel les *Atomes nourriciers s'incorporent* à ſes Parties.

Le *Mouvement* une fois imprimé à la Machine *Organique* s'y *conſerve*, ſoit par la ſeule *énergie* de ſa *Conſtruction*, ſoit par l'*efficace* du Principe *immatériel* qui lui eſt *uni*.

CHA-



CHAPITRE XIV.

Trois ſortes de Vies *dans les Etres* terreſtres.

On diſtingue dans les Etres *terreſtres* trois ſortes de *Vies*; la Vie *Végétative*; la Vie *Senſitive*; la Vie *Réfléchie*.

Lorsque dans un Etre *Organiſé* l'action des Organes n'eſt point accompagnée du *Sentiment* de cette Action, l'Etre n'a que la Vie *Végétative*. Lorsque le *Sentiment* eſt joint à cette Action, l'Etre poſſède la Vie *Senſitive*. Lorsque la *Réflexion* ſur le Sentiment accompagne le Sentiment, l'Etre poſſède la Vie *Réfléchie*. Les *Plantes* poſſèdent la *première* eſpèce de Vie; les *Animaux*, la *ſeconde*; l'*Homme*, la *troiſième*.



CHAPITRE XV.

Idées ſur le Développement *de l'*Ame.

Le *Principe* du *Sentiment* & de la *Réflexion* eſt dans la *Subſtance immatérielle* qui *anime* le Corps *Organiſé.* Celui-ci donne *lieu* à l'*exercice* de ce Principe. Il n'eſt pas lui-même ce Principe : le *Sentiment* eſt *un*; le *Corps* eſt *multiple.*

L'*Ame* unie au *Corps*, & *agiſſant* par lui, ſe *développe* donc comme lui.

Le *Phyſique* de ce *Développement* eſt dans la *Succeſſion* des *Mouvemens variés*, que les *Objets* excitent dans la *Partie* du Corps qui eſt le *Siége* immédiat des *Opérations* de l'Ame.

Cette *Partie* quelle qu'elle ſoit, *tient* à toute la Machine; puisqu'il n'eſt aucun Point

Point de cette Machine qui ne puiſſe devenir l'*Organe* d'un *Sentiment.*

De l'*impreſſion* des Objets ſur le *Siége* de l'Ame, reſulte un *changement* dans l'Etat *primitif* de ſes *Fibres.*

De ce *changement* naît une *tendance* à *certains Mouvemens*, & à une *certaine ſuite* de Mouvemens. De-là l'*Habitude.*

Les Sentimens s'*excitent* les uns les autres. Les *Fibres* deſtinées à la *production* des Sentimens *communiquent* donc les unes avec les autres. Le *Comment* de cette *Communication* nous eſt inconnu: nous n'en voyons que les *Effets.*

L'Ame eſt douée d'*Activité*; mais cette Activité eſt de ſa Nature *indéterminée.* C'eſt une *Tendance* à *agir*, & non une *certaine* Action. L'Ame demeureroit donc dans un repos éternel, ſi une Cauſe *extérieure* ne venoit l'en tirer. Cette *Cauſe* eſt les *Mouvemens* que les Objets impriment aux Organes des *Sens.*

La *Raiſon* des *Déterminations* de l'Activité de l'Ame eſt donc originairement dans les *Impreſſions* du dehors.

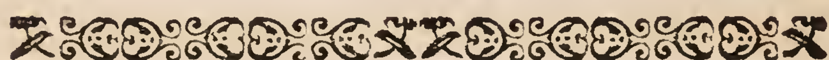
En vertu de la *Méchanique* de l'*Union*, l'Ame *réproduit* les *Mouvemens* qui l'ont une fois affecté, & avec eux les *Sentimens* qui en dérivent. Elle les *combine*: de là les *Notions réfléchies.* Mais ces Combinaiſons ſont toujours fondées en dernier reſſort ſur les Impreſſions des Objets. Elles ſont le fond ſur lequel l'Ame opère; & comme il n'eſt point d'Objet *Iſolé*, il n'eſt point auſſi d'Idées *Iſolées:* un Mouvement excité en réveille d'autres.

Les Objets ſe peignent dans le Cerveau tels qu'ils ſont au dehors. Il retient ces Images, & les retrace à l'Ame avec autant de fidélité que de promtitude. Ce ſont des Peintures exquiſes, des Tableaux *Mouvants* infiniment ſupérieurs aux Chefs d'Oeuvres des RAPHAELS & des SEBASTIENS.

L'*Education* arrange & multiplie ces Images: elle en compoſe des *ſuites*, qui

qui repréſentent des Parties plus ou moins étenduës de l'Univers.

L'Ame parcourt ces Peintures; elle en dirige à ſon gré les mouvemens. Plus elle opère ſur ces Images, plus ſon *Activité* ſe développe.



CHAPITRE XVI.

Réflexion ſur les Forces.

NOUS ignorons profondement ce que c'eſt que *Force*, *Activité*, *Mouvement*. Nous avons inventé ces Termes pour exprimer de certains Effets; & tout notre ſavoir ſe borne à connoitre ces Effets. Notre propre Force, cette Force que nous exerçons à chaque inſtant ſur notre Corps, & par notre Corps ſur tant d'Objets divers; cette Force qui eſt nous mêmes, nous eſt auſſi inconnuë que toute autre Force.

Si nous ſavions ce que c'eſt que *For-*

ce, qu'*Action*, l'Univers se *dévoileroit* à nos yeux : nous verrions les *Effets* dans leur *Principe*. Les INTELLIGENCES qui connoissent ce Mystère, voient les efforts que fait un d'ALAMBERT, un EULER pour se traîner d'une Vérité à une autre, comme nous voyons les efforts de la Fourmi dans le transport d'une Paille.



CHAPITRE XVII.

Conséquences *de la Théorie du* Développement *de l'Ame.*

AINSI le *Développement* de l'Ame est la *suite* de ses *Modifications variées*; & ces Modifications sont l'*Effet* nécessaire du *Jeu* des *Organes*, & des *Circonstances* qui le *déterminent*.

Le *nombre*, la *variété*, l'*espèce* des *Modifications* déterminent le dégré de *Perfection* de l'*Ame*.

Le *langage* en *multipliant* les *Mouve-*

vemens & les *Combinaisons* des Mouvemens, en les assujettissant à un certain *Ordre*, est ce qui perfectionne le plus l'*Activité* de l'Ame.

L'extrême *pauvreté* des langues *Américaines* annonce l'*imperfection* des Peuples qui les parlent. Ces Peuples ont des *Signes naturels* & des *Symboles*, & fort peu de *Termes*. Le *Calumet* leur tient lieu des meilleures *Formules*. C'est que comme ils n'ont que peu d'*Idées*, & la plupart *sensibles*, ces Signes & ces Symboles suffisent à les *exprimer*.

Quelle est donc la *différence* essentielle de l'*Iroquois* à LEIBNITZ? Dans l'un, les Fibres *Intellectuelles* sont presque toutes demeurées *Paralytiques*: dans l'autre, toutes ont été mises en jeu, & leurs *Mouvemens* infiniment *variés* se sont succédés dans le plus bel *Ordre*.

CHA-



CHAPITRE XVIII.

Continuation du même ſujet.

LE grand Art de la *Culture de l'Eſprit* conſiſte donc à *varier* le plus qu'il eſt poſſible les *mouvemens* de l'*Organe Intellectuel*, & à établir outre ces mouvemens une *Gradation* telle qu'ils ſe réproduiſent mutuellement. L'*Inſtruction* doit faire du Cerveau un Arbre *Idéal*, une *Carte Idéale*, où chaque *Idée* ait ſa place déterminée.

Les *Méthodes*, & ſur-tout les *Méthodes Géométriques*, ne ſont ſi utiles que parce qu'elles produiſent infailliblement l'Effet dont je parle. Elles ſont d'autant plus parfaites, qu'elles répondent mieux à l'ordre de la *Génération* de nos Idées ſur chaque *ſujet*.

Les *Signes* & les *Figures* aident merveilleuſement l'Eſprit; tant il eſt décidé, que plus nos Idées ſont Corps, Formes, Mou-

Mouvemens, plus elles nous aſſurent, plus elles ſont dans la dépendance de notre Ame.

Si nous ſavons tant de Choſes imparfaitement, ſi nous avons tant d'Idées confuſes, ce n'eſt pas toujours que les Objets de ces Idées ne ſoient pas aſſez à la portée de notre Eſprit; c'eſt pour l'ordinaire, parce que ces Objets ne nous ont pas été préſentés dans un ordre convenable. On a excité presque tout d'un coup dans notre Cerveau beaucoup de mouvemens très variés: on a remué bien des Fibres; & de tout cela il n'a reſulté que des Liaiſons imparfaites; les Rapports n'ont été que peu ſentis, quelquefois point du tout.

Il ne falloit pas remuër tant de Fibres à la fois; l'*Activité* de l'Ame en a été trop partagée. Il falloit exciter d'abord des mouvemens très ſimples; l'Ame en auroit mieux ſaiſi l'Effet des mouvemens compoſés par leur liaiſon naturelle avec ceux-là.

Je l'ai dit: l'Ame ſe plait aux Gradations;

tions; elle aime à comparer, & il n'eſt point de Comparaiſon où il n'eſt point de Rapports apperçus. Les Sciences & les Arts tournent ſur ce Pivot.

L'Ame eſt ſi bien faite pour comparer, qu'elle ne ſauroit demeurer longtems ſur le même Objet, ſans en affoiblir l'Impreſſion: c'eſt qu'elle vient à ne comparer plus. La première Impreſſion eſt ce qui la frappe, à cauſe de ſa liaiſon avec une impreſſion précedente qui en differoit plus ou moins: il faut à l'Ame des paſſages, ils ſont Changemens. Ceci tient à une infinité de Faits.

La *Méditation* eſt un excellent correctif des premières études, & le meilleur moyen de perfectionner celles de l'âge mûr. Elle change l'ordonnance défectueuſe du Cerveau, & le remonte, pour ainſi dire, en donnant aux Idées l'arrangement, la forme, la liaiſon qui en font nos véritables richeſſes.

La Méditation fixe, compare, analyſe, digère, incorpore, développe. Elle tend l'*Attention*; & combien ce Reſſort

ſort eſt-il puiſſant! Je n'exprime pas aſſez; il décide de tout. Mais ne vous y trompez point: la Méditation ne produit tous ces grands Effets, que lorsque méditant on revêt ſes Idées des *Termes* les plus propres. Vous en avez compris la raiſon; ces Termes ſont à l'Ame ce que le Pinceau & les Couleurs ſont au Peintre.

Je ne fais plus qu'une Réflexion ſur ce ſujet, & je le quitte: ce que je vais dire regarde ſur tout la *Compoſition.* Réduiſez vos Idées par la Méditation à leurs plus petits Termes: écartez tout ce qui n'eſt *qu'acceſſoire*; &, l'Idée *principale* dégagée de ces brouillars brillera d'un éclat nouveau. Un mot l'exprimera; or ce mot quels charmes n'aura-t-il point pour l'Amour propre, flatté de découvrir là-deſſous tant de Rapports! Voilà l'Art des grands Maîtres: en voici le modèle, MONTESQUIEU; je le répète MONTESQUIEU.



CHAPITRE XIX.

Continuation du même ſujet.

TOUT eſt donc auſſi *déterminé* dans l'*Homme* que dans les Etres *purement Matériels*. Ils ont une Machine *Phyſico-Morale* qui *joüe* en conſéquence des *Rapports* qu'elle ſoutient avec différens *Objets*. Les *Mouvemens* donnent *lieu* aux *Perceptions* : les Perceptions *engendrent* les *Volontés* : les Volontés *déterminent* la *Liberté*.

Les *Mouvemens*, les *Perceptions*, les *Volontés*, les *Actions* ſont *enchaînés* les uns aux autres par des Nœuds *néceſſaires*, qui les rendent tour à tour *Cauſes* & *Effets*, *Effets* & *Cauſes*. Il eſt une action & une réaction perpétuelle du Cerveau ſur l'Ame, & de l'Ame ſur le Cerveau; & voilà ce qui conſtituë la Vie dans les Etr s *mixtes*.

L'*Exercice* de la *Liberté* *dépend* donc *ori-*

originairement d'un *Enchaînement* de *Causes Physiques*, & cet Enchaînement ne *dépend* point *originairement* de l'*Agent*.



CHAPITRE XX.

Réflexion sur la Théorie du Développement *de l'*Ame.

APPROFONDISSEZ cette *Théorie*, & dites moi ce que sont le *Mérite* & le *Démérite*. Essayez, si vous le pouvez, de la concilier avec une *Eternité malheureuse*.



CHAPITRE XXI.

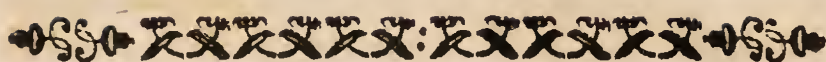
Réflexion sur la Prophétie *& sur la* Grace.

SOIT que DIEU agisse *immédiatement* sur les Fibres *représentatrices* des Ob-

Objets, & qu'IL leur imprime des *Mouvemens* propres à *exprimer*, ou à *représenter* à l'Ame une *ſuite* d'Evènemens *futurs:* ſoit que DIEU ait *créé* dès le commencement des *Cerveaux* dont les *Fibres* exécuteront *par elles mêmes* dans un tems *déterminé*, de ſemblables *Repréſentations;* l'Ame *lira* dans l'*Avenir:* ce ſera un ESAÏE, un JEREMIE, un DANIEL.

Ce ſera un *Saint*, un *Martyr* ſi les *Mouvemens repréſentatifs* des Objets de la *Foi*, l'emportent en *Intenſité* ſur ceux que produit l'Impreſſion des Objets de la *Chair.* La *Prière*, en montant le *Cerveau* ſur un certain *Ton*, opère *phyſiquement* ces Victoires. Le SAUVEUR du Monde qui poſſédoit, ſans doute, la *Méchanique* de notre *Conſtitution*, nous invite auſſi *à prier ſans ceſſe.* L'EVANGILE eſt donc la Source de la *Grace*, puiſqu'il fait entrer dans l'*Entendement* les Idées les plus propres à ſurmonter l'effet des *Objets ſenſibles.* Les *Sacremens* ſont encore un moyen de *Grace* par leur influence ſur les *Sens.* Jugez, ſur ces Principes, de l'*utilité* & de la *manière* du *Culte public* & *privé.*

CHA-



CHAPITRE XXII.

Considération importante.

CEUX qui reprochent à la REVELATION CHRETIENNE de n'avoir pas mis dans un assez grand jour les Objets de la *Foi*, savent-ils si la chose étoit possible? Sont-ils certains que ces Objets ne diffèrent pas assez des Objets *terrestres* pour ne pouvoir pas être saisis par des Hommes? Notre manière *actuelle* de connoitre, tient à notre Constitution *présente*; & nous ignorons les *Rapports* de cette Constitution, à celle qui doit lui *succéder*. Nous n'avons des *Idées* que par les *Sens*: c'est en *comparant* entre elles les Idées *sensibles*, c'est en *généralisant* que nous acquerons des *Notions* de différens genres. Notre *capacité* de connoitre est donc *limitée* par nos *Sens*; nos Sens le sont par leur *structure*; celle-ci l'est par la *place* que nous occupons. Nous connoissons sans doute de *la Vie à venir* tout

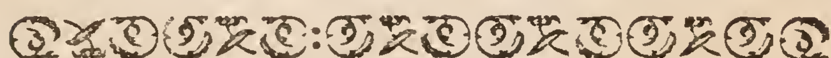
tout ce que nous en pourrions connoitre ici bas: pour nous donner plus de lumière ſur cet Etat futur, il eut fallu apparemment changer notre Etat *actuel.* Le tems n'eſt pas venu où ce changement doit s'opérer: *Nous marchons encore par la foi, & non par la vuë:* l'Animal ſtupide qui broute l'herbe abſtrairoit-il ? Il *diſtingue* une Touffe de gazon d'une Motte de terre; & cette connoiſſance ſuffit à ſon Etat *préſent.* Il acquerroit des connoiſſances plus relevées, il atteindroit à nos Sciences, & à nos Arts, ſi la conformation *eſſentielle* de ſes Organes venoit à changer, mais alors ce ne ſeroit plus cet *Animal.* Ferez-vous entrer dans le Cerveau d'un Enfant la Théorie ſublime de l'Infini? Ce Cerveau contient *actuellement* toutes les *Fibres* néceſſaires à l'acquiſition de cette Théorie; mais vous ne pouvez encore les mettre en action.

Tout ſe fait par dégrés dans la Nature: un *développement* plus ou moins lent conduit tous les Etres à la *Perfection* qui lui eſt *propre.* Notre Ame ne fait que commencer à ſe développer: mais cette

Plan-

Plante si foible dans ses principes, si lente dans ses progrès, étendra ses Racines & ses Branches dans l'Eternité.

C'est assurément un trait de la sagesse de la REVELATION que son silence sur la nature de notre *Etat futur*. L'HOMME DIVIN qui enseigna à des Hommes mortels la *Résurrection*, étoit trop bon Philosophe pour parler de musique à des Sourds, de couleurs à des Aveugles.



CHAPITRE XXIII.

Du Développement *de l'*Ame *des* Animaux.

PARMI les Animaux dont l'Ame est capable d'*Extension* ou de *Développement*, & il faut mettre sur-tout dans ce genre les Animaux *Domestiques*, ce Développement découle des mêmes Sources que celui de l'Ame *Humaine*. Mais l'*Eckelle* qui exprime le Développement de l'Ame de la Brute, renferme bien

moins de *dégrés*, que celle qui exprime le Développement de l'Ame de l'Homme. Les *Mouvemens* ſont moins *variés*, moins *combinés* dans le Cerveau de la Brute. Et comme l'uſage des *Signes* d'*Inſtitution* ſuppoſe des Fibres *repréſentatrices* de ces Signes, il y a lieu de penſer, ou, que ces Fibres manquent dans le Cerveau de la Brute; ou, que celles qui le compoſent ne ſont pas ſuſceptibles des mêmes *Mouvemens*, & des mêmes *ſuites* de Mouvemens, que celles du Cerveau de l'*Homme*.



CHAPITRE XXIV.

Des Songes.

LORSQUE l'Ame a la *Perception* ou le Sentiment *réfléchi* de la ſuite de ſes Modifications, elle *veille*. Lorsque l'Ame éprouve une ſuite de Modifications ſans pouvoir *réfléchir* qu'elle les éprouve, elle *dort*. Le plus ou le moins d'intenſité dans les Mouvemens paroit *différencier* ces deux *Etats*.

La

La *Méchanique* des *Repréſentations* du Cerveau eſt eſſentiellement la même dans le *Sommeil* que dans la *Veille*. Chaque Cerveau eſt une Machine organique montée pour exécuter de certaines ſuites de Mouvemens qui le diſtinguent de tout autre Cerveau. Une Fibre de cette Machine eſt-elle ébranlée? Toutes les Fibres à l'*uniſſon* le ſont ſucceſſivement; & cette eſpèce de Développement continue juſques à ce qu'une Cauſe *extérieure* ou *intérieure* l'interrompe, ou en change la direction. De ce changement naît une autre ſuite qui s'exécute comme la première.

Les *Songes* des *Animaux* s'opèrent par la même Méchanique que ceux de l'*Homme*. Mais les Animaux diſtinguent-ils la *Veille* du *Sommeil*? Ils *ne réfléchiſſent point* : ils n'ont point ce Sentiment de leur Etre qu'on nomme *Conſcience*.

Si l'Ame a pré-exiſté dans un *Germe*, elle a pu ſonger dans ce Germe. Mais l'extrême foibleſſe des Mouvemens ne lui a pas permis de conſerver aucun ſouvenir de cet Etat primitif. La *Mort* la ra-

mène, peut-être, à un Etat analogue. La *Résurrection* fera succéder à cet Etat celui d'une *Veille éternelle.*



HUITIEME PARTIE.

SUITE DES GRADATIONS.

CHAPITRE I.

Que les Dégrés *de la* Perfection *sont pour nous* indéfinis. Immensité *de l'*Echelle *qu'ils composent.*

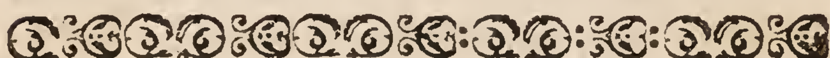
ENTRE les *Extrêmes* de la Perfection *corporelle*, & entre ceux de la Perfection *spirituelle*, il est un nombre *indéfini* de *Moyens*, ou de *Dégrés* intermédiaires.

La

La *Raison* de ces Dégrés est dans la *Composition* du *Monde*; d'où resulte la *dépendance* réciproque des Etres, effet *nécessaire* de leurs *Rapports*.

La *collection* ou la *suite* de ces *Dégrés* compose l'*Echelle des Etres*.

Cette Echelle traverse tous les Mondes, & va se perdre près du Thrône de DIEU.



CHAPITRE II.

Bornes & Imperfections *de nos* Connoissances *sur l'*Echelle des Etres.

NOUS n'entrevoyons encore de cette *Chaîne* immense qu'un très petit nombre de *Chaînons*. Nous ne les appercevons que mal *liés*, *interrompus*, & dans un *Ordre* qui diffère, sans doute, beaucoup de l'*Ordre naturel*. La *place* où nous sommes, la foiblesse de notre *vuë*, l'imperfection de nos *Instrumens*,

opposent à notre curiosité avide des obstacles qu'elle ne sauroit franchir. La Taupe contempleroit-elle de sa Demeure obscure le Firmament, & toutes les Productions qui embellissent l'Habitation de l'Homme?

Mais si nos Connoissances sur l'Echelle des Etres sont extrêmement bornées, elles suffisent au moins pour nous faire concevoir les plus grandes Idées de cette magnifique *Gradation*, & la prodigieuse *Variété* qui règne dans l'Univers.



CHAPITRE III.

Nuances *dans la Nature. Espèces* Mitoyennes.

TOUT est donc *gradué*, ou *nuancé* dans la Nature: il n'est point d'Etre qui n'en ait *au-dessus*, ou *au-dessous* de lui, qui lui ressemblent par quelques *Caractères*, & qui en *diffèrent* par d'autres.

En-

Entre les *Caractères* qui *différencient* les *Etres terrestres*, la Raison en considère de plus ou de moins *généraux*, qui conviennent à plus, ou moins de *Sujets*. De-là les *Distributions* qu'elle fait de ces Etres en *Classes*, en *Genres*, en *Espèces*.

Les *Limites* d'une *Classe*, ou d'un *Genre*, ne sont pas celles de la *Classe*, ou du *Genre* le plus *Voisin*: il est entre deux des Productions, pour ainsi dire, *Mitoyennes*, qui sont comme autant de *Liaisons*, ou de *Points de Passage*. Ces Productions ont des *Qualités* qui sont *communes* aux Classes, ou aux Genres entre lesquels elles se trouvent placées; & elles en ont qui leur sont *propres*, & qui les excluent de ces Classes, ou de ces Genres.

Les *Bitumes*, les *Souphres* lient les TERRES aux MÉTAUX. Les *Vitriols* unissent les MÉTAUX aux SELS. Les *Crystallisations* tiennent aux SELS & aux PIERRES. Les *Amianthes*, les *Litophytes* forment une sorte de Liaison entre les PIERRES & les PLANTES. Le

Polype unit les PLANTES aux INSECTES. Le *Ver à Tuyau* ſemble conduire des INSECTES aux COQUILLAGES. La *Limace* touche aux COQUILLAGES & aux REPTILES. Le *Serpent d'Eau*, l'*Anguille*, forment un paſſage des REPTILES aux POISSONS. Le *Poiſſon Volant*, la *Macreuſe*, ſont des milieux entre les POISSONS & les OISEAUX. La *Chauve Souris*, l'*Ecureuil Volant*, enchaînent les OISEAUX avec les QUADRUPE`DES. Le *Singe* donne la main aux QUADRUPE`DES & à l'HOMME.

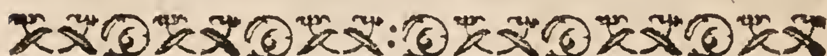


CHAPITRE IV.

Réflexion.

IL y a lieu de penſer que toutes les *Combinaiſons* qui ont pu s'exécuter avec les mêmes *Particules* de matière, ont été exécutées, & ont produit autant d'Eſpèces différentes. D'autres Particules jointes à celles-là, ont donné naiſſance à de

de nouvelles Combinaiſons, & conſéquemment à de nouvelles Eſpèces. Par là, tous les Vuides ont été remplis: toutes les Places ont été occupées.



CHAPITRE V.

*Idée de l'*Etenduë *de l'Echelle des Etres* terreſtres.

ON peut concevoir dans l'*Echelle* des Etres *terreſtres* autant d'*Echellons* qu'on connoit d'*Eſpèces* de ces Etres. Ainſi les vingt ou vingt cinq mille Eſpèces de *Plantes* qui compoſent un *Herbier* moderne, ſont vingt ou vingt cinq mille Echellons de l'*Echelle* de notre *Globe*.

Entre toutes ces Plantes, il n'en eſt point qui ne nourriſſe une, ou pluſieurs Eſpèces d'Animaux. Et parmi les Animaux combien en eſt-il qui ſont des Mondes où habitent des Animaux plus petits? Combien en eſt-il de ces derniers qui ſervent à leur tour de Domiciles, ou de Pâ-

ture à d'autres Animaux plus petits encore? Qui ſait où cette Dégradation ſe termine?



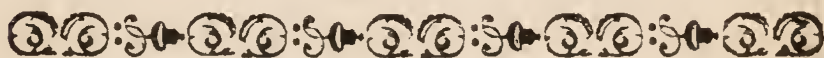
CHAPITRE VI.

Conſéquences des Gradations.

MAIS s'il n'eſt aucune interruption dans la *ſuite* des *Etres*; ſi la Chaîne eſt par-tout *continuë*, nos *Diſtributions* en *Claſſes*, en *Genres*, en *Eſpèces* ſont des Diſtributions purement *nominales*, aſſorties à nos beſoins, & rélatives aux bornes étroites de nos Connoiſſances & de nos Facultés. Il n'exiſte dans la Nature que des *Individus*; & entre deux Individus que nous rangeons dans la même *Eſpèce*, parce qu'ils nous paroiſſent *ſemblables*, il y a peut-être autant de *différence* que nous en pouvons découvrir entre deux Individus de *Genres* éloignés. Nous ne voyons que la première Ecorce des Choſes: nous n'appercevons que les Traits les plus ſaillans. Un ſpectateur pla-

placé dans les Couches ſupérieures de l'Atmoſphère diſtingueroit-il un *Noyer* d'un *Orme*, un *Boeuf* d'un *Rhinoceros*?

Puis donc qu'il n'exiſte que des *Individus*, & des Individus *variés*; chaque Individu eſt lui même un *Echellon*. Ainſi l'*Echelle* de notre *Globe* eſt compoſée d'autant d'Echellons qu'il y a d'Individus. Il en eſt de même de l'Echelle de chaque *Monde*, & toutes ces Echelles *particulières* ne compoſent qu'une *même ſuite*, qui a pour premier *Terme* la *Particule Elémentaire*, & pour dernier *Terme* la PAROLE.



CHAPITRE VII.

De la pluralité *des Mondes.*

DES *Globes* qui *égalent*, ou *ſurpaſſent* même de beaucoup en *grandeur* notre Monde; des Globes qui *tournent autour* du *Soleil*, & *ſur eux mêmes*; des Globes qui ſont le *Centre* des *Révolutions*

de plusieurs *Lunes*; des Globes dans lesquels on découvre des *Parties semblables* ou *analogues* à celles qu'on observe sur la *Terre*; ces Globes, dis-je; je le demande à la *Raison*; seroient-ils sans *Habitans*?



CHAPITRE VIII.

Variétés *des* Mondes.

PLUS on étudie la Nature, plus on se persuade que tout est *varié*. La *Métaphysique* qui entreprend de démontrer ce *Principe*, ajoute peu aux preuves de *Fait*. S'il n'existe pas deux Individus *précisement semblables*, cela est vrai sur-tout d'Individus très *composés*. Il est incomparablement plus difficile que deux *Hommes* se ressemblent, que deux *Vers*, deux *Oignons*, deux *Cristaux*. Que doit-ce donc être de deux *Mondes*, de deux *Systèmes*, de deux *Tourbillons*? Assurément l'*assemblage* d'Etres qui compose un *Monde*, ne se rencontre dans aucun autre. Chaque *Monde* a son *Echelle*, son *Oeconomie*, ses *Loix*.

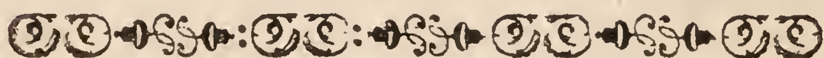
Il

Il eſt peut-être des *Mondes* dont les *Rapports* à notre *Terre* ſont comme ceux du *Singe* au *Caſtor*; ou comme ceux de l'*Homme* au *Singe*.

D'autres *Mondes* peuvent être entre eux en raiſon du *Quadrupède* à l'*Oiſeau*; ou de l'*Inſecte* à la *Plante*.

Enfin, il exiſte peut-être des *Mondes* dont les *Rapports* au nôtre ſont comme ceux de l'*Orang-Outans* à l'*Ortie de Mer*, ou comme ceux de l'*Homme* à la *Moule*.

Quelle eſt donc la *Perfection* de la Cité de DIEU, où l'ANGE eſt le *moindre* des Etres *Animés* ?



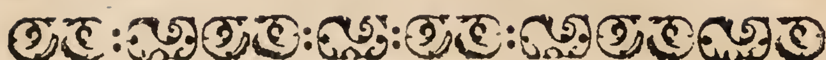
CHAPITRE IX.

Des NATURES CELESTES.

LA *Collection* des *Mondes* ſemés dans l'Eſpace comme le Sable ſur les bords de la Mer, eſt pour les NATURES CE-

LESTES ce que ſont pour nous les *Cabinets* d'Hiſtoire naturelle. Parmi ces NATURES SUPERIEURES, les unes ne *ſavent*, peut-être, qu'un *Monde:* d'autres en ſavent pluſieurs. Quels ſont ceux qui échappent à l'étenduë de TON INTELLIGENCE, FILS UNIQUE DU PERE, ROI des Hommes & des Anges!

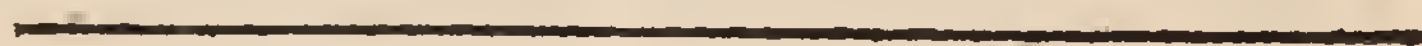
VERBE INCARNE'! PREMIER NE' entre les Créatures! Si TU les ſurpaſſes toutes en excellence, que ſont TES PERFECTIONS comparées à CELLES de l'ETRE SUFFISANT A' SOI, devant QUI tant de miliers de Mondes ne ſont que comme des goûtes de Roſée!



NEUVIEME PARTIE.



DE L'HARMONIE DE L'UNIVERS.



CHAPITRE I.

Principes généraux ſur la Liaiſon univerſelle.

LE *propre* de l'*Intelligence* eſt d'établir entre les *Choſes* des *Rapports*, en vertu deſquels elles *conſpirent* au même *But*.

Plus les Rapports ſont *liés*, *variés*, *étendus*, plus le But eſt *utile*, *noble*, *élevé*, & plus il y a de *Perfection* dans l'Intelligence.

L'*U*-

L'*Univers*, Production de l'INTELLIGENCE SANS BORNES, est donc un *Système* de *Rapports Parfait*. Sa *Fin* est *sublime* : c'est le *Bonheur* ; *tout* le Bonheur *possible* ; le Bonheur *général*.

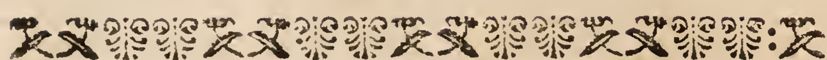


CHAPITRE II.

Continuation du même sujet.

TOUT est donc *lié* dans l'Univers ; tout y est *Rapport* ; tout y *conspire* au même *But*.

Il n'est pas jusqu'au moindre *Atome* du Monde *Physique*, & jusqu'à la moindre *Idée* du Monde *Intellectuel* qui n'aient leur liaison avec tout le *Système*. Retranchez cette Idée, ou cet Atome, vous détruisez l'Univers. Quelle seroit en effet, la *Raison* de l'existence de cet Atome, ou de cette Idée, s'ils ne tenoient absolument à rien ? Or, dès qu'ils ont une liaison avec quelques *Parties* du Système, ils en ont une avec le *Tout*.



CHAPITRE III.

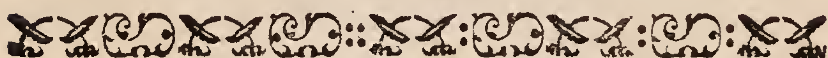
Du Syſtème général.

LES différens Etres qui compoſent chaque Monde, peuvent être regardés comme autant de *Syſtèmes particuliers*, qui tiennent à un *Syſtème principal* par diverſes *Relations*. Celui-ci eſt lié lui même à d'autres Syſtèmes plus *étendus*; & tous tiennent au Syſtème GENERAL.

Ainſi chaque Etre a ſa *Sphère* dont l'*Activité* eſt proportionnée à la *force* du *Mobile*. Cette Sphère eſt renfermée elle même dans une autre Sphère; celle-ci, dans une autre encore; & les Circonférences s'étendent continuellement. Cette étonnante Progreſſion s'élève par dégrés, des *Infiniment Petits* aux *Infiniment Grands*; de la Sphère de l'*Atome* à celle du *Soleil*; de la Sphère du *Polype* à celle du *Cherubin*.

Es-

ESPRIT ADORABLE, Préſent à l'*Univerſalité* des Etres, ſi TON IMMENSITE' n'étoit TA TOUTE PUISSANCE & TA TOUTE SCIENCE, je dirois que TA SPHERE *a ſon Centre partout, & ſa Circonférence nulle part.*



CHAPITRE IV.

Rapports généraux.

IL eſt donc une Correſpondance mutuelle entre toutes les Parties de l'Univers: aucune de ces Parties n'eſt *iſolée.*

Un *Corps* tient à un autre *Corps*; une *Figure*, à une autre *Figure*; un *Mouvement*, à un autre *Mouvement*; un *Eſprit*, à un autre *Eſprit*; une *Idée*, à une autre *Idée*, &c.

Le *Feu*, l'*Air*, l'*Eau*, la *Terre*, agiſſent réciproquement les uns ſur les autres ſuivant certains *Rapports*; & ces Rapports ſont la baſe de leurs Liaiſons avec les

les *Fossiles*, les *Végétaux*, les *Animaux*, l'*Homme*.

Les Etres *Bruts* ou *non-Organisés* se rapportent aux Etres *Organisés* comme à leur Centre. Les Etres *Organisés* sont les uns pour les autres.

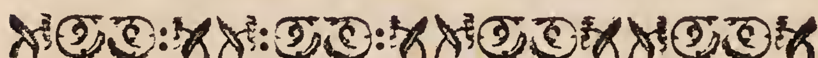
Les *Plantes* tiennent aux *Plantes*: les *Animaux* tiennent aux *Animaux*: les *Animaux* & les *Plantes* sont enchaînés par des services mutuels. L'*Homme* comme le principal *Mobile* exerce son *Activité* sur tout le Globe.

La *Multiplication* est en raison de la *Destruction*: la *Défense* est proportionnelle à l'*Attaque*: la *Ruse* s'oppose à la *Ruse*: la *Force* combat la *Force*: la *Vie* balance la *Mort*: les *Espèces* se conservent.

Les Espèces & les Individus répondent en dernier ressort au Volume & à la Masse de la Terre. Le Volume & la Masse de la Terre répondent à la place qu'elle occupe dans le Système solaire. Celui-ci répond à la place qu'il occupe entre les Systèmes voisins.

Le

Le Soleil agit ſur les Planètes: les *Planètes* agiſſent ſur le Soleil, & les unes ſur les autres.



CHAPITRE V.

Autres Rapports généraux. *Rapports des* Objets, *des* Sens & *de l'*Ame. Conſéquence *de ces Rapports.*

Le *Phyſique* répond au *Moral:* le *Moral* répond au *Phyſique.*

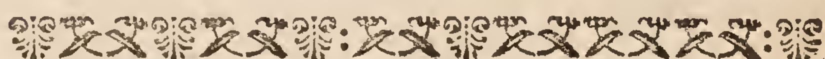
L'*Ame* eſt unie au *Corps* : le Corps tient par ſon *Organiſation* aux *Objets* extérieurs: ces Objets tiennent à l'Ame, & y font naître des *Sentimens.*

Ces Sentimens ſont *agréables* ou *deſagréables* dans la relation du *dégré* de l'Ebranlement à la *Nature* de l'Ame.

Les *Machines organiques* ſont conſtrui-

tes

tes ſur des Rapports déterminés aux Objets qui agiſſent ſur elles: le nombre des Ebranlemens *modérés*, d'où naît le *Plaiſir*, l'emporte de beaucoup ſur celui des Ebranlemens *violens*, d'où naît la *Douleur.* Il eſt plus de Sentimens *agréables* que de Sentimens *deſagréables*; plus de *Bien* que de *Mal.*



CHAPITRE VI.

Liaiſon du Tempérament *& du* Caractère. Effets *qui en reſultent.*

LES *Penchans*, les *Affections*, les *Moeurs*, le *Génie*, dérivent du *Tempérament.* Le Tempérament eſt lié au *Climat*, aux *Nourritures*, au *genre de Vie.*

De là les *Caractères* des *Nations.* De là encore les diverſes *Formes* de *Gouvernement* qui ſont les *Reſultats* naturels de ces Caractères.

Les

Les *Rapports* de ces Caractères entre eux, les *Relations* des *Forces*, des *Besoins*, des *Intérêts*, constituent l'*Harmonie Politique* de notre Monde.

Toutes ces *Forces* particulières agissent les unes sur les autres en raison de leur *Activité*, & cette Activité varie dans chaque Force.

Les *Corps Politiques* qui resultent de l'*Agregat* de ces *Forces*, naissent, croissent, durent, s'affoiblissent, s'altèrent, périssent, ou se décomposent, & de leurs Débris, ou de leurs *Elémens*, se forment de nouveaux *Corps*, appellés aux mêmes *Révolutions* que les premiers.

D'autres *Forces* se combinant avec les *Forces Politiques* en modifient les Effets. Ces Forces sont les *Religions*, & leur énergie est un *Maximum* qu'on ne sauroit déterminer.

Ce *Développement* & cette *Succession* des *Monarchies*, des *Républiques*, des *Religions*; les Transformations des Monarchies en Républiques, des Républiques en

en Monarchies, font paſſer l'*Humanité* par tous les dégrés de la Perfection *terreſtre*, & font la principale *Décoration* de notre *Planète*.



CHAPITRE VII.

*Réflexion ſur l'*Enchaînement univerſel.

AINSI une même *Chaîne* embraſſe le *Phyſique* & le *Moral*; lie le *Paſſé* au *Préſent*, le Préſent à l'*Avenir*, l'Avenir à l'*Eternité*.

La SAGESSE QUI a ordonné l'Exiſtence de cette *Chaîne*, a ſans doute voulu chacun des *Chaînons* qui la compoſent. Un CALIGULA eſt un de ces Chaînons, & ce Chaînon eſt de *Fer* : un MARC AURELE eſt un autre Chaînon, & ce Chaînon eſt d'*Or*. L'un & l'autre ſont des Parties *néceſſaires* d'un *Tout* qui *ne pouvoit pas ne pas être*. DIEU s'*irriteroit-il* donc à la vuë du Chaînon

non de Fer? Quelle absurdité! DIEU *estime* ce Chaînon ce qu'il *vaut*. IL le voit dans sa *Cause*, & IL *approuve* cette Cause parce qu'elle est *bonne*. DIEU voit les *Monstres Moraux* comme il voit les *Monstres Physiques*. Heureux le Chaînon d'Or! Plus heureux encore s'il sait qu'il n'est qu'*heureux!* Il a atteint le plus haut dégré de la *Perfection Morale*, & il ne s'en *enorgueillit* point, parce qu'il sait que ce qu'il est, est le Resultat *nécessaire* de la place qu'il *devoit* occuper dans la *Chaîne*.

L'EVANGILE est l'Exposition *Allégorique* de ce *Système*: la Comparaison du *Potier* en est le *Précis*.



CHAPITRE VIII.

Continuation du même Sujet.

POURQUOI vous aigrir à la vuë des *défauts* de votre Prochain? Vous aigrissez-vous à l'aspect d'une Ronce, ou d'un

d'un Scorpion? Songez donc que l'AUTEUR du Scorpion eſt auſſi l'AUTEUR de ce Prochain qui vous aigrit.

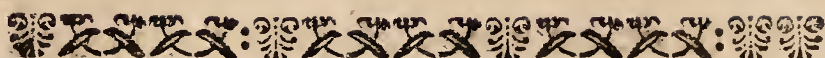


CHAPITRE IX.

De la Beauté *de l'*Univers.

LA *Beauté* de chaque Monde a ſon *Fondement* dans la *diverſité harmonique* des Etres qui le compoſent, & dans la ſomme de *Bonheur* qui reſulte de cette diverſité.

L'aſſemblage des ſommes de Bonheur diſtribuées aux différens Mondes, forme le BONHEUR GENERAL, qui renferme toutes les Déterminations *poſſibles* de l'Exiſtence SENTANTE & INTELLIGENTE.



CHAPITRE X.

Vuë Métaphysique *de l'Univers* sensible.

Si cette magnifique *Décoration* qui charme nos *Sens*, n'est *réellement* qu'une *Décoration* ; si le *Monde* n'est qu'un *Phénomène*, une *Apparence* ; si l'*Etenduë*, la *Solidité*, la *Force* d'*Inertie*, la *Pésanteur*, le *Mouvement*, &c. ne sont que les *Resultats* de l'*Activité* d'*Etres simples* ; si les *Loix* suivant lesquelles cette *Activité* variée dans chaque Etre, *se développe* & *se modifie*, constituent les *Corps particuliers* de l'assemblage desquels resulte l'*Univers sensible* ; cet Univers n'en est pas moins *Beau* ; mais les yeux de la *Chair* ne sauroient le voir sous ce point de vuë.

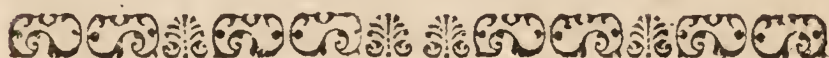
CHA-



CHAPITRE XI.

Somme des Vérités Métaphysiques sur DIEU *&* *le* Monde.

JE *Sens*; donc, *je suis*. Ce qui est en moi qui *sent* est *un*. J'ai des *Idées* qui se *succèdent* dans un certain *Ordre*; il est entre elles une *Harmonie*, des *Rapports* indépendans de ma Volonté; elles modifient *agréablement* mon Existence; donc, il est *hors de moi* une CAUSE ÉTERNELLE de ces Idées; donc cette CAUSE est PUISSANTE, INTELLIGENTE, BIENFAISANTE.

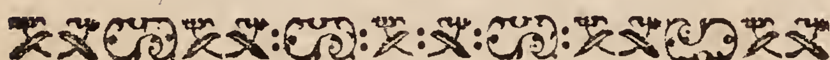


CHAPITRE XII.

De l'Unité de la CAUSE PREMIERE.

L'HARMONIE de l'Univers prouve l'INTELLIGENCE de sa CAUSE: elle

elle indique encore que cette CAUSE eſt UNE. L'*Unité* du *Deſſein* conduit à l'*Unité* du *Principe*. Il n'y a pas même lieu de ſuppoſer pluſieurs Principes lorsqu'un ſeul Principe a en ſoi la *Raiſon ſuffiſante* de ce qui eſt. Le *Polythéisme* eſt au moins un *Pléonasme* en *Métaphyſique*. Il n'en eſt pas abſolument un en *Théologie*; c'eſt que la *Théologie* n'eſt pas la Science des *Notions communes*.



CONCLUSION.

QUEL que ſoit notre manière de penſer ſur DIEU & ſur l'*Univers*, une choſe demeure certaine, c'eſt que l'*Homme* n'eſt pas un *Quadrupède*, & qu'un *Quadrupède* n'eſt pas un *Champignon*.

Il ſuit de cette Obſervation importante, que le *moyen* d'être *heureux* c'eſt de ſe conformer à l'*Ordre*, ou aux *Rapports* qui ſont entre les Choſes.

L'*Athée de ſpéculation* peut donc être *heureux*, ou *honnête Homme*, parce qu'il peut connoitre l'*Ordre* & le ſuivre : mais l'*honnête Homme* qui croit un DIEU & une *Vie à venir*, a tout le Bonheur de l'*Athée*, & des eſpérances que l'*Athée* ne ſauroit avoir. Si je pouvois ceſſer un inſtant de penſer qu'il y a une PREMIERE Cauſe, je dirois encore comme MARC AURELE : *Agis d'une manière conforme à la Nature.*

Lorsque j'ai dit que l'*Amour Propre* eſt le *Principe* des *Devoirs*, j'ai entendu néceſſairement un Amour Propre *ſoumis aux Loix de l'Ordre*; puisque ſans cette *ſoumiſſion* il n'eſt point de *Devoirs*, & conſéquemment de *vrai Bonheur*.

Quand j'ai parlé de l'*Utile*, j'ai compris ſous ce Mot tout ce qui eſt propre à nous procurer du *Plaiſir*. Mais il eſt des Plaiſirs *ſenſuels* que l'Amour Propre *bien ordonné* n'eſtime que ce qu'ils valent; & des Plaiſirs *ſpirituels* ou *réfléchis* que l'Amour Propre *bien ordonné* recherche par préférence. Il eſt un *Intérêt groſſier* qui annonce l'*Imperfection*; & un *In-*

térêt noble qui caractérise la *Perfection*. Cet Intérêt est le Mobile du *Sage*, & le *Sage* possède le *Bonheur* le plus *réel* qui soit ici-bas.

Lorsque j'ai avancé que tout est nécessaire; j'ai avancé que la CAUSE NECESSAIRE ne pouvoit pas ne pas agir, ni agir autrement. Cela revient à dire que la CAUSE NECESSAIRE est ce qu'ELLE est.

FIN.



